



THOMAS PÉRICHAIN

CE QUI NE S'ÉCRIT PAS

2026

SOMMAIRE

Note sur la méthode

Chapitre 1 — Matoury, 2026

Chapitre 2 — Carmagnola, 1372

Chapitre 3 — Carmagnola, 1494

Chapitre 4 — Carmagnola, 1630

Chapitre 5 — Piémont, 1799

Chapitre 6 — Carmagnola, 1880

Chapitre 7 — Turin, 1881

Chapitre 8 — Pontcharra, novembre 1918

Chapitre 9 — Les années aveugles · 1918-1935

Chapitre 10 — Soudan français, 1932

Chapitre 11 — Crevoladossola, 1940

Chapitre 12 — Bamako · Dakar · la mer, 1942

Chapitre 13 — Tarascon, 1943

Chapitre 14 — Maillane, 2003

Chapitre 15 — La dispute

Chapitre 16 — Tarascon, 2023

Chapitre 17 — Matoury, 2026

À propos de l'auteur

MENTIONS

Ce qui ne s'écrit pas

Thomas Périchain

© 2026 Thomas Périchain. Tous droits réservés.

Texte composé avec un modèle de langage (Claude, Anthropic), sous la direction et la correction de l'auteur.

Cet ebook est gratuit. Vous pouvez le partager tel quel, avec sa note sur la méthode, sans le modifier ni le vendre. Pour un extrait cité, un cours ou un article, merci de reprendre la mention ci-dessus.

Les noms de la famille et certains lieux ont été changés. L'image de couverture a été générée par une IA (ChatGPT, OpenAI).

Les 21 notes historiques renvoient chacune à une fiche sur thomasperichain.fr : le lieu sur une carte, le fait, des liens pour aller plus loin.

thomasperichain.fr

NOTE SUR LA MÉTHODE

Ce livre est écrit avec un modèle de langage, Claude, de la société Anthropic. Je le dis ici, avant la première page, parce que je l'assume.

L'histoire, la famille qui la porte et ce qu'elle devient viennent de moi. Le modèle compose la prose sous mes décisions. Chaque chapitre a été relu et validé avant le suivant. Je corrige, je rejette, je fais refaire. Rien n'entre dans le texte sans être passé par ma correction. Le début du premier chapitre, je l'ai réécrit de ma main.

Les faits historiques sont vérifiés. Les noms de la famille et certains lieux ont été changés.

Tout est conservé : les versions successives et les dépôts à l'INPI (Institut national de la propriété industrielle).

Je l'assume pour une raison simple. J'ai des histoires à raconter et je n'ai pas le temps d'une vie d'écrivain. Ces outils sont à la disposition de tout le monde, je préfère en faire les miens. Ce que je vous demande en lisant, c'est de juger le livre.

Thomas Périchain

CHAPITRE 1 — MATOURY, 2026



Le bruit monte encore.

Je l'ai déjà entendu. Plusieurs fois. Il change de langue, il change de drapeau, il ne change jamais de voix.

Chaque fois qu'il monte, quelqu'un de cette famille ouvre une doublure.



La pluie m'a cueilli à la sortie de Cayenne, comme presque chaque soir de cette saison, elle arrive comme un mur d'eau d'un coup sans prévenir, d'un seul bloc, un poids, un seau d'eau envoyé en continu. Les essuie-glaces à fond ne servent à rien contre ces pluies-là, on ralentit, on suit les feux arrière de devant, on attend que ça veuille bien finir. J'ai roulé au pas sur la route de Matoury, les mains sur le volant encore pleines de la journée, un moulage repris trois fois sur un amputé tibial difficile, les mains crispées, après que l'atelier a fermé, comme une vibration qui ne passe pas. Puis la pluie s'est arrêtée aussi vite qu'elle s'était ouverte, et j'ai quitté le bitume pour la piste. C'est notre dernier luxe, cette piste : huit cents mètres de latérite entre les grands arbres, les nids-de-poule, et au bout, la maison, le bois sombre sous les manguiers, la lampe de la véranda, la forêt tout autour qui fume après la pluie. À chaque retour de mes rendez-vous, juste avant d'arriver au dernier virage, mon métier s'efface, je redeviens intrinsèquement quelqu'un du passé et je ne peux m'empêcher d'instinctivement vérifier l'horizon, comme un chasseur qui chercherait d'où le danger peut surgir.

Tylia est montée se coucher tôt, une journée de celles qui ne se racontent pas, m'a-t-elle dit, et je sais m'effacer face à ces journées que l'on ne raconte pas. Je l'ai em-

brassée avant qu'elle monte. Je l'embrasse toujours, même pour une séparation d'un étage et d'une heure, afin de ne pas oublier qu'à tout moment la vie peut nous séparer. J'ai fait le tour des bêtes, fermé la moustiquaire, et je me suis assis devant les informations avec un fond de café.

Ce soir, à Matoury, la nuit est tombée d'un coup, comme au théâtre au clap de fin, un rideau lourd qui tombe et laisse place à l'obscurité, et la pluie s'était arrêtée avec elle. Les crapauds ont pris le relais, toujours après la pluie, quand la chaleur remonte du sol pour nous renvoyer la chaleur du jour. La forêt camoufle par sa grandeur et son opacité toute la maison. Et moi, encore une fois, je suis resté trop longtemps absorbé par les informations, j'aurais dû éteindre plus tôt.

Quelque part, des hommes ont défilé cette nuit avec des drapeaux. Les images repassaient en boucle pendant que des commentateurs, tous plus ou moins spécialistes autonommes, en plateau se disputaient leur importance : la colonne remontrant une avenue, en rangs serrés par quatre, une symétrie et une synchronisation parfaites, et le bruit des pas cadencés qui faisaient trembler les vitrines des magasins fermés. Le commentateur disait le nom de la ville, le nombre de personnes, curieux et fanatiques mélangés, le dispositif policier mis en œuvre, les chiffres qu'on donne quand on ne veut pas dire ce qu'on a vu. J'ai vu des visages jeunes, ordonnés, contents d'eux. Des hommes ordinaires, impeccables, des tenues uniformes et ajustées, et des regards puissants et volontaires, d'autres personnes qui riaient à quelque chose entre deux slogans et des gens qui seraient à l'heure au travail lundi. Des slogans que je connaissais sans les avoir jamais appris, parce que lorsqu'ils reviennent on les reconnaît, car ils ouvrent en nous une fenêtre qui nous balaie et nous place dans une posture de torpeur.

Ailleurs dans le même journal, un cimetière avait été retourné dans la nuit, les stèles couchées face contre terre en cadence, toutes dans le même sens, le gardien effaré ne cachait pas son effroi. Des noms effacés sur des boîtes aux lettres, dans une ville moyenne, des noms avec des consonances étrangères. Et sur un mur d'école, un mot que je pensais enterré avec le siècle dernier, écrit à la peinture fraîche par quelqu'un qui n'était sans doute même pas né lorsqu'on l'écrivait, où on a vu où menait ce mot.

Sept mille kilomètres entre ce mur et moi. Le bruit les traverse en une seconde. J'ai éteint le téléviseur. Le noir de la forêt est entré dans la maison d'un coup, plein du chant des crapauds. Je suis resté là, sans bouger, le fond de café froid dans la main, à écouter la maison faire ses bruits de nuit : le bois qui travaille, une poutre qui rend la chaleur du jour avec un craquement sec, comme quelqu'un qui se retourne dans son sommeil.

Notre maison est en bois du pays, un bois tropical coupé ici, monté ici, qui travaille la nuit en rendant la chaleur du jour. Des planches larges, un toit haut pour que l'air circule, une véranda où la forêt vient regarder qui nous sommes. Nous l'avons voulue en pleine forêt, Tylia et moi : un havre au milieu d'une nature qui n'a jamais demandé la permission d'être sauvage. C'était notre choix pour la troisième partie de la vie. Venir sur sa terre à elle, nous rapprocher de sa famille. Mes parents ne sont jamais venus ici. Ils n'ont jamais vu cette maison, ni cette forêt, ni ce ciel trop grand pour les habitudes.

Et cette terre-là n'a pas besoin qu'on lui explique le bruit. Elle sait, mieux que d'autres peut-être, où va l'homme quand il décide que d'autres hommes ne comptent pas. Ici, on efface la mémoire, on recrée le réel, parce qu'on avait interdit les registres à ceux qu'on débarquait. La famille de Tylia porte cette mémoire-là comme Emma portait son accent : de façon naturelle, en mélangeant ses origines et sa vie actuelle. L'exploitation de l'homme par l'homme n'a pas attendu les drapeaux d'hier soir. Elle s'est rhabillée d'une autre façon et s'est adaptée à son temps.

Ma grand-mère Emma baissait la tête quand les chemises noires passaient dans la rue, à Crevoladossola. On me l'a raconté comme on transmet une consigne de sécurité. L'idée n'était pas de me protéger en faisant la même chose, mais surtout de m'apprendre à reconnaître ce pas. Elle disait qu'on entend les époques arriver aux chaussures. Les décennies calmes ont un bruit étouffé, les autres se font entendre de leurs pas lourds et cadencés.

Ce soir, aux informations, ils marchaient ensemble.

Alors j'ai fait une chose que je n'avais pas préméditée. Je me suis levé, j'ai traversé le couloir aux lattes tièdes sous les pieds nus, et je suis entré dans la chambre du fond, celle qu'on appelle le bureau et qui n'est le bureau de personne, la pièce des choses en attente. C'est là que dorment les affaires arrivées de Maillane après la mort

de mon père, les cartons qu'on ne défait jamais complètement, parce que les défaire, ce serait admettre que plus personne ne viendra les rechercher.

J'ai ouvert l'armoire, et l'odeur est sortie avant les objets : cette odeur de carton et de papier de soie qui n'appartient pas à la Guyane, un air de Provence emprisonné à sept mille kilomètres de la Provence. Le premier carton, ce sont les livres, les siens, ceux du canal et ceux de la généalogie, avec ses marque-pages qui dépassent encore, arrêtés au milieu de phrases qu'il ne finira pas. Le deuxième, les cadres et les photos. Le troisième porte, de l'écriture de ma mère, un seul mot au feutre : *fragile*.

Dessus, à plat, les toiles peintes. Celle de mon père : les Alpilles à la fin du jour, cette lumière rasante qu'il a regardée toute sa vie du haut de ses vanes, posée là par des mains de retraité avec une patience que personne ne lui avait enseignée. Et une de mon grand-père Auguste, plus ancienne, plus raide, un chemin de campagne monté tout droit, la peinture d'un militaire, disait-on en famille avec tendresse : même les arbres se tiennent bien. Deux hommes de service qui n'avaient jamais peint de leur vie active, et qui s'y étaient mis chacun à l'heure où le service rend les mains. Je les ai soulevées avec précaution et posées contre le mur, face à moi, comme deux témoins qu'on installe avant de commencer.

Le manteau d'Emma était plié dessous.

Un manteau de laine grise, col rond, coupe d'avant-guerre, les boutons de corne un peu jaunis, la doublure de satinette usée aux coudes, et aux poignets ces reprises minuscules qu'on ne voit que si on les cherche. Je l'ai approché de mon visage, par un réflexe que je n'explique pas, et il m'a semblé, il m'a semblé, je ne jure rien, qu'il restait dans la laine une ombre de quelque chose de floral, très loin, sous la naphthaline et les années. Personne n'a jamais osé le jeter, ce manteau. Il a survécu à Emma, puis à ma tante, puis à mon père. Il a traversé l'Atlantique dans un conteneur entre deux cadres et une caisse de livres, et il a fini ici, à Matoury, à cinq degrés de l'équateur, un manteau de laine dans un pays où personne n'aura jamais froid. Un pays que ceux qui l'ont porté n'ont jamais vu, mes parents ne sont jamais venus en Guyane. Le manteau, si. Les objets absurdes sont ceux qu'on garde le mieux. On ne sait pas leur trouver d'usage, alors on leur laisse leur mystère.

Je l'ai porté sur la table de la grande pièce, sous la lampe. Et j'ai fait ce que je fais toujours sans savoir d'où ça me vient : j'ai posé les mains dessus, à plat.

Et sous ma paume droite, dans l'épaisseur de la doublure, quelque chose a répondu.

Je suis resté immobile le temps de deux passages de crapauds. Pas une pièce. Pas un billet roulé. Je connais l'histoire, tout le monde dans cette famille connaît l'histoire de l'argent cousu dans les manteaux. On nous l'a servie à tous les repas de famille, avec le senbon et le tréma, au rayon des légendes domestiques. Non. Quelque chose de plat, de souple, qui pliait sous le doigt comme plie un très vieux papier, un papier devenu tissu à force d'être papier depuis trop longtemps.

J'ai allumé toutes les lumières.

La doublure avait été recousue. Pas une fois, plusieurs. J'ai tourné le col sous la lampe comme je tourne une emboîture à l'atelier, en cherchant les lignes de contrainte, et en suivant la couture au ras du col, j'ai compté les fils : un fil écru, ancien, des points minuscules et réguliers de couturière, des points de dentellière, presque, faits pour ne pas être vus, un fil noir, plus tardif, davantage un travail d'entretien, et un fil rouge, grossier, des points larges et pressés, des points de soldat, des points de quelqu'un qui recoud la nuit, vite, sans lumière. Trois mains au moins, à des années de distance, penchées sur le même centimètre de laine. Une doublure, c'est un registre que personne ne pense à lire. Celle-là portait quatre écritures.

Mon cœur s'est mis à battre comme il ne bat pas à l'atelier.

J'ai sorti de ma poche la trousse en cuir que j'ai toujours sur moi, l'étui souple, patiné, le coupe-ongle et les petits instruments qui ne me quittent pas depuis trente-cinq ans de métier. Des mains qui travaillent gardent toujours leurs outils à portée. J'ai disposé le nécessaire sur la table comme je prépare un poste de travail. C'est plus fort que moi, l'ordre avant le geste, mon grand-père aurait dit : c'est propre. Puis, avec la pointe, j'ai décousu les points rouges en premier, parce que c'étaient les plus récents et les plus effrayés. Le fil a cédé par petits coups secs, un point après l'autre, et à chaque point je m'attendais à ce que quelque chose se referme, la laine, la nuit, ma raison.

Le feuillet est tombé dans ma main comme s'il m'attendait.

Plié en huit. Souple, tiède, mais tout est tiède ici, je me suis dit, c'est la Guyane, ce n'est rien, c'est la Guyane. Je l'ai déplié sous la lampe avec des gestes que je ne me connaissais pas, des gestes de sacristie, un pli, puis l'autre, en laissant au papier le

temps de consentir. Il s'ouvrait sans craquer, avec la docilité des choses qui ont été pliées et dépliées plus souvent qu'aucun papier n'y survit.

Le papier était couvert de lignes, pas un texte : des lignes, une par main, des encres différentes, brunes, noires, une presque blanche à force d'être ancienne, qui menait les autres comme mène une aïeule. Certaines dans un italien que je devine plus que je ne le lis. Une en piémontais peut-être. Deux effacées, pas par le temps : raturées, par quelqu'un, deux nuits d'encre en travers de la page, si obstinées qu'elles disaient plus que les lignes lisibles. Et l'avant-dernière, à l'encre bleue d'un stylo du vingtième siècle, d'une écriture ronde et appliquée de quelqu'un qui a appris tard, une écriture que j'ai reconnue avant même de comprendre que je la reconnaissais.

Et tout en haut du feuillet, en tête, recopiée plus soigneusement que tout le reste, une formule.

et ce qui ne s'écrit pas

Mon père a cherché ces mots pendant vingt ans dans les archives du Piémont. Il les a trouvés dans des inventaires notariaux, il en a fait une question, puis une intuition, puis presque une foi. Il est mort sans savoir qu'ils étaient à trente centimètres de ses mains chaque fois qu'il passait devant l'armoire du couloir.

Il cherchait dans les registres, c'était cousu dans la doublure.

Je n'ai pas encore tout lu. Je ne suis pas sûr d'en avoir le droit, pas ce soir, pas d'un coup. Il y a une dernière ligne sous celle de mon père, et cette ligne n'est pas écrite.

Je crois qu'elle m'attend.

Dehors, les crapauds se sont tus d'un coup, comme ils font quand quelque chose traverse la nuit entre les arbres. Puis ils ont repris. Ce n'était rien. Ce n'est jamais rien, jusqu'au jour où c'est quelque chose, et ce jour-là, dans cette famille, depuis six siècles, quelqu'un recoud le feuillet dans une doublure et marche devant.

Ce livre est l'histoire de ce feuillet. De toutes les mains qui l'ont écrit, caché, sauvé, raturé, recopié, recousu. Je vais vous la raconter depuis le commencement, depuis le scribe de Carmagnola qui, un jour d'août 1372, a entendu un nom qu'il ne savait pas écrire.

Et si je décous les doublures ce soir, c'est parce que le bruit monte.

Dans cette famille, quand le bruit monte, on ouvre la doublure.



*Ils croient toujours que c'est de l'argent qu'on cache dans les manteaux.
C'est mieux que ça.
Décousez.*



CHAPITRE 2 — CARMAGNOLA, 1372



Vous voulez savoir pourquoi je me suis arrêtée dans ce bourg-là plutôt qu'un autre.

Je ne choisis pas les lieux. Je choisis les mains.

Et ce jour d'août, dans la sacristie, il y en avait quatre.



Je m'appelle dom Anselmo, et si je note ici mon nom, c'est bien la dernière fois, car tout ce qui va suivre m'a appris qu'un nom est peu de chose à côté de ce qu'il transporte.

Le vingt-troisième jour d'août de l'an mil trois cent soixante-douze, l'évêché m'avait commandé le renouvellement du registre des feux de Carmagnola : le compte des familles anciennes du bourg, celles qui pouvaient prouver leur assise, la terre, l'impôt, les baptêmes, les morts. Cinquante-deux familles. J'écrivais depuis matines. La chaleur de la plaine entrait par la fenêtre de la sacristie avec les mouches et le bruit des charrettes, et l'encre séchait dans le cornet plus vite que je ne pouvais la délayer.

Il faut dire le lieu. La sacristie où je tenais mes écritures ouvre au nord, contre le flanc de l'église, et c'est la seule pièce du bourg où la chaleur consent à attendre dehors jusqu'à midi. Passé midi, elle entre. Carmagnola est un bourg de plaine, une journée de marche de Turin, la route d'Asti au levant, et la plaine, en août, est une chose blanche : les chaumes coupés, la poussière, les saules des fossés qui pendent comme du linge. Du seuil de l'église, on voit les toits bas, le puits de la place, l'orme où les chefs de famille attendaient leur tour à l'ombre, en ordre, chacun tenant son chapeau, et derrière les toits, très loin, les montagnes couchées dans une brume de

chaleur, qu'on devine plus qu'on ne les voit. J'écrivais face à la fenêtre. J'avais alors mes trente-neuf ans, un dos qui se plaint dès la deuxième heure d'écriture, et au majeur droit ce cal d'encre, dur comme un noyau d'olive, qui est à lui seul toute ma vie d'homme. Quand la plume gratte mal, j'ai l'habitude de l'essuyer d'un revers contre ma manche gauche. Au soir de ce jour-là, ma manche était noire du poignet au coude.

J'avais quinze ans quand la grande mort¹ est passée. Vingt-quatre ans ont coulé depuis, et je tiens les registres d'une paroisse où un tiers des noms n'existe plus. C'est un métier étrange, de survivre par écrit à ceux qu'on a connus vivants. On croit tenir des comptes. On tient des cimetières.

Les chefs de famille se présentaient l'un après l'autre, juraient sur les Évangiles, disaient leur nom, leur terre, leurs fils. J'écrivais. Ferrero. Appiano. Rubatto. Des noms de métiers, des noms de lieux, des noms de pères. Les noms sont des choses dociles, d'ordinaire. Ils disent d'où l'on vient ou ce que l'on fait, et la plume les couche sans discuter.

Je les revois. Le vieux Rubatto, sourd comme sa forge, qui jurait sur les Évangiles d'une voix à faire trembler le lutrin, parce qu'il n'entendait pas la sienne. Le fils Appiano, veuf de juin, qui a déclaré ses feux d'une voix égale et ne s'est repris qu'une fois, au prénom de sa femme, donné par habitude puis retiré, je l'ai laissé écrit, que Dieu me pardonne cette désobéissance de plume. Les Ferrero, arrivés en grappe, qui se comptaient entre eux à voix haute comme on compte des sacs. Entre deux familles, je délayais l'encre, je chassais les mouches du plat de la main, et je regardais par la fenêtre le ciel du côté des montagnes, où des nuées d'orage se bâtissaient depuis midi sans se décider, un de ces orages d'août qui tournent autour de la plaine des jours entiers, qui grondent au loin sur les Alpes et ne donnent rien, et qui laissent l'air plus lourd à chaque tour.

Puis est entré un homme que je connaissais comme on connaît chacun dans un bourg de plaine, de vue, de réputation, de dimanche. Jamais encore je ne l'avais eu devant ma table. Et avec lui est entrée la question qui ne m'a plus quitté.

Il n'était ni grand ni petit. Des épaules de travail, une chemise propre par respect pour le lieu, la peau brûlée des gens de la plaine. Ce que j'ai vu d'abord, ce que tout le monde devait voir d'abord chez lui, je l'ai compris ensuite, c'étaient les mains.

Non qu'elles fussent belles. Elles étaient posées. Voilà le mot. La plupart des hommes qui entrent dans une sacristie ne savent pas quoi faire de leurs mains. Lui, les siennes reposaient le long du corps comme des outils rangés, et quand il a juré sur le livre, il n'a pas plaqué la paume comme on écrase une mouche, il l'a déposée, à plat, avec une lenteur que je n'ai vue qu'aux prêtres très vieux et aux mères sur le front des enfants malades.

Il pouvait avoir mon âge. Un visage large, tranquille, rasé du samedi, la marque claire du chapeau en travers du front, le seul endroit de lui que le soleil n'avait pas eu. Des yeux de couleur ordinaire, qui regardaient sans peser. Il sentait la paille et l'étable, comme tous, et sous cette odeur quelque chose de propre, l'odeur des hommes qu'on lave au puits le samedi soir. Il était entré le dernier, à l'heure où la sacristie n'est plus qu'un four, on m'a dit qu'il avait laissé passer devant lui tous ceux qui avaient des bêtes attelées, sans un mot, en tenant leurs bœufs pendant qu'ils juraient. Il parlait bas, avec cette lenteur qui n'est pas de la lourdeur, la lenteur des gens qui ne disent que ce qu'ils ont déjà pesé.

J'ai demandé le nom. Je le connaissais d'oreille, tout Carmagnola le disait. Mais un nom qu'on dit n'est pas un nom qu'on écrit, et c'était mon office de le lui faire déclarer.

Il l'a dit. Un son bref, quatre appuis, quelque chose comme un appel qui monte et qui retombe : na-ï-mar-di. Je lui ai fait répéter. Le son était le même, ce qui n'arrive jamais : les gens d'ici disent leur nom différemment selon qu'ils le donnent au prêtre, au notaire ou au percepteur. Lui non. Le nom sortait fait, fini, comme une chose ancienne.

— C'est un nom de quel lieu ? j'ai demandé, la plume levée.

— D'aucun lieu.

— Un métier, alors ? Le nom d'un métier ?

— Non.

— Le nom de ton père ?

— C'est le nôtre, il a dit. Depuis toujours.

Depuis toujours. J'ai regardé cet homme qui prétendait que son nom précédait les registres, les terres et peut-être les cloches, et je n'ai pas trouvé la force de le contredire, parce qu'au moment où il l'avait prononcé, quelque chose dans la sacris-

tie s'était tenu immobile, et que les mouches elles-mêmes, je le jure sur ce que je n'écrirai pas, avaient cessé une seconde de tourner.

J'ai bu une gorgée au pichet pour me donner une contenance. L'eau était tiède. Dehors, l'orage a grondé une fois, très loin, du côté des montagnes, et s'est tu.

Je ne savais pas l'écrire. J'avais mes lettres, celles du latin de ma charge, ce son-là n'entrait pas dedans. Le i vivait seul au milieu du nom, il refusait de se fondre dans les voyelles voisines, un son distinct, souverain, qu'aucune de mes graphies ne voulait tenir. J'ai essayé dans ma tête NAIMARDI, et le i s'avalait. J'ai essayé NAG-MARDI, et c'était mentir. Alors j'ai posé un Y, cette lettre grecque qu'on garde pour les mots venus de plus loin que nous, et j'ai écrit :

NAYMARDI

L'homme a regardé le registre à l'envers, comme regardent ceux qui ne lisent pas. Puis il a fait la chose que je n'ai jamais racontée à personne : il a avancé la main et il a posé la paume à plat sur la page, sur son nom frais, en prenant garde de ne pas toucher l'encre. Il est resté ainsi le temps d'un Ave. Les yeux ouverts. Comme on vérifie la fièvre d'un enfant. Comme on écoute par les doigts.

— C'est bien, il a dit enfin. Nous sommes là.

Et il est sorti dans la chaleur.

Je me suis levé de ma table, ce que je n'avais fait pour personne de la journée, et je l'ai suivi des yeux depuis le seuil. La place était blanche de soleil, vide à cette heure comme un plat récuré. Il l'a traversée sans hâte, du même pas dont il était entré. Au puits, il a tiré le seau, bu dans sa main, versé le reste sur la margelle pour les oiseaux, et deux garçons qui l'attendaient à l'ombre de l'orme, les siens, à la façon dont ils se sont levés sans qu'il fasse signe, lui ont emboîté le pas vers la route du levant. Les chiens de la place, qui aboient au monde entier par état, l'ont regardé passer couchés. Il a posé la main, au passage, sur la tête du plus vieux, sans le regarder. C'est tout. C'est peu. Voilà pourtant des années que je le raconte à ma propre mémoire, et elle ne s'en lasse pas.

Je devrais m'arrêter ici. Le registre était servi, le nom couché, l'évêché content. Mais il faut que je dise ce que je sais de cet homme, ce que tout Carmagnola sait et que personne ne porte au parchemin, parce que les registres n'ont pas de colonne pour cela.

Pendant la grande mort, quand les charrettes passaient et que les prêtres eux-mêmes, je peux l'écrire, j'en fus, bénissaient les mourants depuis le seuil, de loin, la manche sur la bouche, les gens de cette famille-là entraient dans les maisons. Ils n'avaient ni remède ni formule. Ils s'asseyaient au bord des paillasses et ils posaient leurs mains sur les poitrines qui se défaisaient, et ils restaient. Des heures. Les mourants que personne ne touchait plus, ils les touchaient. On m'a dit, je l'ai entendu de trois bouches différentes, à des années d'écart, que sous ces mains-là, les agonies se calmaient. Que certains, même, se levaient. Je ne l'atteste pas. Je n'atteste que ceci, qui me regarde : j'avais quinze ans, la marque au creux de l'aîne, et ma mère morte au matin. Quelqu'un est venu. Je me souviens d'un poids tiède sur ma poitrine, à plat, et d'une voix qui ne priait pas, qui ne promettait rien, qui disait seulement : on reste là. J'ai dormi, je me suis réveillé.

Je n'ai jamais su lequel d'entre eux c'était. Ils ne s'en vantaient pas. Ils n'en parlaient pas du tout, et c'est cela, peut-être, qui m'a le plus instruit : les choses dont on ne parle pas sont les seules qu'on ne peut pas vous prendre.

L'après-midi a fini de passer comme passent les après-midi de compte : trois familles encore, la cire, les mouches, la poussière. À vêpres, nous n'étions qu'une poignée, et la chaleur chantait dans l'église plus fort que nous. La nuit est venue sans fraîcheur, une de ces nuits d'août où la plaine rend ce que le jour lui a mis, où l'on entend les chiens, de ferme en ferme, se passer des nouvelles qu'on ne comprend pas, et où l'orage, toujours au large, éclairait par moments le ventre des nuées au-dessus des montagnes, sans tonnerre, comme une pensée qui insiste.

Le soir de ce vingt-trois août, après vêpres, je ne suis pas rentré. J'ai rallumé la chandelle de la sacristie. J'ai pris dans la réserve un feuillet de papier chiffon, je l'ai pris, oui, il appartenait à la fabrique, et je l'ai pris quand même, c'est mon seul vol en quarante ans de charge et je le confesse ici sans le regretter. Toute la journée j'avais écrit ce qui s'écrit : les feux, les terres, les noms. Il me restait sur les mains ce qui ne s'écrit pas, le poids tiède sur ma poitrine d'enfant, la paume de cet homme sur la page, les agonies calmées dont trois bouches m'avaient parlé. Aucun registre au monde n'en garderait trace. Dans cent ans, il resterait NAYMARDI, huit lettres dans un compte de feux, et le reste serait perdu comme est perdu tout ce qui n'a pas de colonne.

Alors j'ai fait le registre de l'autre chose.

En tête du feuillet, j'ai écrit une formule, elle m'est venue comme viennent les prières qu'on ne connaît pas, je l'ai écrite dans la langue de ma charge puis je l'ai regardée longtemps :

et ce qui ne s'écrit pas

Et dessous, d'une ligne serrée, j'ai écrit ce que je devais. Une ligne seulement. Ce qu'elle dit ne regarde que ceux qui la liront avec les mains propres.

Je suis resté un long moment devant la ligne sèche. La chandelle baissait. Par la fenêtre entraient la nuit chaude, les chiens, et cette lueur muette qui battait sur les Alpes. J'avais à ma disposition tous les mots du latin de ma charge, et aucun ne convenait à l'état où j'étais : ce que j'éprouvais, penché sur ce feuillet volé, c'était l'exactitude, le sentiment très simple d'avoir, une fois dans ma vie, écrit à sa place ce qui devait l'être. J'ai dormi deux heures sur le banc de la sacristie, comme aux nuits de veillée mortuaire, et je me suis réveillé avant prime avec le feuillet posé sur ma poitrine, à plat, sous mes deux mains. Je ne me souvenais pas de l'y avoir mis.

Puis j'ai plié le feuillet en huit, et le lendemain, je suis allé le porter à l'homme au nom d'aucun lieu. Il l'a tourné entre ses doigts sans le déplier, il ne lisait pas, je vous l'ai dit, mais il l'a soupesé comme on soupèse un outil dont on reconnaît l'usage avant d'en connaître le nom.

J'étais parti après prime, par la route du levant, à l'heure où la plaine ment : où les chaumes ont l'air d'or et la poussière l'air de brume. Leur ferme est à une demi-lieu du bourg, en retrait du chemin, derrière un rideau de saules : une cour de terre battue balayée de frais, un puits à la margelle usée en creux, des murs bas, épais, chaulés à hauteur d'homme. Les chiens des fermes m'avaient annoncé de champ en champ, chacun passant ma venue au suivant, si bien qu'en arrivant j'ai trouvé la maisonnée déjà tournée vers le chemin, la femme debout sous l'auvent, un enfant contre sa jupe, et lui qui sortait de la grange en s'essuyant les mains à un linge pendu là pour cet usage. Des mains qu'il m'a semblé qu'il essuyait plus longtemps qu'il n'était besoin, comme on prépare un outil. On m'a fait asseoir à l'ombre, on m'a donné l'eau du puits et une assiette de figues sans me demander ce que je venais faire. C'est dans cette cour, sur cette table de dehors, que cela s'est passé.

Il faut dire ce qu'étaient nos années, pour comprendre la consigne que j'allais lui donner. Cette année-là encore, les compagnies d'aventure couraient la plaine, des soldats sans guerre, qui se louaient au duc de Savoie ou au marquis de Montferrat selon la saison, et qui prenaient leur paie sur les villages quand les seigneurs tardaient. On les entendait avant de les voir : les chiens d'abord, puis les cloches des hameaux, l'une après l'autre, de plus en plus proches, puis le pas. Chez nous, on appelait ça le bruit. Ceux de ma génération savaient qu'il ne s'éteint jamais tout à fait, il s'éloigne, il change de maîtres, il change de bannière, et il revient.

Nous l'avions réentendu au mois de juin, ce bruit-là. Des lances en marche vers Asti, soixante cavaliers peut-être, des Gascons et des Allemands mêlés, qui allaient se vendre au plus offrant des deux partis. Les chiens deux jours avant, puis la cloche de Santena, puis le pas. Ils n'avaient fait que passer, cette fois : le bourg avait enterré le grain, rentré les filles, et regardé par les fentes des volets la colonne boire le puits de la place à sec et repartir. On avait retrouvé au matin l'orme écorché à hauteur de selle, là où ils avaient attaché les bêtes. Le bourg avait remercié Dieu. Moi aussi. Mais je savais compter : c'était la troisième alerte en dix ans, et les alertes, comme les cloches, se rapprochaient.

— Garde-le, j'ai dit. Fais-y ajouter une ligne par ceux qui sauront. Une par main. Et quand tu entendras le bruit (les chiens, les cloches, le pas) cache-le où l'on cache ce qui compte.

Il n'a pas demandé ce que j'avais écrit.

Il a défait le bas de sa chemise, là où l'ourlet fait un pli double, et il l'a glissé dedans.

La femme n'avait pas quitté l'auvent. Quand l'ourlet a été refermé sur le feuillet, j'ai vu qu'elle avait suivi tout le geste, et qu'elle ne demanderait rien, et j'ai compris que dans cette maison le silence n'était pas une absence de paroles mais un ouvrage commun, où chacun tenait sa partie. Je suis rentré au bourg par le grand soleil, ma robe pleine de poussière, plus léger que je n'étais venu.

Et à la mi-septembre, le bruit est revenu pour de bon. Les chiens d'abord, une nuit entière. Puis, au matin, les cloches des hameaux du côté d'Asti, l'une après l'autre, chacune reprenant l'autre comme des chandelles qu'on allume à la file, puis le pas, une compagnie débandée qui remontait d'Asti sans paie, ce qui est la pire es-

pèce. Je suis monté au campanile avec le sonneur. De là-haut, on voyait la colonne sur la route blanche, la poussière au-dessus, et toute la plaine autour qui retenait son souffle, les fermes closes, pas une fumée. Ils ont pris ce qui se prend, brûlé une grange dont le maître avait discuté, et passé outre. Le surlendemain, en portant l'huile des malades sur la route du levant, j'ai regardé derrière le rideau de saules : la cour était balayée, le linge pendait, la cheminée fumait tranquille. Je n'ai pas approché. Je n'avais pas besoin d'approcher : je savais désormais ce qu'il y avait dans cet ourlet, et que le bruit était passé dessus sans le savoir, c'est une science qui change à jamais la façon dont on regarde une maison debout.

C'est le dernier geste que j'ai vu de lui. On dit que les siens ont tenu, après, les guerres, les soldats de passage, les hivers de brouillard où la plaine s'efface. Je n'en ai pas vu la suite. Les scribes voient les commencements. Mais certains soirs d'août, quand la chaleur tient tard et que je ferme les registres, je pose les mains dessus, à plat, une seconde. C'est un geste que j'ai pris sans m'en apercevoir, comme on prend l'accent d'un pays où l'on a trop vécu.

Et sous mes paumes, quelquefois, le parchemin est tiède.



Le scribe a cru que la formule lui était venue.

Les formules ne viennent pas, elles attendent.

J'attendais depuis l'Égypte que quelqu'un fasse le registre de l'autre chose.



1. Peste noire (« la grande mort »), 1347-1351. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-1

CHAPITRE 3 — CARMAGNOLA, 1494



Cette année-là, un roi de vingt-quatre ans² a traversé les montagnes avec des machines qui abattaient en une heure des murs vieux de mille ans.

On m'a souvent demandé si j'étais dans les canons.

Non. Je n'ai jamais été du côté de ce qui abat.



Je m'appelle Bianca, femme de la maison Naymardi, et ce que je sais des lettres tiendrait dans un dé à coudre. Mais on n'a pas besoin de lettres pour ce que je garde. On a besoin de doigts.

Chez nous, les lettres sont l'affaire du chapelain, les doigts sont l'affaire des femmes. Je couds depuis l'âge où l'on tient une aiguille sans se piquer, et je couds bien. C'est ma dot, c'est mon banc à l'église, c'est ce qui me reste quand tout le reste est pris. Notre ferme est dans la Bassa, au sud du bourg : une cour fermée entre l'étable et le fenil, un fossé planté de saules qui en fait le tour, et au-delà la plaine, des terres plates jusqu'à ce que l'œil renonce, coupées de rangées de vignes et de chemins blancs. Du seuil, on voit le campanile de Carmagnola à main gauche et, les jours nets, la ligne des montagnes à main droite. Ma grand-mère était une femme petite et sèche, avec un dé usé jusqu'à l'os du doigt et une voix qui ne montait jamais. Elle disait que les voix qui montent réveillent ce qui dort. Ses points étaient si petits que le chapelain, un jour, en voyant une de ses reprises, avait dit en riant qu'elle écrivait. Il ne croyait pas si bien dire.

C'est ma grand-mère qui m'a montré, l'hiver de mes neuf ans. Elle avait attendu que la maison dorme. Elle a pris le manteau du dimanche de mon grand-père, elle

l'a retourné sur ses genoux comme on retourne un enfant pour le langer, et elle a suivi la couture du col avec le pouce, sans regarder, les yeux sur moi.

— Écoute avec le doigt, elle a dit. Là. Tu sens ?

Sous le drap, quelque chose répondait. Plat, souple, plié.

— L'argent ? j'ai demandé, parce que je savais déjà, comme tous les enfants de chez nous, qu'on coud l'argent dans les doublures.

— L'argent est dans l'ourlet du bas, elle a dit. Ça, c'est autre chose. L'argent, c'est pour qu'on nous prenne quelque chose. Ça, c'est pour qu'on ne nous prenne pas tout. Puis, plus bas encore, elle a dit le nom, celui qu'on ne prononce qu'à l'intérieur de la maison : — *L'Immatériale*.

Je n'ai pas compris ce soir-là. On ne comprend jamais le soir même, c'est fait ainsi, dans notre maison : on vous confie l'*Immatériale* des années avant le sens, pour que le sens, le jour où il arrive, trouve la place déjà faite.

Et puis elle m'a appris les trois signes du bruit, comme on apprend une prière : les chiens d'abord, puis les cloches des hameaux, l'une après l'autre, de plus en plus proches, puis le pas.

Elle me les a fait redire des hivers entiers, les trois signes, en cousant, comme on fait redire les prières, et si je me trompais d'ordre, elle reprenait du début, sans gronder, avec la patience des femmes qui savent que ce qu'on apprend dans l'ordre revient dans l'ordre, le jour où la tête ne sert plus. Les chiens, les cloches, le pas. Un soir, j'ai demandé pourquoi les cloches venaient en second, puisque les hommes des campaniles voient plus loin que les chiens ne sentent. Elle a mordu son fil, et elle a dit : les chiens n'attendent pas d'être sûrs.

L'année de la Saint-Michel dont je parle, j'avais passé trente ans, ma grand-mère dormait au cimetière et mon grand-père l'y avait rejointe à l'hiver. Le manteau du dimanche était à moi : non pour le porter : pour le garder. Et au début de septembre, les nouvelles ont commencé à descendre la route d'Asti plus vite que les charrettes qui les portaient.

J'avais donc passé trente ans, ce mois de septembre-là : cinq enfants, dont quatre debout, l'aînée de neuf ans, qui avait mes mains et le front de son père. Et un mari grand, lent, taillé pour la charrue, qui pensait juste mais pensait long, un homme qu'il ne faut pas presser, comme les bœufs, et qui, comme les bœufs, une fois en

route ne dévie pas. La moisson était rentrée, les raisins pendaient encore. C'était ce moment de l'année où la plaine se croit riche. Les jours restaient chauds, mais les nuits avaient tourné, et au matin des brouillards bas traînaient sur la Bassa, que le soleil mangeait vers tierce, la Saint-Michel s'annonçait, l'époque des comptes, des baux et des dettes qu'on règle.

Un roi de France avait passé les montagnes. Le plus jeune roi qu'on ait vu, disaient les uns, le plus mal fait, disaient les autres, petit et la tête grosse. Mais tous disaient la même chose ensuite, en baissant la voix : il traînait derrière lui des bouches de bronze montées sur des roues, servies par des chevaux, qui allaient au pas des hommes et qui crachaient des boulets de fer. Des murs qui avaient tenu cent ans de sièges tombaient en un après-midi. Les villes ne fermaient plus leurs portes. Elles les ouvraient d'avance, et les seigneurs se disputaient l'honneur de loger celui qu'ils n'avaient pas pu arrêter.

La route d'Asti passe à une demi-lieue de chez nous, et cette semaine-là, elle a changé de sens. D'ordinaire, à la Saint-Michel, tout descend vers le sud, le vin, les toiles, les gens des foires. Là, tout remontait. Des marchands qui poussaient leurs mules à contre-saison, des chariots bâchés trop vite, une famille de bourgeois d'Asti entassée sur deux charrettes avec les coffres liés de travers, et un moine qui allait de ferme en ferme en criant que le fléau de Dieu venait, jusqu'à ce que les chiens des cours le remettent au chemin. Nous, on restait au bord des champs, on regardait passer, et chacun rentrait chez soi un peu plus vite que la veille.

Trente mille hommes, disait-on. Je ne sais pas compter jusque-là. Je sais que le pain a doublé de prix en une semaine, et que le fournier a cessé d'en vendre la semaine d'après.

Alors on a fait ce que la plaine fait depuis toujours quand elle voit venir. On a enterré le grain de semence dans le fossé, de nuit, sous les saules, mon mari et moi, sans lanterne, et j'ai vu, aux mottes fraîches mal rebattues, que tous les fossés de la Bassa avaient travaillé cette nuit-là. On a mené les deux vaches au taillis, avec le fils du voisin pour les garder. Et j'ai regardé les voisines cacher leur argent, chacune à sa façon, dans le pot, sous la pierre du foyer, dans la paille : toutes les cachettes que les soldats connaissent mieux que nous, puisque c'est leur métier de les connaître, et que nous n'avons, nous, que le métier de les inventer. C'est en les regardant faire

que ma pensée s'est faite, je crois. Je l'ai laissée lever sans lui parler, comme on laisse le levain.

Ils ont pris par Asti : à cinq heures de marche de chez nous. Le gros de la bête est resté sur la grand-route, mais une bête de trente mille bouches ne se nourrit pas sur une seule route : elle envoie ses doigts dans toute la plaine. Des fourrageurs. Des hommes à cheval qui savent où les fermes cachent le grain comme le renard sait où dorment les poules.

On a su leurs manières avant de les voir, par ce qui remontait la route : ils arrivent au matin, jamais de nuit, la nuit, ils la craignent autant que nous, ils vont aux fermes écartées, pas aux bourgs, ils prennent vite et repartent vite. Et malheur à la ferme où il n'y a rien, parce qu'ils ne croient pas aux fermes où il n'y a rien.

Le soir où les chiens de la Bassa se sont mis à hurler tous ensemble, je n'ai pas attendu les cloches.

J'ai décousu le col du manteau du dimanche à la chandelle, portes barrées. Le feuillet est venu dans ma main, je le connaissais par le doigt depuis vingt ans, je le voyais pour la deuxième fois de ma vie. Plié en huit. Doux comme la peau d'un vieux. Je l'ai déplié un instant, je l'avoue, bien que ce ne fût pas ma place : des lignes, les unes sous les autres, quatre écritures différentes, dont une toute pâle, en tête de troupe, qui menait les autres comme mène une aïeule. Je ne sais pas lire, je vous l'ai dit. Mais j'ai posé la paume dessus, à plat, comme ma grand-mère sur le drap du manteau, et j'ai écouté avec le doigt.

Ne riez pas. Il y a des choses qu'on entend très bien sans les comprendre. C'est même, je crois, la façon la plus honnête de les entendre.

Puis j'ai fait ce que j'avais à faire, et je l'ai fait en couturière.

Le feuillet est passé du manteau de mon grand-père au pli de ma jupe de dessous, celle qu'une femme ne quitte pas, celle qu'aucun fourrageur ne retourne quand il y a plus vite à prendre. Des points serrés, du fil de chanvre, et par-dessus le pli, une reprise grossière et bien visible, comme une pauvre en fait à sa seule jupe : rien n'endort mieux l'œil d'un voleur que la misère cousue en évidence.

J'y ai mis la nuit entière. Non que l'ouvrage fût long, mais les mains, cette nuit-là, voulaient être sûres, et je les ai laissées reprendre deux fois ce qu'un autre soir j'aurais laissé passer. La maison dormait autour de moi, la chandelle faisait son petit

monde rond sur la table. Et dehors, dans la Bassa, les chiens s'appelaient de ferme en ferme, plus près que la veille. Vers le matin, en cassant le fil au ras du dernier point, j'ai pensé à ma grand-mère si fort qu'il m'a semblé sentir son dé au bout de mon doigt.

Et dans le col du manteau, à la place exacte du feuillet, j'ai cousu l'argent.

Tout l'argent. Les pièces de l'ourlet, celles du pot, celles de la Saint-Jean. Mon mari me regardait faire, les bras croisés, et je voyais bien qu'il retenait les mots de tous les maris. Il a fini par les lâcher :

— Tu couds notre argent là où ils chercheront en premier.

— Oui.

— Femme, ils le trouveront.

— Il faut bien qu'ils trouvent quelque chose, j'ai dit. Celui qui trouve s'arrête. Celui qui ne trouve rien continue, et il continue en colère.

Deux jours, nous avons vécu portes barrées, à feu couvert. J'avais fait la leçon aux enfants, pas la vraie, celle de leur âge : si des hommes viennent, on ne court pas, on ne pleure pas fort, on reste derrière moi. L'aînée m'a regardée en la récitant, et j'ai vu qu'elle comprenait plus que la leçon. C'est le malheur des aînées. La nuit, on entendait des chevaux passer au loin sur les chemins de la Bassa, jamais les nôtres. Un matin, il y a eu une fumée grasse du côté de Villanova, qui a tenu jusqu'à midi. Et le brouillard, qui montait chaque nuit du fossé, ne se levait plus qu'à regret, comme s'il prenait notre parti.

Ils sont venus le surlendemain, cinq, à cheval, avec l'accent de nulle part qu'ont les soldats de partout. Ils ont pris le grain qu'on n'avait pas eu le temps d'enterrer, le jambon du solai, les poules, les poules toujours, c'est réglé comme les vêpres.

Celui qui les menait était un vieux, sec comme un échalas, avec des mains longues et jaunes, des mains de pendu, ai-je pensé en les voyant, et le mot m'est resté. Il n'a pas crié en entrant dans la cour : il a regardé, et ce regard-là faisait l'inventaire plus vite qu'aucune fouille. Les trois autres étaient de la soldatesque ordinaire : un gros qui soufflait en travaillant, et deux frères ou cousins qui se ressemblaient comme deux clous et ne se parlaient qu'entre eux, dans un patois que je ne connaissais pas. Ils ont mis pied à terre dans ma cour comme on entre dans une grange à soi.

Quatre faisaient le métier sans hargne, comme on fait une corvée. Le cinquième était d'une autre pâte. Jeune, les yeux trop clairs, avec cette façon de bouger des hommes qui cherchent une raison. Il avait bu, pas assez pour tomber, juste assez pour trouver. Comme la maison ne donnait rien de plus, il a commencé à casser, le pot, le banc. Et comme casser ne suffisait pas, il s'est tourné vers ce qui restait : nous.

Il a pris ma fille aînée par les cheveux. Neuf ans. Il l'a regardée d'une façon que toutes les mères de tous les pays reconnaissent avant de l'avoir jamais vue. Mon corps s'est mis devant sans me demander mon avis, il m'a jetée au mur d'un revers, le mur m'a coupé le souffle, et j'ai vu mon mari faire le pas qui allait le faire tuer, et j'ai vu le vieux aux mains de pendu ne pas bouger, parce que les vieux soldats choisissent leurs batailles, et que celle-ci n'était pas la sienne.

Voilà où nous en étions. À un souffle du pire. Le pire a des façons de s'annoncer qui ne trompent personne, la pièce entière le savait, jusqu'aux poules.

Et c'est là que le jeune est tombé.

Personne ne l'avait touché. Il a lâché ma fille, il a porté la main à son flanc, et il est tombé d'un bloc, comme tombent les arbres, et il s'est mis à brûler et à trembler sur ma terre battue, les talons qui battaient le sol, la bouche pleine d'écume. Sa chemise s'est ouverte et on a vu la chose : une plaie ancienne, mal fermée, haute comme la main, qui lui mangeait le côté. Une plaie de guerre qu'il cachait à ses compagnons depuis des jours, parce qu'un fourrageur qui ne peut plus monter, on le laisse au bord de la route.

Les quatre autres ont fait ce que font les soldats devant un des leurs qui meurt : le cercle, le silence, la peur. Et la peur des hommes armés est la chose la plus dangereuse du monde, elle cherche un coupable, et dans une ferme, le coupable est vite trouvé. Si le garçon mourait sur ma terre battue, nous mourrions tous dans l'heure, et la maison brûlerait par-dessus.

Alors j'ai fait la chose de chez nous. Je ne l'ai pas décidée, elle est montée toute seule, comme monte l'eau du puits quand la corde tire. Ma grand-mère disait : dans notre maison, on ne regarde pas mourir depuis le seuil. C'est la seule chose qu'on ne fait pas.

Je me suis agenouillée dans les tessons du pot. J'ai ouvert ce qui restait de la chemise. Et j'ai posé les mains sur cette poitrine d'ennemi, à plat, la droite sur le cœur,

la gauche au bord de la plaie, sans presser, sans frotter. Posées. Comme on pose les mains sur un tissu pour l'écouter. Et j'ai attendu, et je me suis tue en dedans, ce qui est la vraie façon de se taire.

Je ne raconterai pas ce qui passe dans les paumes à ce moment-là. Les mots que j'ai sont trop petits, et les grands mots mentent. Une chaleur qui n'est pas la mienne. Un fourmillement, comme des abeilles très lentes. Et sous mes mains, peu à peu, les talons ont cessé de battre le sol. Le tremblement s'est retiré comme se retire l'eau. Le souffle est revenu, un vrai souffle, profond, de dormeur. Le garçon aux yeux trop clairs dormait dans les tessons, la figure toute neuve, comme si la colère n'avait jamais trouvé où se loger chez lui.

Quand j'ai relevé la tête, les quatre étaient toujours en cercle, mais le cercle avait changé de sens. Ils ne gardaient plus un mourant : ils me regardaient, moi. Et dans leurs yeux il y avait ce mélange que les nôtres devaient revoir de siècle en siècle sur d'autres visages, la gratitude, et la peur de ce qui l'avait causée. Le plus jeune s'est signé, deux fois. Le froid m'est descendu le long du dos. Car un signe de croix, selon la bouche qui le rapporte ensuite au village, peut vouloir dire sainte, ou vouloir dire sorcière. Et les sorcières, on les rend à Dieu par le feu.

C'est le vieux aux mains de pendu qui a su quoi faire. Les vieux soldats savent qu'une chose pareille ne peut pas rester sans prix : une dette de cette taille rend les hommes mauvais, il faut la solder avant de partir, n'importe comment, pour pouvoir oublier. Il a fait le tour de la pièce en tâtant, le paillason, le coffre, les habits pendus. Le métier, il l'avait. Il a pris le manteau du dimanche, il l'a soupesé, il a suivi le col avec le pouce, exactement le geste de ma grand-mère, Dieu me pardonne de les mettre dans la même phrase, et il a souri.

Il a ouvert le col au couteau. Les pièces ont roulé sur la table. Toutes.

Et c'est ainsi qu'il a remis le monde d'aplomb, à sa façon de soldat : en le ramenant à ce qu'il comprenait. Une ferme, une fouille, une prise. Pas de miracle, pas de sorcière, pas de dette, une prise. Ils ont chargé le dormeur en travers d'une selle avec des gestes presque doux, ils ont laissé les poules noires, cette bonté de voleur-là, je me la suis expliquée plus tard, et ils sont partis au pas, sans se retourner, comme on sort d'une église.

Le pire était venu jusque chez nous. Il avait mis la main sur les cheveux de ma fille. Et il est reparti endormi comme un enfant, en travers d'une selle, avec tout l'argent de trois années dans la sacoche du vieux.

Le soir même, on a relevé le banc, balayé les tessons, et mangé la soupe sans parler. L'ainée s'est endormie contre moi à table, d'un sommeil de pierre, et je l'ai portée au lit sans qu'elle s'éveille. C'est en la couchant que le tremblement m'a prise (après, toujours après, c'est ainsi que nous sommes faites) et je suis restée un long moment assise au bord de la paillasse des enfants, mes deux mains ouvertes devant moi, à les regarder à la lueur du foyer comme deux servantes qui reviennent d'une course dont elles ne diront rien.

Derrière eux, la route d'Asti a grondé pendant trois jours, le pas, le vrai, celui de trente mille hommes, puis le bruit s'en est allé vers le sud faire tomber d'autres murs, et le brouillard d'octobre est descendu des Alpes comme chaque année, et il a effacé la route, les traces, l'odeur.

La plaine, après leur passage, était comme une table desservie par des ivrognes. Des feux morts au bord des chemins, une roue brisée dans notre fossé, les haies ouvertes, et chez les uns et les autres ce qui manquait, ici le sel, là le lard, là une mule. À Villanova, la fumée grasse que nous avions vue avait été une ferme, celle d'un homme qui avait discuté. Le fournier a rallumé son four à la Toussaint. L'hiver est venu là-dessus, et il a fallu le passer sans argent : on a mangé ce que le fossé avait gardé, on a vendu deux draps de mon trousseau, et j'ai cousu pour les autres, des journées entières chez les bourgeois du bourg, à reprendre leurs habits d'hiver, car tout se reprenait cette année-là, personne n'achetait neuf. Ce sont mes doigts qui nous ont passé l'hiver. Je le note sans gloire : chez nous, c'est l'ordre des choses, les mains rendent ce que les routes prennent.

Nous avons perdu l'argent de trois années. Mon mari en a fait une maladie de six mois. Moi non. L'argent, ça se retrouve, c'est même sa seule qualité : ça se retrouve toujours, parce que ça ne vaut que ce qu'on peut retrouver. Et nous n'avons rien raconté à personne, ni l'argent, ni le reste. Surtout le reste. Ma grand-mère disait que les choses dont on ne parle pas sont les seules qu'on ne peut pas nous prendre. J'ai appris ce jour-là qu'elles sont aussi les seules qui ne peuvent pas nous tuer. J'ai retaté

le pli de ma jupe ce soir-là, portes barrées, et le feuillet a répondu sous mon doigt, plat, souple, tranquille.

Au printemps, on a su par la route que le roi était entré dans Naples sans donner une seule bataille, et qu'il s'y faisait porter sous un dais d'or. La route d'Asti avait repris son sens ordinaire. Le vin descendait, les toiles descendaient, les nouvelles remontaient. La plaine a labouré par-dessus les traces, comme elle fait de tout.

À la Noël, il est né deux enfants dans la maison Naymardi. Le curé les a couchés dans son registre, comme on couche les nôtres à Carmagnola depuis plus de cent ans, guerre ou pas guerre, roi ou pas roi.

Mon neveu, celui des lettres, est un garçon de douze ans qui sent l'encre et la fierté, le chapelain dit qu'il fera un clerc, sa mère dit qu'il fera un notaire, lui ne dit rien et recopie tout ce qui passe. Tout l'hiver, en cousant chez les bourgeois, j'avais retourné ma ligne dans ma tête. Je la choisissais comme on choisit le grain de semence : peu, plein, et qui lève.

Et un soir de cet hiver-là, j'ai fait quérir mon neveu, celui qui apprend les lettres chez le chapelain. Je lui ai dicté trois mots pour la ligne qui me revenait, car c'était mon tour, et une main peut en guider une autre, ça compte pour une. Ce que disent ces trois mots ne vous regarde pas encore.

Puis j'ai pris ma fille aînée, qui venait d'avoir neuf ans. J'ai attendu que la maison dorme. J'ai retourné la jupe sur mes genoux, et j'ai suivi le pli avec le pouce, sans regarder, les yeux sur elle.

— Écoute avec le doigt, j'ai dit. Là. Tu sens ?



Le roi est mort quatre ans plus tard, le front fracassé contre le linteau d'une porte basse³. Ses canons n'ont rien transmis.

Le garçon aux yeux trop clairs a vécu vieux. Il n'a jamais su pourquoi.

Moi, je sais. J'étais dans les paumes.



-
2. *Charles VIII, roi de France né en 1470, envahit l'Italie en 1494 à 24 ans. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-2*
 3. *Charles VIII meurt en 1498 au château d'Amboise, se heurtant la tête contre un linteau bas. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-3*

CHAPITRE 4 — CARMAGNOLA, 1630



On croit que je suis tout ce qui passe de main en main.

Non. La peur aussi se transmet. La peur est mon envers exact, elle voyage par les mêmes routes, elle entre par les mêmes portes.

Cette année-là, nous sommes arrivées ensemble.

Deux cent soixante ans après le scribe, le i du nom vivait toujours seul dans leurs bouches. Ils ne savaient plus pourquoi.

Moi si.



Je m'appelle Beatrice, de la maison Naimardi. C'est ainsi qu'on l'écrivait alors : le Y de l'ancien temps s'était usé sous les plumes françaises du siècle d'avant, comme s'usent toutes choses qui passent de main en main. Mais le son, lui, n'avait pas bougé d'un souffle. Dans nos bouches, le i vivait toujours seul, détaché, souverain, na-ï-mar-di. Pourquoi nous y tenions tant, je ne saurais pas le dire. C'était ainsi, comme est ainsi la façon de saler le pain. Les plumes lâchent. Les bouches tiennent. Chez nous, le nom ne s'est jamais gardé par l'écriture. Il s'est gardé par la voix.

Nous tenions une maison au bord du bourg, du côté de la porte d'Asti : deux pièces en bas, le fenil dessus, une cour étroite qui donne sur les jardins, et la campagne qui commence au bout de la ruelle. Je suis l'aînée, et je n'ai pas pris mari, le mien devait être un garçon de Santena, mort d'une chute de cheval l'année de nos accordailles, et après lui je n'ai plus voulu qu'on m'accorde à personne, une maison a bien assez d'une femme qui tient tout. Je suis grande, plate, avec des mains larges pour une femme, et cette voix basse qui est chez nous une manière d'héritage.

On m'avait appris les trois signes du bruit, comme on les apprend chez nous de mère en fille depuis la vieille Bianca : les chiens d'abord, puis les cloches des hameaux, puis le pas. L'année dont je parle, les chiens ont hurlé les premiers, fidèles à la leçon, des nuits entières, sur les routes du nord. Puis le pas est venu : les lansquenets allemands qui descendaient faire la guerre du côté de Mantoue, les bottes, les chariots, les tambours, toute la vieille musique. Le feuillet est allé dormir dans l'ourlet le soir même, comme l'exige la consigne, et nous avons barré les portes et compté les jours, comme les nôtres font depuis toujours, en attendant que le bruit s'éloigne.

Ils ont mis quatre jours à passer, les Allemands. De la porte d'Asti, par la fente du volet, on voyait le milieu de la colonne sans jamais en voir la fin : les piques, les chariots, les femmes de l'arrière avec les marmites pendues, et ces tambours qui ne battaient pas pour marcher, me semblait-il, mais pour empêcher la plaine de penser. Le podestat leur a fait porter du vin et du foin aux limites, comme on jette de la viande à un chien pour qu'il traverse la cour sans s'arrêter. Ils ont pris le vin, le foin, trois bœufs et un garçon de Santena pour guider les chariots, on l'a revu à la Noël, celui-là, entier, mais il ne s'est plus jamais assis dos à une porte.

Il s'est éloigné. Les bottes ont passé le pont, les tambours se sont perdus vers le sud, les chiens se sont recouchés. Nous avons décousu l'ourlet, rangé le feuillet dans le pli du tablier, rouvert les portes. Le bruit venu, le bruit parti, la vieille affaire.

Mais cette fois, le bruit avait laissé quelque chose dans son sillage. Quelque chose qui ne marchait pas, ne sonnait pas, n'aboyait pas. Les soldats portaient dans leurs bagages la contagion de Milan, et elle, on ne l'entend pas venir. Aucun signe. Nos mères nous avaient appris à écouter le malheur. Celui-là arrivait sans faire de bruit du tout.

Elle est venue par la route, comme tout. D'abord des mots de marché : on disait qu'à Turin on mourait, mais Turin est grande, on y meurt toujours. Puis des mots de voisin : un mercier de Chieri, qui avait couru les foires derrière les armées, mort en trois jours, et sa boutique clouée avec tout son drap dedans, et le drap perdu, je m'en souviens, avait frappé le bourg plus fort que le mercier. Puis ç'a été chez nous. Une maison de la contrada du four, marquée à la chaux un matin, avec un gardien payé devant la porte, le premier des gardiens, celui qu'on allait tous regarder de loin, sans savoir encore que dans un mois il n'y aurait plus assez d'hommes valides pour

garder quoi que ce soit. Le bourg a changé de géographie en une semaine. Des rues où l'on ne passait plus, des détours que tout le monde faisait sans se les dire. Le marché chassé des arcades et remis au pré, hors les murs, où l'on posait la monnaie dans des bassins de vinaigre. Des feux de genèvière aux carrefours, dont la fumée piquait les yeux du matin au soir. C'est l'odeur que j'ai gardée de cet été-là : le vinaigre et le genèvière, et dessous, les jours de vent du sud, l'odeur douce et affreuse qui venait du côté des fosses.

C'est le troisième signe qui nous a détrompés, mais à l'envers. Les cloches ne se sont pas mises à sonner : elles se sont tues. Les fièvres ordinaires font sonner les glas, un par mort, c'est l'usage, c'est la politesse du ciel. Là, les morts sont devenus trop nombreux pour les cordes, et le podestat a fait défendre les glas, pour ne pas désespérer les vivants. Un bruit qui monte, on sait quoi faire, on le tient de nos mères. Mais un silence qui monte, personne ne nous l'avait appris. Le bourg est devenu muet comme l'intérieur d'une oreille, et dans ce silence on entendait ce qu'on n'aurait jamais dû entendre : le carreton des monatti⁴, sa roue mal graissée, qui passait au matin ramasser ce que la nuit avait laissé.

Les monatti étaient deux, chez nous, des étrangers payés à la journée, un grand roux qui portait la clochette à la cheville, comme la loi l'exigeait, et un vieux qui ne la portait pas parce que, disait-il, sa toux prévenait d'aussi loin. On les logeait hors les murs, on les payait dans le vinaigre, on leur laissait un seau à part au puits. Le matin, de nos lits, on suivait le carreton à l'oreille : la roue, le pas des deux hommes, les arrêts. On comptait les arrêts. Toute la contrada comptait les arrêts, chacun derrière son volet, et selon que le carreton passait notre porte sans ralentir, la journée pouvait commencer.

Mon frère Marco avait les mains.

Je le dis simplement, comme on le disait chez nous, à voix basse et sans article de trop : il avait les mains. Les plus sûres qu'on ait vues dans la famille depuis des générations, disait notre mère, qui tenait le compte de ces choses comme d'autres tiennent celui des œufs. Petit déjà, quand il posait les paumes sur le flanc d'une bête malade, la bête cessait de trembler. Notre mère lui avait appris la règle avec le reste : on ne s'en vante pas, on n'en parle pas, on ne regarde pas mourir depuis le seuil.

Il était mon cadet de deux ans, bâti mince et long, avec des poignets qu'on aurait dits trop fins pour la terre qu'il travaillait, et c'est vrai qu'ils ne servaient jamais mieux qu'à l'arrêt : posés. Il avait un geste que je revois : avant de toucher quoi que ce soit de vivant, une bête, un malade, un arbre à greffer même —, il frottait ses paumes l'une contre l'autre, deux ou trois passes, comme on réchauffe un outil au creux de la main. Notre mère disait qu'il était le mieux donné depuis la vieille Bianca, dont on ne savait plus rien, sinon le prénom, et qu'elle avait payé cher, un automne, du temps des rois de France. Il parlait peu, d'une voix qui restait dans la pièce, il riait rarement et toujours en silence, des épaules, et il mangeait debout depuis toujours, comme les hommes qui n'ont jamais fini leur journée.

Quand la contagion est entrée dans Carmagnola, Marco a fait ce que les nôtres font depuis la grande mort d'autrefois. Il est entré dans les maisons marquées. Il s'asseyait au bord des paillasses que les barbiers eux-mêmes ne voulaient plus approcher, il posait les mains, à plat, une sur le cœur, l'autre sur le mal, et il restait. Des heures. Certains mouraient quand même, mais doucement, comme on s'endort à la veillée. D'autres, quelques-uns, se levaient. Et Marco rentrait au matin, gris de fatigue, se lavait au vinaigre, mangeait debout, et repartait.

Une nuit de cet été-là, je l'ai accompagné jusqu'à la maison du tisserand, à la contrada du four, il fallait quelqu'un pour porter la lanterne et le vinaigre, et je n'ai jamais su laisser mon frère aller seul où je pouvais aller. Je suis restée sur le seuil, la lanterne haute. Je l'ai regardé traverser la pièce entre les paillasses, s'agenouiller près du tisserand qui n'avait plus de voix, frotter ses paumes l'une contre l'autre, deux passes, trois, et les poser. Et j'ai pensé, debout dans l'encadrement, à la phrase de notre mère (on ne regarde pas mourir depuis le seuil) et j'ai compris cette nuit-là qu'elle a deux étages, cette phrase, comme notre maison : il y a ceux qui entrent, et il y a ceux qui tiennent la lumière pour que ceux qui entrent voient. Les deux se font du dedans de la porte. Au retour, il s'est lavé les bras au vinaigre dans la cour, sans un mot, et je lui versais l'eau, et ses avant-bras fumaient dans l'air de la nuit comme ceux d'un moissonneur.

Il ne prenait rien. C'était la règle, elle n'avait pas besoin d'être dite.

Puis l'hiver est venu, et avec lui la faim : parce que la contagion ne tue pas seulement les gens, elle tue le travail, les marchés, les routes. Le grain a triplé, puis qua-

druplé, puis il n'a plus eu de prix du tout, il fallait connaître quelqu'un. Nous avions trois enfants à la maison, ceux de notre sœur morte en couches, et je voyais leurs poignets devenir des poignets d'oiseaux.

La faim de cet hiver-là avait ses heures et ses règles, comme tout. Le matin, la queue au four, le four rallumé deux jours sur sept, puis un seul. Les femmes compaient leurs places dans la file sans se toucher, à distance de peur. On a mangé les châtaignes, puis les raves du jardin, puis le son mêlé de je ne sais quoi que le fournier appelait pain parce qu'il fallait bien l'appeler. Moi, j'ai cousu pour les autres, comme les femmes de chez nous ont toujours fait : des linceuls, à la fin, plus souvent que des chemises, on me les payait d'un œuf, d'une poignée de fèves, et je les cousais bien, par principe, à points serrés, parce qu'un mort mal cousu, ça reste sur les mains d'une couturière.

C'est alors que le marchand Croce a fait appeler mon frère.

Croce était un homme carré, sanguin, qu'on n'avait plus vu en chair depuis les premiers morts. Il n'existait plus que sous l'espèce d'une voix derrière un guichet grillagé, taillé dans sa belle porte cloutée, et de deux doigts qui passaient par la grille pour compter ce qu'on lui devait. La maison Croce était la seule du bourg qui sentît encore la farine. Marco y est allé un soir de janvier, et je l'ai attendu à l'angle de la rue, parce que la rue de Croce était saine et qu'on pouvait encore s'y tenir. Par la grille, la voix a fait son marché comme elle avait fait tous les marchés de sa vie : sans monter, sans descendre, au poids.

Croce tenait le commerce des draps et la moitié des dettes du bourg. Il s'était muré chez lui avec les siens dès les premiers morts, portes calfeutrées, et il faisait passer ses ordres par un guichet grillagé. Il a dit à Marco, à travers la grille : viens chaque matin, touche les miens comme tu touches les crève-la-faim, et je te paierai en grain. Un sac la semaine.

Je sais ce qu'on pense à ce moment de l'histoire. On pense : il a refusé. Les histoires qu'on raconte aux enfants refusent toujours.

Marco a regardé les poignets des petits, et il a dit oui.

Il m'en a parlé une seule fois, le premier soir, pendant que je cousais le sac de grain en deux caches sous le plancher. Il a dit : « Les mains, chez nous, on ne les loue pas. » J'ai dit : « Et le blé, on le paie avec quoi ? » Il n'a pas répondu. C'est la

seule dispute que nous n'ayons jamais eue, et nous l'avons eue en silence, chacun d'un côté de la table, et le grain entre nous.

Tout l'hiver, il a fait les deux. Les maisons marquées pour rien, la maison Croce pour un sac. Il maigrissait des deux, mais pas de la même maigreur. Et moi je voyais (parce que je suis sa sœur et que les sœurs voient) que quelque chose se fermait en lui de semaine en semaine, comme se ferme une main. Il disait que chez Croce, ses paumes restaient froides. Que ça ne montait plus. On ne loue pas le puits, disait notre mère. On peut vendre l'eau, mais alors ce n'est plus le puits qui donne, c'est le seau.

Au printemps, la femme de Croce est morte.

On l'a su comme on savait tout : par le carreton, qui s'est arrêté devant la belle porte cloutée, et par le silence qui a suivi, un silence différent des autres silences. Le bourg entier écoutait la maison Croce, et la maison Croce ne faisait aucun bruit. Deux jours.

La contagion l'a prise en trois jours, derrière ses portes calfeutrées, au milieu de sa maison intouchée, et Marco l'avait touchée la veille encore, de ses mains payées. Croce est devenu fou de la seule folie que connaissent les hommes de compte : celle qui cherche un débiteur. Il est allé à la Sanità et il a dit le mot qui tuait plus vite que la peste, cette année-là : untore⁵. Graisseur de portes. Semeur de mal. Il entrait chaque matin, il touchait, elle est morte, et il court les maisons marquées depuis des mois sans mourir lui-même : comment fait-il, celui-là, pour ne pas mourir ?

Voilà comment le don devient l'accusation. Il n'y a rien à retourner : c'est la même phrase. Il touche les mourants et il vit.

Le bourg, qui lui devait cinquante vivants, a baissé les yeux. Je ne leur en veux plus, la peur est une contagion aussi, elle se transmet de main en main, et personne ne nous avait appris à la calmer, celle-là. Les hommes de la Sanità devaient venir au matin fouiller la maison, chercher les onguents, les graisses, les papiers. Les preuves. Chez les untori, on trouvait toujours des preuves : quand on cherche avec assez de peur, tout est preuve.

C'est le chapelain qui nous a fait prévenir, à la nuit tombée, celui qui avait vu la ligne de Marco par charge et ne l'avait jamais oubliée. Un gamin est venu, essoufflé, avec un message appris par cœur : demain matin, chez vous. Il est reparti en courant

dans les rues vides. Nous avons eu cette nuit-là pour mettre la maison en état d'être fouillée, ce qui ne veut pas dire cacher : ce qui veut dire ôter à la peur tout ce qu'elle pourrait prendre pour elle. La graisse d'oie est allée chez la voisine. L'onguent des bêtes, au fumier. Les comptes que je tenais, au milieu de la table, bien en vue, parce qu'un papier qu'on montre est un papier qu'on ne cherche plus. Les enfants dormaient, nous, non.

Cette nuit-là, Marco m'a demandé l'*Immateriale*.

Je l'ai sorti du pli de mon tablier (il y vivait depuis ma mère) et je l'ai posé sur la table, et j'ai mis la chandelle entre nous, et j'ai attendu qu'il dise ce qu'il voulait en faire, prête à me battre s'il fallait le brûler, il ne voulait pas le brûler.

Il a déplié le feuillet. Il a cherché sa ligne, il l'avait écrite dix ans plus tôt, de sa main lente d'homme qui a appris les lettres au catéchisme. Je ne l'ai jamais lue. Le chapelain, qui l'avait vue par charge, m'avait dit seulement : c'est la plus belle du feuillet. Marco l'a regardée longtemps. Puis il a pris la plume que je gardais pour les comptes, et il a raturé sa propre ligne ; trait sur trait, jusqu'à la nuit complète du papier, avec le même soin qu'il mettait à poser les mains.

J'ai crié, je crois. Je lui ai pris le poignet.

— S'ils trouvent le feuillet demain, il a dit sans se dégager, ils liront des lignes. Des lignes qu'on ne comprend pas, dans une maison d'untore, ça s'appelle un grimoire, et un grimoire, ça brûle avec toute la famille. Ma ligne était la plus claire. C'est par elle qu'ils seraient entrés.

— Alors on rature tout, j'ai dit. Toutes les lignes, et qu'ils ne trouvent rien.

— Non. Une main peut effacer ce qu'elle a écrit. Aucune main n'efface celle d'une autre. (Il a reposé la plume.) Et puis ce n'est pas la vraie raison, Beatrice. La vraie raison, c'est que ma ligne n'était plus vraie. Je l'ai vendue tout l'hiver, un sac la semaine. Ce qui s'écrit là ne se vend pas. Je rends ma ligne. Le feuillet reste juste.

Voilà la nuit où j'ai compris que la rature est une écriture. La plus chère de toutes.

Au matin, la Sanità n'a rien trouvé, le feuillet dormait déjà dans l'ourlet de la petite, qui jouait aux osselets sur le seuil, parce que les hommes qui cherchent le mal ne fouillent jamais les enfants qui jouent. Mais l'accusation restait, et il fallait bien qu'elle mange quelque chose. Alors les magistrats ont fait ce que font les magistrats

débordés : ils ont condamné mon frère à servir. Au lazaret, hors les murs, avec les monatti, soigner les pestiférés jusqu'à la fin de la contagion. C'était une manière de bûcher qui ne salit personne : au lazaret, on durait trois semaines.

Ils étaient venus à quatre : un notaire ganté jusqu'aux coudes, des gants trempés de vinaigre qui laissaient des marques sombres partout où il touchait, deux hommes de peine, et un des anciens de la Sanità qui restait dans la cour et dirigeait de loin, un mouchoir sur la bouche. Trois heures. La paillasse ouverte, la farine passée entre les doigts, le conduit de la cheminée sondé au bâton, mes comptes lus deux fois, le notaire suivait les lignes avec le doigt en remuant les lèvres, et à chaque page tournée je pensais à l'autre feuillet, dehors, à dix pas, dans l'ourlet d'une petite qui jouait aux osselets et qui perdait exprès, la sainte, pour que la partie dure. On ne remercie jamais assez les enfants de ce qu'ils comprennent sans qu'on leur ait dit.

Puis on a lu à Marco sa peine, debout dans sa propre cour, et je me souviens du mot servir, condamné à servir, comme si ce mot-là pouvait salir mon frère, lui qu'aucune paie n'avait sali qu'une seule fois, et qui avait raturé sa ligne pour ça. Il est parti le jour même, à pied, par la porte du sud, avec une chemise de rechange et le rasoir de notre père. Je l'ai suivi jusqu'à la limite où l'on m'a laissée aller. Le lazaret était à deux portées d'arquebuse des murs, une grande cascina réquisitionnée, ceinte d'une palissade de planches grises, avec une fumée qui ne s'arrêtait jamais, de la paille brûlée, des habits brûlés. De la butte où je me tenais, on voyait les toits, la palissade, et c'est tout. Je suis restée à regarder jusqu'à ce qu'il passe la porte, très droit, de son pas de sèmeur, et que la porte le prenne.

Marco y est resté onze mois.

Les hommes de la Sanità n'en parlaient qu'entre eux, et en se signant : il traversait les rangées de paillasses comme un paysan traverse son champ, il posait les mains, il restait. Les mourants demandaient le Naimardi comme ils demandaient le prêtre. Il a duré, duré, jusqu'à ce que la contagion elle-même se fatigue, comme elles font toutes, un beau matin, sans raison, comme elles sont venues.

Onze mois, j'ai fait le même chemin chaque semaine, le samedi, avec une chemise propre et ce que la maison pouvait donner de pain. On n'entrait pas, on posait le paquet dans un baquet de vinaigre au pied de la palissade, et on parlait à travers les planches, chacun son côté du gris. Il ne disait presque rien de là-dedans. Il deman-

dait les enfants, les semailles, le nom des morts du bourg, pour prier. Une fois, une seule, j'ai eu ses mains : il les avait passées entre deux planches disjointes pour prendre les miennes, et je les ai tenues, et elles étaient chaudes, dehors, par la gelée, chaudes comme un four de boulanger. Je n'ai rien dit. Il y a des chaleurs qu'il vaut mieux ne pas questionner à travers une palissade. L'été de la contagion a fini par se noyer dans les pluies d'octobre, le bourg a compté ses vivants. Il manquait un homme sur trois, dit le registre du curé, le carreton s'est arrêté, et les cloches, un dimanche, ont recommencé, et tout le monde a pleuré dans l'église, non pour les morts : pour les cloches.

Il est mort en novembre, à la première gelée. Pas de la peste, elle n'a jamais voulu de lui. Usé. Vidé comme un puits qu'on a trop tiré. Les monatti, qui n'enterraient plus personne par nom depuis un an, ont enterré celui-là par nom.

Le sac de grain de Croce, le dernier, celui qu'il n'avait pas touché. Je l'ai porté au lazaret pour les orphelins. Non par grandeur d'âme. Parce que ce grain-là ne passait plus dans nos gorges.

Je l'ai porté sur mon dos, ce sac, par la route du sud, sous le premier brouillard de l'hiver, le même chemin que lui, pas à pas. Les orphelins du lazaret étaient logés dans l'ancienne étable, sous la garde d'une veuve. Ils ont regardé le grain comme on regarde le feu en hiver. Je n'ai pas su leur dire de qui il venait. J'ai dit : d'un homme du bourg. C'était vrai deux fois.

Au printemps, il est né dans le bourg plus d'enfants qu'aucune année de mémoire de curé. C'est toujours ainsi après les grandes morts, la vie repousse dru là où on a fauché. Deux dans la maison Naimardi. Et un soir, j'ai retourné le tablier sur mes genoux, et j'ai pris ma nièce aînée, celle aux osselets, et j'ai suivi l'ourlet avec son doigt à elle.

— Écoute avec le doigt. Là. Tu sens ?

Elle a hoché la tête. Puis elle a fait la chose que je n'avais pas prévue et que je n'ai jamais oubliée : elle a déplié le feuillet, et de tout ce qui s'y trouvait, c'est la rature qu'elle a touchée en premier. Le noir. La nuit du papier.

— Et ça ? elle a dit. Ça, qu'est-ce que ça dit ?

— Ça dit qu'un homme s'est trompé, et qu'il l'a su, j'ai dit. Retiens-le : de toutes les lignes, c'est la seule qu'on ne pourra jamais te voler, elle a déjà été payée.



Sa ligne était la plus belle. Il l'a noircie lui-même, et la nuit qu'il a faite dessus, on la lit encore.

Les autres lignes disent ce qu'ils ont fait.

La rature dit ce qu'il a compris.



4. Monatti : porteurs de pestiférés rémunérés, marqués d'une clochette, pratique attestée lors de la peste de 1629-1631 en Italie du Nord. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-4

5. « Untore » (graisseur de peste) : accusation à l'origine du célèbre procès de Milan, 1630. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-5

CHAPITRE 5 — PIÉMONT, 1799



Cette fois, le bruit est arrivé avec un mot neuf à la bouche : liberté.

J'aime ce mot. Je l'ai porté souvent, moi aussi, de main en main.

Mais dans les fontes des cavaliers, il pesait le poids exact d'une mule.



Je m'appelle Sebastiano Naimardi, muletier, et je suis le premier homme depuis des temps que je ne sais pas compter à avoir porté l'*Immatériale*.

Quarante ans de bât m'ont fait le corps qu'il faut à ce métier : court, sec, les jambes arquées, une épaule plus basse que l'autre à force de marcher du côté de la bête. J'ai la voix qui va avec, une voix de col et de brouillard, faite pour porter à dix pas et pas à cent, parce qu'une mule ne s'adresse pas : elle s'apprivoise. Je faisais les routes du sel et du vin, Carmagnola, Asti, les collines, la plaine d'Alessandria, je connaissais chaque gué par son fond et chaque auberge par son écurie. On dit chez nous qu'un muletier finit par ressembler à sa route. La mienne montait et descendait sans se presser. J'aurais voulu qu'elle continue ainsi.

Chez nous, ça passait par les femmes, de mère en fille, avec la leçon du doigt et les trois signes du bruit. Mais ma mère n'a eu que des fils, et des quatre, c'est moi qu'elle a choisi, l'hiver de mes onze ans, la dernière année de sa vie. Elle a attendu que la maison dorme. Elle a étalé sur la table son châle de laine, celui qu'elle ne quittait plus depuis l'automne, et qu'elle avait posé là, plié, comme on pose un ouvrage à reprendre. Elle a pris ma main de garçon dans sa main déjà maigre, et elle a suivi l'ourlet avec mon doigt.

— Écoute avec le doigt. Là. Tu sens ?

J'ai senti. Elle m'a regardé longtemps, comme on pèse un sac dont on connaît le prix, et elle a dit :

— Ça tombe sur toi. Tant pis et tant mieux. Tu le coudras dans ta veste, côté cœur, et tu feras comme si tu ne le savais plus.

Puis elle m'a appris la formule, de bouche, dans le noir, car si les lignes sont aux mains qui les écrivent, la formule, elle, est à toutes les bouches, et c'est ainsi qu'elle traverse. Elle me l'a fait redire jusqu'à ce qu'elle coule seule. Je la porte depuis quarante ans sous les côtes, comme un deuxième souffle.

Elle est morte au premier printemps, quand la neige a lâché les toits. Mes frères ont partagé les outils et les dettes, moi j'ai gardé la veste, et dedans, côté cœur, ce que j'avais promis de ne plus savoir. J'ai tenu la promesse en homme scrupuleux : quarante ans, je n'y ai plus pensé qu'avec la main, à chaque halte, sans regarder, comme on vérifie une sangle. Ma femme l'a trouvée une fois, la première année, en reprisant un accroc de ronce. Son doigt s'est arrêté au col, elle m'a regardé, je l'ai regardée, et elle a repris son aiguille en contournant l'endroit. C'est la femme que j'ai eue. On ne dira jamais assez ce que valent les gens qui savent contourner.

L'année dont je parle, les Français étaient chez nous depuis l'année d'avant. Ils étaient entrés sans canonner, presque. Le roi était parti pour son île⁶, et sur les places on avait planté des arbres de la liberté avec des cocardes dessus. Le bruit, cette fois, ne ressemblait à rien de ce que les mères enseignaient. Pas de pillage d'abord, des affiches. Des proclamations qu'on lisait à voix haute devant l'église, des mots magnifiques, égalité, citoyens, des mots qui vous redressaient le dos rien qu'à les entendre. Le bruit avait appris à parler.

Chez nous, l'arbre de la liberté était un peuplier replanté au milieu de la place, qui a séché avant l'été, mauvaise saison pour replanter, disait le régisseur, mauvais présage, disaient les vieilles, et les deux avaient raison. C'est un sous-officier qui lisait les proclamations, un méridional à favoris roux qui lisait bien, avec le geste, et qui attendait la fin des phrases pour regarder son public par-dessus le papier. Je l'écoutais comme tout le monde. J'avoue qu'il y avait de quoi écouter. Puis les affiches restaient collées au mur de l'église, la pluie les gonflait, elles tombaient par plaques, et dessous il y avait les affiches d'avant, qui promettaient d'autres choses. Un mur

d'église finit par ressembler à la mémoire des hommes : des couches de promesses, et la pierre dessous.

Mais une armée reste une armée, et une armée mange. Au printemps, quand les Autrichiens et les Russes⁷ ont passé les fleuves à l'est et que tout s'est mis à reculer, les Français ont réquisitionné ce qui restait à réquisitionner. Ils payaient, notez, en papier. Des assignats, des billets de la République, des feuilles qui promettaient. On a survécu, cette année-là, au milieu du plus grand commerce de feuilles mortes qu'on ait vu : eux imprimaient des papiers qui juraient valoir de l'or, et moi je portais cousu sur le cœur un papier qui ne promettait rien, et c'est le seul des deux qui valait quelque chose.

La réquisition s'est faite en règle, comme tout ce qu'ils faisaient. Un lieutenant est venu avec un registre et deux dragons, il a compté ce que la commune devait (tant de foin, tant de bêtes de somme, tant de voitures) et il a écrit des reçus d'une belle main penchée, en soufflant sur l'encre entre chaque ligne. Les reçus disaient que la République reconnaissait. La République a reconnu tout le vallon en un après-midi : les bœufs du régisseur, le grain de la confrérie, deux chevaux, six mules.

Ils ont pris ma mule, et comme la mule ne marchait qu'à ma voix, ils m'ont pris avec.

Elle s'appelait la Mora. Douze ans que nous faisons les routes ensemble, et elle avait ses idées, comme toutes les bonnes bêtes : elle ne passait pas les ponts de bois sans que je marche devant, elle détestait les tambours, et elle s'arrêtait net devant les odeurs de sang, plantée, les oreilles en arrière, jusqu'à ce que je lui parle contre la ganache. Le dragon qui l'a prise par le licol a tiré deux fois. La Mora a reculé deux fois, sans colère, comme on corrige un enfant. Le lieutenant m'a regardé. J'ai dit : elle ne connaît que ma voix. Il a écrit une ligne de plus sur son registre, et c'est ainsi qu'on réquisitionne un homme : en post-scriptum de sa mule.

Corvée de bât, dans les trains de l'arrière, sur les routes de la retraite. Des semaines. Je ne raconterai pas tout, la boue, les ponts encombrés, les villages qui nous regardaient passer avec des yeux qui comptaient les fusils. Dans les collines, des bandes s'étaient levées contre les Français, des paysans avec des faux et des fusils de chasse menés par des enrégés à cocarde blanche, et ils ne faisaient pas plus de quar-

tier que les autres. Entre deux armées et une insurrection, un muletier réquisitionné n'est l'ami de personne. J'ai fait ce que font les mules : j'ai marché.

Je peux dire les routes, pourtant, puisque le pas est tout ce qui m'appartenait alors. Ce printemps-là n'avait pas quitté l'hiver, il tombait des pluies froides qui faisaient déborder les fossés, et la plaine entre le Tanaro et la Bormida n'était qu'une boue jaune où les colonnes s'enfonçaient jusqu'au moyeu. On marchait de nuit plus que de jour. Aux gués, les voitures attendaient des heures, à la file, pendant que les pontonniers juraient dans l'eau jusqu'à la ceinture, à un pont rompu, sur la Bormida, j'ai vu passer un régiment entier sur trois madriers, un homme à la fois, chacun tenant la giberne du précédent, avec la rivière grosse qui tirait dessous, et pas un mot, rien que le bois qui pliait. Et la nuit, des collines, les trois signes de ma mère descendaient vers nous dans l'ordre exact de la leçon : les chiens des fermes, les cloches des hameaux qui sonnaient le tocsin de crête en crête, puis le pas, le nôtre. J'ai mis du temps à comprendre ce qui me gênait tant dans ces cloches. C'était d'être dedans. Toute ma vie on m'avait appris à entendre venir le bruit, et le bruit, cette année-là, c'était moi.

C'est au bivouac de l'Orba que j'ai perdu la veste.

L'Orba est une rivière de cailloux qui descend de l'Apennin, large et paresseuse aux beaux jours, mauvaise dès qu'il pleut. Ce soir-là elle était mauvaise. On avait fait halte en amont d'un gué infranchissable, près d'une cascina abandonnée dont les gens étaient partis en emportant jusqu'aux portes. Il restait la grange, une belle grange avec un fenil plein de regain, et quarante hommes trempés y sont entrés comme on entre au paradis. Le sergent a dit : pas de feu dans la grange. Puis la pluie a redoublé, et le sergent était trempé comme les autres.

Une nuit de retraite, une grange, quarante hommes trempés, un feu trop gros fait avec la charpente. Je dormais contre ma bête. Le feu a pris au fenil comme prennent les feux de guerre, d'un coup, en riant. On a sorti les chevaux, les caissons, les hommes. Ma veste était restée pendue à une poutre, à sécher, côté cœur en dedans.

Le regain a pris d'un seul tenant, comme prend l'amadou. J'ai gardé longtemps la lumière de ce feu-là : les poutres qui se dessinaient en noir dans le jaune, les chevaux qu'on sortait à l'aveugle, les yeux bandés avec des chemises, les hommes qui comp-

taient les hommes en criant des noms. J'ai sorti deux bêtes qui n'étaient pas les miennes. C'est en ressortant la seconde que j'ai pensé à la veste, une pensée froide, tombée au milieu du feu —, et le fenil s'est effondré pendant que je la pensais.

Au matin, il ne restait de la grange que les pierres, et moi je tâtais la cendre comme un fou, à mains nues, cherchant du doigt dans le noir ce que le doigt connaissait depuis quarante ans. Un sergent m'a tiré de là par le col. La colonne repartait. J'ai marché tout le jour avec les mains grises et le dedans plus gris encore, et pour la première fois de ma vie d'homme, j'ai pleuré en marchant, sans bruit, à la façon des bêtes.

Le sergent qui m'avait tiré des cendres s'appelait Chabert, un Dauphinois carré, la moustache mâchonnée du côté gauche, avec une manière de parler à mi-voix qui faisait obéir mieux que les cris des autres. Il m'a rattrapé à la halte de midi, il m'a tendu sa gourde d'eau-de-vie et il a dit, sans me regarder : les vestes, ça se remplace, le magasin t'en trouvera une. J'ai bu et j'ai dit merci. Il n'y avait rien d'autre à dire. Il était brave, il avait raison, et il ne pouvait pas savoir qu'il consolait un homme de sa maison brûlée en lui rendant la clef.

Quatre siècles, me disais-je. Quatre siècles de doublures, de pestes, de fourrageurs, de ratures payées comptant, et ça finit dans un feu de bivouac, par la faute d'un mulétier qui a voulu sécher sa veste. *L'Immatériale* était passée à travers tout, et elle n'avait pas passé à travers moi.

J'ai marché trois jours dans cet état, qui ressemble au deuil comme un frère ressemble à un frère. Je faisais mon travail, je sanglais, je dessanglais, je répondais quand on me parlait. Et sous tout ça, sans arrêt, la même besogne inutile : je repassais la formule dans le noir de la tête, pour vérifier qu'au moins elle, je la tenais encore. Elle coulait seule, comme ma mère l'avait promis. C'était pire. Une bouche qui récite au-dessus de mains vides, je ne le souhaite à personne.

Alors, les nuits suivantes, j'ai essayé de la refaire.

Il y avait au train des équipages un fourrier qui s'appelait Thierry, un long jeune homme de Bourgogne qui tenait les écritures de la compagnie, les registres de réquisition, les lettres des mourants. Le soir, il écrivait pour tout le monde. Je lui ai mendié du papier. Il m'en a donné sans questions. C'est rare, un homme qui donne sans poser la question qui va avec.

Il faut que je le peigne, celui-là, parce qu'il le mérite. Long comme un jour sans pain, plié en deux sur sa planchette du soir, avec des poignets qui sortaient des manches, l'ordinaire n'avait pas prévu cette longueur d'homme. Il clignait des yeux en écrivant, le nez à un empan du papier, et il avait les doigts mangés d'encre jusqu'à la deuxième phalange, des doigts de métier, comme d'autres ont la corne. Le soir, à la chandelle, la file se formait devant lui : les lettres des vivants d'abord, celles qu'on dicte en riant trop fort, puis les autres, celles qu'il allait prendre lui-même sous la tente du chirurgien, à genoux près des paillasses, en approchant l'oreille des bouches. Il écrivait ce qu'on lui disait et, je l'ai vu faire, il redressait, pas les mots : la phrase, pour qu'elle tienne debout jusqu'en Bourgogne. Il chantonait en séchant l'encre. Toujours le même air. Je ne l'ai jamais su, cet air, et je le regrette.

Et j'ai essayé, à la chandelle, sous une toile qui claquait. J'avais la formule. Elle est à toutes les bouches, elle coule seule, je l'ai posée en tête comme je l'avais toujours vue. Mais après ?

Après, rien.

Les lignes, je les avais vues cent fois. Je les connaissais comme on connaît les visages : entièrement et pas du tout. Je pouvais dire : là, une écriture pâle qui mène les autres. Là, la ligne dictée d'une aïeule, là, la grande nuit d'une rature. Je pouvais dessiner leurs formes comme on dessine de mémoire une figure aimée, et c'est ce que j'ai fait, Dieu me pardonne, deux nuits durant, des formes, des pentes, des boucles, du dessin. Mais une ligne, ce n'est pas sa forme. Une ligne, c'est la main qui l'a posée, et les mains étaient sous la terre. Ce que je fabriquais était exact et mort, comme leurs assignats, du papier qui jure et qui ne tient pas.

La troisième nuit, j'ai compris ce que ma mère n'avait pas eu le temps de me dire : l'*Immatériale* ne se recopie pas. Elle se continue ou elle se perd. J'ai plié mon dessin et j'ai cessé d'essayer.

C'est la semaine d'après que la fièvre a pris Thierry.

Une fièvre de retraite, la fièvre des boues, la moitié du train toussait, mais lui est tombé d'un bloc, entre ses registres, et le chirurgien-major, qui n'avait plus ni quinquina ni chariot pour les traînardes, a dit la phrase qu'on disait alors : « Laissez-le au village prochain. » Le village prochain, avec les bandes à cocarde blanche dans les collines, pour un Français seul, ça voulait dire ce que ça voulait dire.

Le train en avait laissé d'autres, cette saison-là. On les déposait chez le curé ou le syndic avec un billet et des promesses, et la colonne repartait, et personne ne se retournait, parce qu'on ne peut pas marcher en se retournant. Je ne juge pas le chirurgien-major : il triait ce qu'il pouvait sauver, comme un paysan sous la grêle. Mais Thierry n'avait pas de chariot pour lui, et le village prochain avait des feux sur les crêtes depuis deux nuits.

On l'avait porté dans un appentis, à l'écart, parce que la fièvre fait le vide autour d'elle mieux qu'un caporal. Ses registres étaient posés près de lui, sanglés, au carré, même tombé, cet homme-là gardait ses écritures en ordre. Je suis venu quand le camp s'est endormi. Je n'en avais parlé à personne, et je n'avais rien décidé avec ma tête, mes pieds décidaient, et les pieds, chez nous, obéissent aux mains.

Il faisait nuit. Il brûlait sur sa paille en appelant des prénoms de Bourgogne. Je me suis assis près de lui, parce que chez nous, on ne regarde pas mourir depuis le seuil, et parce qu'un homme qui donne du papier sans poser de questions, ça ne se laisse pas au bord de la route. J'ai ouvert sa chemise et j'ai posé les mains, à plat, la droite sur le cœur, la gauche sous les côtes, et j'ai fait taire le dedans, et j'ai attendu.

Les abeilles lentes sont venues. C'est ainsi que je nomme ce qui vient, je n'ai pas de meilleur mot et je n'en cherche plus. La chaleur a passé de moi à lui, ou de lui à moi, ou d'ailleurs à nous deux, je n'ai jamais su le sens du courant. Vers l'aube, la fièvre a cassé. Il a dormi tout un jour, il est monté sur un caisson le lendemain, et le chirurgien-major a dit que ces fièvres-là cassaient parfois toutes seules, et il avait raison, et il n'avait rien vu.

Deux jours après, à l'étape, Thierry m'a fait signe derrière les chariots. Il portait sous le bras un paquet roulé dans de la toile cirée de gargousse.

— J'ai à te rendre quelque chose, il a dit.

C'était ma veste.

Le fourrage l'avait décrochée de sa poutre une heure avant le feu, c'est le métier des fourriers, de décrocher ce qui pend et de l'inscrire quelque part. Elle avait voyagé depuis dans les ballots de la compagnie, avec un numéro à la craie, réquisitionnée comme le reste, en règle, en règle. Il l'avait retrouvée en refaisant ses états, et en la pliant, il avait senti le col.

— J'ai lu ton papier, il a dit sans baisser les yeux. Je lis l'italien, ma mère est de Chambéry. (Il a laissé passer un silence de la longueur exacte de ma peur.) Il n'y a rien à voler là-dedans. Pas un nom de bien, pas un chiffre, pas un secret d'État. Rien qu'on puisse prendre. C'est la première fois que je tiens un papier pareil, et je tiens des papiers du matin au soir. Garde-le mieux que ça.

Il m'a tendu la veste. J'ai porté la main au col : le feuillet y était, et le col était recousu, mieux qu'il ne l'avait jamais été de toute sa vie de col. Des points de sellier, serrés, réguliers, au fil ciré de l'ordinaire. Ce Français m'avait rendu l'*Immatériale* et amélioré la cachette dans le même geste, sans me demander une seule fois ce que c'était.

Je lui ai donné la seule chose que j'avais : mon dessin. Les deux nuits de formes mortes, pliées en quatre. Je lui ai dit : ça ne vaut rien, c'est exact et c'est vide, c'est tout ce que j'ai. Il l'a rangé dans son registre de compagnie, entre deux états de fourrage, avec un sérieux que je n'oublierai pas.

— On verra bien ce que ça devient, il a dit. Les papiers voyagent.

Nous nous sommes quittés à Coni, où le train se disloquait, les uns vers les cols, les autres vers je ne sais quelle garnison. Je l'ai vu partir à sa façon, plié sur l'encolure d'un cheval trop petit pour lui, ses registres en travers des fontes. Il ne s'est pas retourné, et j'ai pensé : voilà un homme qui sait marcher. Je ne l'ai jamais revu. Il doit y avoir en Bourgogne, si Dieu compte comme je compte, une vieille table où un homme très long a écrit toute sa vie des lettres pour les autres.

On m'a lâché aux avant-postes des monts, avec un billet de route et la corde de la Mora, la bête, un commissaire l'avait fait verser à une batterie, et je sais ce que durent les mules de batterie. Je lui ai laissé la moitié de mon foin de poche et je ne l'ai pas regardée longtemps, parce qu'il y a des regards qui ne rendent service à personne. Puis j'ai marché vers chez moi, des jours, par les chemins hauts, en gagnant la soupe de ferme en ferme, un bât à recoudre ici, un mur à remonter là. L'automne venait. Aux haltes, ma main montait au col sans que je le lui demande. Chaque soir je touchais, chaque soir ça répondait, et chaque matin je repartais un peu moins gris.

Les Français ont fini par repasser les monts, cette année-là, poursuivis par les Russes, et je suis rentré à pied, sans mule, la liberté a gardé la mule, elle m'a laissé la

corde. Ma femme m'attendait sur le seuil avec les enfants, comptés, entiers. J'ai posé sa main sur le col de la veste, et son doigt a trouvé l'*Immatériale* avant que je dise un mot, et j'ai vu passer sur sa figure le siècle de soulagement.

L'automne a passé à remettre la maison en route. L'écurie vide me faisait un drôle de silence. Je l'ai comblé en achetant à crédit une mule jeune, ombrageuse, qui ne valait pas la Mora et qui le savait. Le soir, ma femme cousait, mes filles cousaient, et moi je regardais les aiguilles en pensant à des points de sellier posés par un fourrier de Bourgogne, un soir de retraite, sur un col qui ne lui était rien. Je n'ai raconté la guerre à personne. J'ai raconté le feu, une fois, au chapelain, sous le sceau. Il fallait bien qu'il comprenne pourquoi ma ligne serait ce qu'elle serait.

Cet hiver-là, j'ai fait venir le chapelain et j'ai dicté ma ligne, car c'était mon tour, et j'avais désormais de quoi la remplir. Puis j'ai décousu le col aux points de sellier, et le feuillet est allé dans l'ourlet du châle de ma fille aînée, celui de sa grand-mère, qui lui revenait. Et vous savez la suite, puisque la suite est toujours pareille : l'étoffe étalée sur la table, à la chandelle, et le doigt guidé le long de l'ourlet.

— Écoute avec le doigt. Là. Tu sens ?

L'*Immatériale* est retournée aux femmes, où elle passe mieux. Moi je n'aurai été que le détour d'une génération, le muletier qui l'a presque perdue dans un feu de grange et qui a appris, en essayant de la refaire, pourquoi on ne peut pas : parce qu'elle n'est pas en papier. Le papier, c'est la doublure de l'*Immatériale*. L'*Immatériale*, c'est les mains.



Le Bourguignon a gardé le dessin toute sa vie, plié dans son livret, entre deux états de fourrage. Après lui, son fils l'a trouvé et l'a gardé sans savoir pourquoi, c'est toujours ainsi que ça commence.

Une copie exacte et vide, disait le muletier. Exacte, oui. Vide, j'attendrai pour le dire : il arrive qu'une main se pose sur un papier mort et que quelque chose se réveille.

Les papiers voyagent. Celui-là n'a pas fini.



-
6. *Charles-Emmanuel IV de Sardaigne, contraint à l'abdication piémontaise, se retire en Sardaigne en 1798. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-6*
7. *Campagne de Souvorov (1799) : offensive austro-russe qui repousse les Français d'Italie du Nord. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-7*

CHAPITRE 6 — CARMAGNOLA, 1880



On croit que je hais les machines. C'est faux. Une machine, c'est des mains figées dans le fer, il y a eu des mains pour la penser, des mains pour la monter. Je respecte tout ce qui a été fait.

Mais une machine ne transmet rien. Elle répète. Répéter n'est pas transmettre, demandez aux prières.

Cette fois, le bruit n'a pas pris la route. Il n'a pas eu besoin. Il est arrivé par les prix.



Je m'appelle Margherita, née Ferrero, épouse de Carlo Naimardi depuis le vingt-sept mai mil huit cent cinquante-quatre, jour de notre mariage à Santa Maria Maggiore, la même église où l'on couche les nôtres dans les registres depuis un temps que personne ne sait plus compter.

Carlo, il faut que je vous le donne d'abord, parce que personne d'autre ne le fera : les hommes qui parlent peu laissent peu de quoi les raconter. Un grand corps calme, des épaules prises d'avance dans la carrure de l'ouvrage, et ces mains qui étonnaient tout le monde, larges comme des battoirs et fines du bout, capables de rattraper un fil cassé dans la pénombre sans se piquer. Il parlait comme il tissait : rien de trop. Quand il cherchait un mot, il frottait le pouce contre l'index, à vide, comme s'il filait la phrase avant de la dire. Au matin des noces, il portait l'habit de son père, trop juste aux épaules, et pendant toute la messe j'ai regardé ses mains posées à plat sur ses genoux, tranquilles, pendant que celles de tous les autres hommes trituraient des chapeaux. Je me suis dit : celui-là, au moins, je saurai toujours où il en est. Il suf-

fira de regarder ses mains. Vingt-six ans après, c'est encore comme ça que j'ai su que nous étions perdus, mais j'y viens.

On m'avait remis l'*Immateriale* au soir de mes noces, comme on la remet chez eux aux femmes qui entrent dans la maison quand la génération d'avant n'a plus de fille à qui la coudre. La mère de Carlo m'a prise à part, elle a étalé une étoffe sur la table, et elle m'a fait la leçon du doigt que vous connaissez maintenant mieux que moi. Puis elle m'a dit les trois signes du bruit, les chiens, les cloches, le pas, et elle a ajouté, parce qu'elle était vieille et que les vieilles voient loin :

— Méfie-toi aussi du quatrième.

— Quel quatrième ?

— Celui qu'on n'a pas encore entendu. Chaque siècle en invente un.

J'ai mis vingt-cinq ans à comprendre de quoi elle parlait.

Ma belle-mère était une petite femme sèche qui n'avait plus d'âge depuis longtemps, le fichu noir noué sous le menton, des yeux clairs qui vous pesaient comme on pèse le fil, au toucher, sans balance. Elle m'a guidé le doigt le long de l'ourlet sans lâcher mon poignet, et sa main était froide et sûre, une main qui avait fait ce geste-là avant moi et qui savait qu'il se referait après. Elle est morte quelques hivers après, tranquillement, du côté du sommeil. Elle n'a pas entendu le quatrième signe. Il m'arrive de penser que c'est la seule douceur que la vie lui ait faite.

Notre maison, il faut que vous l'entendiez avant qu'elle se taise. Et d'abord, que le mot soit clair pour ceux qui viennent des villes : chez nous, le métier n'était pas un état, c'était la machine, le métier à tisser, le grand bâti de chêne à lames et à pédales, haut comme une porte, qui était à la maison ce que l'autel est à l'église. Le métier de Carlo occupait la pièce du fond, et son battement occupait tout le reste, les murs, les heures, nos poitrines. Le claquement des lames, la navette qui file et revient, le peigne qui tasse. J'ai préparé les bobines de ce métier-là pendant un quart de siècle, assise en face de mon homme, nos gestes accordés sans un mot comme s'accordent les cloches d'une même tour. Nos quatre enfants ont appris à marcher sur ce battement. Quand le métier travaillait, la maison avait un cœur, et le cœur allait.

Du seuil, je vous fais faire le tour, parce que plus personne ne peut le faire que moi. La cour d'abord, avec le puits mitoyen et le mûrier que le grand-père de Carlo

avait planté au temps où l'on élevait encore des vers à soie dans la chambre haute. La cuisine, sombre, qui donnait au couchant. Et la pièce du fond, la seule qui comptait : ouverte au nord par une fenêtre haute, parce que la lumière du nord ne bouge pas de la journée et que le tisserand veut une lumière qui ne mente pas. Ça sentait le lin, la laine en suint, l'huile dont Carlo graissait les pièces le samedi, et la cire du fil. Les voisines réglaienr leurs après-midi sur notre navette, quand le battement s'arrêtait avant l'angélus, elles savaient qu'il y avait quelque chose, une fièvre, une visite, et il s'en trouvait toujours une pour passer voir. Un métier qui bat, dans un bourg, c'est une horloge de plus. On ne sait pas qu'on l'entend. On sait quand on ne l'entend plus.

Le quatrième signe, quand il est venu, n'a fait aucun bruit. C'est à ça qu'on aurait dû le reconnaître.

Les chiens n'ont pas hurlé. Aucune cloche. Aucun pas. D'abord il n'y a eu que des chiffres : le marchand qui discutait plus dur, l'œil ailleurs. Le marchand qui espaçait ses visites. Et puis un jour d'automne, le vieux Bocca (qui achetait nos toiles depuis vingt ans) est venu pour la dernière fois, et il a eu au moins l'honnêteté d'expliquer.

Le vieux Bocca, puisqu'il sort de cette histoire ce jour-là, je vous le donne aussi. Un petit homme sec, tout en gilet, la chaîne de montre en travers et la craie bleue derrière l'oreille. Vingt ans qu'il attachait sa mule grise au mûrier, entraînait sans frapper, déroulait la toile d'un coup de bras sur la table et la levait contre le jour de la porte. Il la pinçait entre le pouce et l'index, il la faisait craquer près de son oreille, et il grognait. Le grognement, c'était le prix : bref si l'année était bonne, long s'il allait falloir discuter. Vingt ans de grognements, et jamais une toile refusée. La dernière année, il ne faisait plus craquer la toile. Il la regardait de loin, les mains derrière le dos, comme on regarde quelqu'un dont on sait qu'il est condamné et qui ne le sait pas encore.

Il a posé sur la table un coupon de coton comme je n'en avais jamais touché de ma vie. Régulier à ne pas y croire. Pas une reprise, pas une faute, pas une irrégularité de main, et froid, je ne sais pas le dire autrement.

— Ça sort d'une fabrique, il a dit. Il y en a à Biella, à Turin, et en Angleterre des villes entières. Des métiers en fer qui marchent à la vapeur⁸, cinquante alignés sous

le même hangar, et un gamin de douze ans pour en surveiller quatre. Un seul de ces métiers fait dans sa journée la semaine de ton Carlo. Et le chemin de fer me pose le ballot au marché d'Asti à moitié prix de ta toile. Il a remballé son coupon, et il a ajouté la chose la pire, parce qu'elle était sans méchanceté : — Je ne reviendrai plus. Ce n'est pas contre vous, c'est le prix.

Voilà le quatrième signe, dit sans détour : des usines qu'on ne verrait jamais, à des journées de train de chez nous, qui tissaient plus vite, plus régulier et moins cher, et contre lesquelles il n'y avait ni porte à barrer, ni ourlet où se cacher, ni mains à poser. On ne peut pas calmer une machine à vapeur, elle n'a pas de fièvre.

Nous n'étions pas les seuls, il faut le dire, parce que le malheur qui frappe tout le monde n'a pas le droit de se raconter comme un malheur particulier. Le métier des Rosso s'est tu l'année d'avant le nôtre. Celui de la ruelle du four, l'hiver suivant. Le bourg perdait ses horloges une à une. Sur la place, le dimanche, les hommes parlaient prix comme on parle d'une eau qui monte, Biella, Turin, l'Angleterre, des noms de villes qu'aucun de nous ne verrait et qui décidaient de nos assiettes. Les jeunes partaient : à la ville, aux fabriques, ou au port de Gênes prendre des bateaux dont les noms revenaient sans eux. On dit que le pays se vidait. Ce n'est pas ce qu'on entendait, nous. On entendait le silence gagner une maison, puis l'autre, le bourg devenait sourd de l'intérieur.

Après Bocca, plus personne n'est venu. Le métier s'est tu un jour par semaine, puis deux, puis la semaine entière, et la maison perdait son pouls à mesure, et nous vivions dedans comme on veille un malade dont on n'ose pas se dire ce qu'on sait déjà.

Le soir, Carlo posait encore les paumes à plat sur la toile finie. C'était son geste depuis toujours, celui de son père, disait-il, et du père de son père. On ne l'apprend pas, on l'attrape. Les mains écoutaient la toile, et la toile répondait : elle était bonne. C'est ça, le plus injuste, ce que je veux qu'on sache : la toile n'a jamais cessé d'être bonne. Ce n'est pas l'ouvrage qui est mort. C'est le monde qui avait besoin de l'ouvrage.

L'hiver de la décision, il y a eu un soir où le silence d'après-souper a duré plus que les autres. Les enfants couchés. Le feu bas. Carlo regardait ses mains ouvertes sur la table comme deux outils qu'on n'a plus le droit de pendre au mur. Chez eux, les

hommes ne disent pas les défaites, elles leur restent dans la gorge et les empoisonnent. Alors c'est moi qui l'ai dit, parce que trente ans de bobines m'avaient au moins appris ceci : ce qui n'est pas dit ne peut pas être décidé.

— Carlo. Le métier ne nourrira pas l'hiver prochain.

Il n'a pas répondu tout de suite. Puis il a retourné ses mains, paumes en l'air, et il les a regardées longtemps, et il a dit la seule chose que je lui aie jamais entendu dire sur lui-même :

— Je sais faire ça. Qu'est-ce que je vais faire de ça ?

— La pierre, j'ai dit. Domenico dit que les villes bâtissent. Alba, Cuneo, ils cherchent des hommes soigneux.

— Je ne connais pas la pierre.

— Tes mains ne connaissaient pas la toile non plus, avant.

Voilà toute notre grande décision. Les livres d'histoire n'en sauront rien, et c'est justice : elle tient en six phrases et un feu bas. Le lendemain, Carlo est allé voir Domenico Ferrero, mon cousin, maître maçon, parrain de notre Giovanni, et le parnaimardige, chez nous, n'est jamais un hasard : on choisit pour l'enfant la main qui pourra le reprendre si la vôtre lâche.

Domenico, il faut l'avoir vu passer une porte pour comprendre : il la remplissait. Bâti en armoire, la chaux incrustée jusque dans les sourcils, une voix qui ne savait pas parler bas même à l'église, dix ans qu'il était parti monter des murs à Alba, et quand il revenait deux fois l'an, on l'entendait arriver du bout de la rue. Il avait déjà fait une chose, ce printemps-là, sans en demander la permission à personne : pris notre Giovanni dans son équipe, pour la saison, du côté de la vallée de Suse. Le parnaimardige tenait parole avant même qu'on la lui demande. Carlo est revenu de chez lui à la nuit. Il s'est assis, il a posé les mains sur la table, et il a dit : « Il me prend. Il dit que des mains soigneuses, il en manque, et que la pierre pardonne moins que le fil, mais qu'elle paie. » Puis, après un silence : « Il dit qu'on logera d'abord chez sa belle-sœur. » Une phrase de plus que d'habitude. C'est à ça que j'ai mesuré la peur.

Restait le métier.

Un marchand de bois est passé au printemps. Il écumait les campagnes, celui-là, il rachetait les métiers des maisons qui fermaient. Il a tourné autour du nôtre, il a

tapé du poing sur le bâti comme on tape la croupe d'une bête, et il a dit son prix. C'était un prix de bois de chauffe. Cinq générations de battement, au prix du fagot.

Carlo l'a raccompagné à la porte sans un mot de trop, et le soir même il a monté la chaîne une dernière fois.

Il a tissé toute la nuit. J'ai préparé les bobines comme aux premiers temps, et nos gestes se sont accordés une dernière fois, et le cœur de la maison a battu jusqu'à l'aube. Il y a mis le meilleur fil qui nous restait, du lin gardé pour un baptême qui ne viendrait plus. Au matin, il a coupé la toile du métier, une toile de deux aunes, serrée, honnête, la plus belle qu'il ait faite, et il a posé les paumes dessus, longtemps, et je n'ai pas regardé son visage parce qu'il y a des choses qu'une femme épargne à son homme.

— Elle n'est pas à vendre, il a dit, elle est pour la route.

Puis il a démonté le métier lui-même, pièce à pièce, toute la journée, avec le soin qu'on met à dévêtir les morts qu'on a aimés. Il n'a pas voulu d'aide. Les grandes poutres du bâti, il les a données à la fabrique, le toit de l'église avait faibli du côté du chœur, et le charpentier cherchait du vieux chêne sec. C'est là qu'il est, maintenant. Le métier des Naimardi tient une travée du toit de Santa Maria Maggiore, au-dessus des registres où dorment tous nos noms. Personne ne le sait, que nous. Quand on sait, on entend la maison entière chanter là-haut les jours de grand vent.

De tout le métier, il n'a gardé qu'une navette. La vieille, celle de buis, polie par trente ans de paumes au point qu'elle luisait comme un galet de rivière. Il l'a mise dans la poche de sa veste sans un mot, et elle n'en est plus sortie. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi celle-là. Il y a des questions qu'on ne pose pas à un homme qui vient de coucher son métier en pièces détachées dans la cour.

L'Immateriale, je l'ai déplacée la veille du départ, à la chandelle, portes barrées.

Elle avait vécu vingt-six ans dans mon tablier. Je l'ai cousue dans la toile de la dernière nuit, un revers rabattu, des points que même ma mère n'aurait pas trouvés, et la toile a enveloppé le trousseau, les draps, les habits du dimanche, tout le ballot de notre vie qui tenait sur une charrette empruntée. *L'Immateriale* a quitté Carmagnola dans la dernière toile du dernier tisserand de la maison Naimardi. Si elle devait voyager, c'était là-dedans, dans du fil de chez nous, tissé par les mains de chez nous. Il me semblait que c'était la moindre des politesses.

Nous sommes partis un matin de brume, et nous n'étions pas seuls sur la route, d'autres charrettes, d'autres ballots, d'autres visages fermés qui allaient vers Alba, vers Cuneo, vers plus loin encore, vers des bateaux dont on ne revenait pas. Tout le pays se vidait par les routes comme un sac troué. À la croix de pierre qui marque la fin des terres de la paroisse, je me suis retournée une seule fois. Le clocher tenait dans le brouillard. Là-dessous, les registres, et tous les nôtres depuis le premier. Là-dessus, désormais, le métier. On laissait tout, et je vous jure qu'à cette croix, une vieille femme de cinquante ans qui n'avait jamais quitté sa plaine a senti la main de toutes les mortes de la maison la pousser entre les épaules : va. On a tenu ici. Tenez ailleurs.

Giovanni n'était pas sur la charrette.

Notre Giovanni, dix-sept ans, resté en arrière à la croisée des routes, son balluchon à l'épaule, à cause d'une jeunesse aux yeux droits rencontrée du côté de Buttigliera, mais ça, c'est son histoire, et je ne vole pas les histoires de mes enfants. À la croisée, j'ai failli. J'ai porté la main au ballot, là où la toile cachait ce qu'elle cachait, et pendant deux battements j'ai pensé : c'est lui qui devrait. Et puis j'ai retiré ma main. Il partait vers l'amour. On ne charge pas d'un poids pareil un garçon qui court. *L'Immateriale* attendrait qu'il en ait besoin. Ces choses-là savent attendre, c'est nous qui ne savons pas.

La route, maintenant. Parce qu'on dit « ils sont partis à Alba » comme on tourne une page, et que la page a duré trois jours.

Trois jours, quinze lieues de plaine et de collines, avec une charrette prêtée par le voisin Gorio : son garçon nous accompagnait pour ramener la bête, un gamin roux qui sifflait tout ce qu'il savait pour meubler notre silence. La mule tirait le ballot, les caisses et la paillasse. Nous, on marchait à côté. On marche, dans ces voyages-là. La charrette, c'est pour les choses, les gens vont à pied, et c'est peut-être mieux : le pas use le chagrin par le bas.

Le premier jour, la plaine, nos terres, puis des terres pareilles aux nôtres qui n'étaient déjà plus les nôtres. La brume a tenu jusqu'à midi, accrochée aux mûriers, et le pays qu'on quittait a eu la décence de ne pas trop se montrer. Au soir, on a passé Pralormo et payé un sou pour dormir dans une grange. J'ai dormi la main sur le ballot, à l'endroit exact, et au milieu de la nuit un chien de ferme s'est mis à don-

ner de la voix. Je me suis dressée d'un coup, le cœur aux tempes, à compter les signes comme on m'avait appris. Ce n'était qu'un chien qui faisait son métier après un renard. Mais je suis restée éveillée jusqu'au petit jour, et j'ai compris cette nuit-là que les signes, une fois qu'on les sait, on les guette même en plein exode, surtout en plein exode.

Le deuxième jour, les collines du Roero. Des côtes où tout le monde pousse, même le gamin roux qui ne sifflait plus, et un gué grossi par les pluies où Carlo a porté les caisses une à une, de l'eau à mi-cuisse, la navette de buis dans la poche de sa chemise pour la garder au sec. À une fontaine, vers midi, on a fait halte avec d'autres partants, une famille de Sommariva, quatre enfants sur les ballots, qui descendait vers Gênes prendre le bateau des Amériques. La femme m'a demandé où nous allions. J'ai dit : Alba. Elle a regardé notre charrette, nos caisses, ma main posée dessus, et elle a dit sans méchanceté, comme on constate le temps qu'il fait : « C'est pas assez loin. » Ils sont repartis vers le sud. Je pense encore à elle certains soirs. J'espère que l'Amérique était assez loin.

Le troisième jour, au matin, Alba s'est levée au bout de la route, les tours carrées, les toits serrés, et le Tanaro jaune qui charriait ses limons. À l'octroi de la porte, un employé à casquette a fait le tour de la charrette avec sa baguette et l'a plantée deux fois dans le ballot, machinalement, pour sentir si ça sonnait la marchandise. La baguette est passée à trois doigts de la toile de la dernière nuit. Je n'ai pas bougé un cil, la belle-mère m'avait appris ça aussi : le visage d'abord, le reste suivra. Il nous a fait signe d'avancer. J'ai appris ce matin-là, à cinquante ans passés, une chose que les femmes de cette maison devaient savoir avant moi : les portes. Ce ne sont plus les loups qu'il faut passer, ni les soldats. Ce sont les portes et les hommes à casquette. Il allait y en avoir d'autres.

À Alba, Carlo a pris la truelle. Les premières semaines, le soir, ses mains ne savaient plus où se mettre, des mains de tisserand au chômage de leurs gestes, c'est une chose terrible à regarder. Et puis un dimanche, je l'ai trouvé dans la cour, les paumes posées à plat sur un mur qu'il venait de monter, les yeux fermés, la tête penchée, exactement comme devant la toile. Il est resté longtemps. En rentrant, il a dit, presque étonné :

— Ça répond aussi.

La navette de buis a pris sa place sur l'appui de la fenêtre de notre logement, et quand l'ouvrage nous a menés d'Alba à Cuneo, elle a déménagé la première, dans la poche de Carlo. La dernière toile, je ne l'ai pas défaite. J'ai décousu mes points du revers, j'ai repris l'*Immateriale*, et j'ai gardé la bande de toile avec elle, le fil de chez nous autour de ce qui restait de chez nous. Où elle irait, la toile irait. Je savais déjà vers qui. Des nouvelles montaient de la vallée de Suse par les équipes de Domenico : notre Giovanni travaillait bien, mangeait mal, et rôdait le dimanche du côté de Buttigliera, sous une vigne qui ne lui appartenait pas. Les mères comprennent vite ces géographies-là.

La matière change. Les mains restent. Si vous ne devez retenir qu'une chose de ma génération, retenez celle-là.



Cinq cent huit ans que j'allais et venais dans le même bourg. Je suis partie pliée dans une toile de lin, sur une charrette empruntée, les grands départs ont toujours l'air de déménagements.

Derrière moi, pour la première fois depuis le scribe, il ne restait plus un seul Naimardi dans les registres de Carmagnola.

Mais au-dessus des registres, il reste une charpente. Allez à Santa Maria Maggiore un jour de grand vent. Montez l'oreille vers le chœur. Ça bat encore.



8. Mécanisation textile de la fin du XIXe siècle, qui a ruiné le tissage domestique italien. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-8

CHAPITRE 7 — TURIN, 1881



On croit que je passe par les mains, c'est vrai le plus souvent.

Mais une ou deux fois par siècle, dans chaque famille, je passe par une porte plus large.

Cette année-là, la porte s'appelait Rosa.



La légende dira qu'il m'a enlevée. Je le sais, j'ai vu la légende se coudre de mon vivant, veillée après veillée, le beau maçon sans le sou qui enlève sa demoiselle, c'est une histoire qui se raconte bien, les hommes y ont le beau rôle et les familles l'excuse.

Laissez-leur la légende. Mais ici, entre nous : c'est moi qui ai enlevé le maçon.

Je m'appelle Rosa. Botto Rosa Maria Angela, née le sept mars mil huit cent soixante-trois à Buttiglieria Alta, le même hiver que lui, à six semaines et quarante kilomètres près, comme si on avait été coupés dans la même pièce et cousus dans deux villages différents. J'étais l'aînée de ma maison. On disait de moi que je savais ce que je voulais avant que les autres aient fini de se demander s'ils voulaient quelque chose. Ce n'était pas un compliment, dans la bouche des gens. Les filles qui savent, en ce temps-là, on les disait difficiles, comme on dit d'une terre qu'elle est ingrate quand c'est la charrue qui ne vaut rien.

La maison de mon père tenait au flanc du coteau, au-dessus de la route de France. C'est comme ça qu'on l'appelait, la route, parce qu'elle allait vers les montagnes et que derrière les montagnes il y avait la France, et que ça suffisait à la nommer. De la vigne, on voyait tout : la plaine, le clocher, les toits de Buttiglieria, et en

face, posée sur son éperon comme un poing sur une table, la Sacra di San Michele, l'abbaye que les grand-mères montraient aux enfants pour leur apprendre où était le levant. J'ai grandi avec cette vue-là. Ça donne des idées de distance.

Mon père était un homme carré, la moustache en avant, qui comptait tout : les rangs de vigne, les seaux, les sous du marché, les prétendants. Il posait les chiffres sur la table du soir comme d'autres posent les cartes, et il gagnait toujours, puisque c'était lui qui comptait. Ma mère ne comptait rien à voix haute. Elle cousait. Elle avait une façon de mordre le fil quand une conversation lui déplaisait, le petit claquement sec des dents sur le fil, et on savait qu'elle avait son avis et qu'on ne l'aurait pas. J'ai su lire et écrire parce qu'elle l'avait exigé une seule fois, un dimanche, entre deux points : « La fille ira à l'école. » Mon père a compté ce que ça coûtait. Elle a mordu son fil. Je suis allée à l'école.

Giovanni est arrivé au printemps de mes dix-sept ans, avec l'équipe de son parrain, des maçons de la plaine montés refaire le mur de soutènement de la route, sous la vigne de mon père. Des hommes qui travaillaient torse au soleil en s'envoyant des chansons. Lui ne chantait pas. Je l'ai regardé trois jours depuis la vigne avant qu'il me voie, et ce que j'ai regardé, je vais vous le dire, parce que j'ai passé ma vie à l'expliquer à des gens qui souriaient : cet homme posait les mains sur les pierres avant de les prendre.

Toutes. Chaque pierre. Une demi-seconde, la paume à plat sur le grain, comme on salue quelqu'un, comme on demande la permission, et ensuite seulement il la levait, et elle allait à sa place, et elle y allait bien. Les autres empoignaient. Lui écoutait d'abord. À la fin du troisième jour, le mur des autres était un mur, et sa part à lui, on aurait dit qu'elle avait toujours été là.

Je ne savais pas encore que ce geste avait une histoire. J'ai su, en le voyant, qu'il aurait un avenir : les hommes qui demandent la permission aux pierres la demandent aussi aux femmes, je n'en avais pas rencontré beaucoup.

Le chantier, je peux vous le redonner tel quel, tant je l'ai regardé : la chaux qui fumait dans le bac, l'odeur de poussière mouillée, les pierres triées en tas, celles du pays, grises, et celles qu'on remontait du torrent, plus rondes, dont le maître se méfiait. Le maître, : un Ferrero d'Alba, bâti en armoire, qui parlait aussi fort pour dire bonjour que pour commander, et qui appelait Giovanni « le neveu » alors qu'il

était son parrain, les hommes d'équipe ont de ces pudeurs. C'est mon père qui m'a envoyée vers eux, sans le savoir : le troisième jour, il m'a fait descendre le vin coupé et le pain de onze heures, parce qu'un chantier sous sa vigne, ça s'arrose et ça se surveille, et les deux se font d'un même geste. J'ai tendu le gobelet à chacun. Les autres ont bu en me regardant. Lui a regardé le gobelet, il a dit grazie, et il a bu en regardant le mur. J'ai remonté la pente furieuse et décidée, sans savoir encore que c'était la même chose.

Mon père, lui, avait d'autres projets, le fils Aymone, des terres au soleil, veuf à trente ans, une maison à deux étages. Un bon parti, comme on dit. On dit un bon parti comme aux cartes : c'est celui qui ramasse. Quand j'ai prononcé le nom de Giovanni, mon père n'a même pas eu de colère. Il a eu ce rire bref des hommes sûrs d'avoir raison : « Le Naimardi ? Un maçon sans murs à lui. Sa famille a quitté la plaine avec les ballots sur une charrette. Ils n'ont plus rien. »

Il croyait m'apprendre quelque chose. Il m'a décidée.

Parce que moi, je l'avais vue passer, la charrette des Naimardi, tout le pays les avait vus passer, cette année-là, les partants, avec leurs visages fermés et leurs enfants sur les ballots. Et j'avais vu ce garçon rester au croisement, tout seul, son balluchon à l'épaule, saluer les siens jusqu'au tournant et puis se retourner vers nos collines. Un homme qui laisse partir tout ce qu'il a pour rester près de ce qu'il veut, on peut dire qu'il n'a plus rien. On peut dire aussi qu'il vient de montrer tout ce qu'il a.

Après, il y a eu l'année des ruses. Le lavoir est en contrebas de l'église, six bassins sous un toit de tuiles, et l'eau y couvre juste assez les voix pour que les filles s'y disent ce qui ne se dit pas ailleurs, un homme n'y entre pas, mais un maçon qui re-fait la murette du chemin peut y passer deux fois par jour, et la murette de ce chemin-là n'a jamais été si bien entretenue de mémoire de Buttiglieria. À l'église, il se mettait au fond, côté hommes, et je savais son regard sur ma nuque pendant tout l'office. On tient des mois avec ça, je ne l'aurais pas cru. Pour le reste, une pierre plate posée debout sur le muret de la vigne voulait dire : dimanche, à la fontaine. Une pierre couchée : rien cette semaine. Mon père comptait tout, mais il ne comptait pas les pierres de son muret. On a les codes de ses gardiens.

Nous nous sommes parlé au lavoir, à l'église, aux heures où l'on peut se parler sans faire parler, et puis les heures ont manqué. Un soir d'octobre, sous la vigne, je

lui ai dit :

— Pars avec moi.

Il a souri, il a dit :

— C'est moi qui devrais dire ça.

— Alors dis-le.

— Pars avec moi.

— Voilà, j'ai dit. Comme ça la légende sera en règle.

J'ai préparé mon départ comme ma mère m'avait appris à préparer l'hiver, sans le savoir, par des gestes de femme : mes boucles d'oreilles de baptême et les trois lires de ma marraine cousues dans la doublure de mon manteau. Je ne savais pas encore que je cousais là mon premier geste de Naimardi. Il y a des maisons où l'on entre par la porte, moi je suis entrée par l'ourlet. Une nuit de novembre, je suis descendue par la vigne, et Giovanni m'attendait à la gare de Rosta avec deux billets de troisième classe pour Turin, payés de sa dernière paie.

La descente par la vigne, je l'avais faite cent fois de jour. De nuit, c'est un autre pays. Chaque rang vous retient par la manche, les fils de fer chantent bas quand on les frôle, et les chiens, j'avais choisi une nuit de vent d'ouest exprès, pour que le vent porte mon odeur au vide. En bas, la route de France, blanche sous la lune, et quarante minutes de marche jusqu'à Rosta en rasant les mûriers. La gare, à cette heure-là, c'était une lampe et un banc. Giovanni était dans l'ombre du hangar aux marchandises, pas sur le quai, sur le quai on est vu, dans l'ombre on voit. Il m'a prise contre lui une seconde, il a senti que je tremblais, et il a dit la seule bêtise que je lui aie jamais entendue : « Tu as froid. » Je n'avais pas froid. Le train est entré en gare dans un vacarme de fer, énorme, insolent, et pendant que le chef de gare levait sa lanterne à l'autre bout, nous sommes montés en troisième par la portière du milieu, au milieu des ouvriers de nuit qui dormaient déjà, le menton sur la poitrine. Personne ne nous a regardés. C'est une chose que j'ai apprise cette nuit-là et qui m'a servi : la troisième classe est le seul endroit du monde où l'on fiche la paix aux gens.

Le train de nuit sentait le charbon et le drap mouillé. J'ai regardé les collines de mon père reculer dans le noir, et je n'ai pas pleuré. Je garderais mes larmes pour des choses qui les vaudraient, la vie s'est chargée de m'en fournir, plus tard, soyez tranquilles.

Il y a eu des gares, Alpignano, Collegno, des lampes, des noms criés dans le noir par des voix enrrouées, et à chaque arrêt mon cœur se serrait d'une peur neuve : celle qu'une main s'abatte sur mon épaule, celle de voir monter une moustache que je connaissais. Puis Turin est arrivée par en dessous, comme une marée : d'abord des feux épars, puis des rangées de feux, puis des murs plus hauts que tout ce que je savais, et la verrière de Porta Nuova, une nuit de fer et de verre pleine de vapeur, où notre train est entré au pas comme on entre dans une église trop grande. Sur le quai, à cinq heures du matin, il passait plus de monde qu'à Buttigliera en une année de foires. Personne ne se saluait. J'ai serré le bras de Giovanni et j'ai fait mes comptes à ma façon, qui n'était pas celle de mon père : personne ne me connaissait, donc personne ne me jugerait, donc tout était à faire. Nous avons traversé la ville à pied dans le petit matin, sous des arcades qui n'en finissaient pas, et j'ai eu dix-sept ans, pas d'anneau, pas de maison, et le sentiment très exact d'être enfin à ma taille.

Turin. Une chambre sous les toits, rue des teinturiers, l'eau à la fontaine du bas. Giovanni montait des murs pour les boulevards neufs, la ville se bâtissait à toute vitesse, elle avalait les bras comme la fabrique avale le fil. Moi, je lavais et repassais pour les dames de la via Po, puis l'une d'elles, une vieille comtesse à moitié aveugle, m'a prise pour lui faire la lecture et le bras dans ses promenades, dame de compagnie, ça s'appelait, et c'est ainsi que la fille difficile de Buttigliera s'est retrouvée à lire le journal chaque matin à une aristocrate, avec les mains encore gercées de la lessive de la veille. J'ai beaucoup appris cette année-là. Les riches vieillissent comme les pauvres, mais dans des fauteuils mieux rembourrés.

La chambre, il faut la dire honnêtement : quatre pas sur trois, une lucarne au ras du toit, l'été on cuisait, l'hiver la cruche gelait, et les cheminées d'en face fumaient dans notre unique carreau. L'eau se montait de la fontaine du bas, cinq étages, deux seaux, j'ai eu des épaules de porteuse avant d'avoir des mains de dame de compagnie. Mais le soir, par la lucarne, en se tordant un peu le cou, on voyait un morceau de colline et la basilique là-haut, allumée, et Giovanni disait que de tous les logements de Turin, nous avions pris celui avec vue.

La comtesse, elle, mérite son portrait, parce qu'elle est pour quelque chose dans la suite. Toute petite, toute droite, poudrée jusque dans les rides, des bagues devenues trop larges qu'elle faisait tourner sans arrêt autour de ses doigts maigres : ça cli-

quêtait quand elle s'impatientait, et elle s'impatientait dès que je lisais trop vite. « On ne court pas dans les phrases, petite. On y marche. » Elle n'y voyait presque plus mais elle entendait tout : une liaison escamotée, un accent de colline, une hésitation devant un mot. Elle me faisait recommencer, épeler, copier des adresses sur ses enveloppes. Elle croyait se faire servir. Elle m'instruisait. Je copiais ses lettres l'après-midi, d'une écriture que je voulais digne de ses bagues, et c'est ainsi qu'une fille de vigne s'est fabriqué, sans le savoir, une main propre, vous verrez qu'elle a servi, cette main, une nuit, bien après la comtesse.

Nos deux villages, pendant ce temps, faisaient ce que font les villages : du bruit. Pas celui des mères, pas les chiens, pas les cloches, pas le pas. Le bruit des langues. Il paraît que j'étais perdue, volée, engrossée, morte peut-être. Mon père a fait dire par le curé que je n'avais plus de maison. Ma mère n'a rien fait dire, mais au printemps, un colis est arrivé sans un mot, avec mon châle d'hiver et, roulées dedans, mes aiguilles. Les mères écrivent comme elles peuvent.

Les aiguilles de ma mère, je les ai piquées dans une bande de feutre, et le feutre dans mon corsage, côté cœur : pas par sentiment : c'est la place où une femme de chez nous met ce qu'on ne doit pas lui prendre. Le châle, je l'ai porté tout l'hiver. Il sentait notre armoire, le coing et la lavande, et je me suis fait la remarque que l'odeur a passé les montagnes plus facilement que les mots. Mon père savait faire dire. Ma mère savait faire parvenir. De ces deux écoles, j'ai choisi la seconde.

Le treize novembre mil huit cent quatre-vingt-un, nous nous sommes mariés.

À la mairie. Civilement. Sans curé, sans bans dans nos paroisses, sans permission demandée à personne, deux témoins trouvés sur le chantier, un employé municipal qui a mal écrit nos deux noms et qu'il a fallu reprendre, et dehors, un brouillard à ne pas voir les montagnes. On m'a assez dit, depuis, ce qu'il en coûtait alors de se marier sans église : le salut des uns, la réputation des autres. Je réponds ce que j'ai toujours répondu : Dieu était où il est toujours. Le curé de mon père, c'est autre chose que Dieu.

Les témoins s'appelaient comme s'appellent les témoins des pauvres : deux du chantier, endimanchés, la chaux au bord des ongles malgré le savon, qui tenaient leurs chapeaux comme des choses fragiles. L'employé municipal portait des manchettes de lustrine et un rhume. Il a écrit nos noms comme il les entendait, c'est-à-

dire mal, et il a fallu épeler, Botto, deux t, et Naimardi comme ça se prononce, na-ï-mar-di, le i qui se détache. On a épelé sans se fâcher. On avait l'habitude : nos deux noms passaient leur vie à être mal écrits, ils se sont peut-être reconnus là-dessus. Après, sur les marches, le brouillard était si épais que les témoins ont disparu avant le coin de la rue, et nous avons remonté la ville bras dessus bras dessous, mariés, invisibles, riches de quatre lires, et j'ai ri toute seule dans le brouillard, de joie, et d'autre chose : de penser à toutes les tables de chez nous où l'on comptait, ce soir-là, ce que ce mariage ne nous avait pas coûté.

Giovanni tremblait plus que moi en signant. Il m'a avoué pourquoi, des années après : ce n'était pas la peur. C'était le registre. Il n'avait jamais écrit son nom dans un registre sans que ce soit un adieu, les recensements du départ, les papiers de la charrette. C'était la première fois que son nom entrait dans un livre pour commencer quelque chose.

Margherita est venue au printemps d'après.

Ma belle-mère. Je ne l'avais jamais vue. Elle est montée de Cuneo seule, en char et en train, une femme droite avec des mains de bobineuse, et elle est restée trois jours dans notre chambre sous les toits. Elle ne m'a posé aucune des questions que je redoutais. Elle m'a regardée vivre (repasser, compter, servir, recoudre) comme on regarde travailler quelqu'un qu'on pense à embaucher. Le soir du deuxième jour, elle a demandé à Giovanni de descendre chercher de l'huile, et il y avait dans sa façon de le demander quelque chose qui disait : prends ton temps pour remonter.

Je dois dire ce qu'elle a fait le premier soir, parce que sur le moment je n'ai pas compris et que j'ai mis des années à comprendre. Pendant que je servais la soupe, elle a pris mon manteau à la patère, comme ça, sans se cacher, et elle l'a retourné sur ses genoux. Elle a suivi l'ourlet du bas entre le pouce et l'index, sur toute la longueur, en femme qui a bobiné toute sa vie et qui lit le fil comme d'autres lisent les lettres. Arrivée au coin droit, ses doigts se sont arrêtés, mes boucles d'oreilles de baptême, mes trois lires. Elle n'a rien dit. Elle a raccroché le manteau, elle a mangé sa soupe, et elle m'a complimentée sur le sel. J'ai su après coup que tout s'était joué là : elle était venue voir si j'étais une femme d'ourlet. Le paquet plat, dans son sac, attendait la réponse.

Quand ses pas se sont perdus dans l'escalier, elle a posé sur la table un paquet plat, enveloppé dans une bande de toile de lin, une toile serrée, honnête, tissée main, la plus belle que j'aie tenue, moi qui en tenais du matin au soir.

— C'est mon mari qui l'a tissée, elle a dit. Sa dernière. Regarde dedans.

Dedans, il y avait l'*Immatériale*. Vous la connaissez. Moi pas, j'ai déplié, j'ai vu les lignes, les encres, la grande rature noire, la formule en tête, et j'ai levé les yeux sans comprendre. Alors Margherita Ferrero, épouse Naimardi, m'a fait ce que sa belle-mère lui avait fait un soir de mil huit cent cinquante-quatre : la leçon entière. Le doigt le long de l'ourlet. Les trois signes du bruit. Le quatrième, celui qu'on n'a pas encore entendu. Une ligne par main, jamais deux. Et le reste, que je ne redis pas ici, parce que chaque femme de cette maison l'a reçu dans le noir et l'a rendu dans le noir.

À la fin, j'ai demandé, parce qu'il faut bien que quelqu'un demande, à chaque génération :

— Pourquoi moi ? Giovanni est votre sang.

— Justement, elle a dit. Le sang, ça se donne tout seul. Ça, ça se choisit. Chez nous, ça passe par celles qui entrent, celles qui ont quitté une maison pour en faire une. Elles savent ce que ça coûte, de porter quelque chose qui ne se voit pas.

Elle est repartie le lendemain. Sur le seuil, elle m'a embrassée une seule fois, comme on scelle, et elle a dit à Giovanni : « Ta femme sait des choses. Ne demande pas lesquelles. » Il n'a jamais demandé. Trente-sept ans, il n'a jamais demandé. Les hommes de cette famille portent leur part sans la nommer, c'est peut-être ça, leur ligne à eux.

Le soir même, j'ai décousu l'ourlet de mon manteau, celui des boucles d'oreilles et des trois lires, et j'ai cousu l'*Immatériale* à la place, dans sa bande de toile. Ce qui m'avait servi à fuir une maison servirait à en porter une. Et la nuit, avant de dormir, j'ai fait une chose que je n'avais apprise de personne : j'ai posé ma main à plat sur la poitrine de mon mari endormi, et j'ai écouté monter et descendre ce que j'avais choisi contre l'avis du monde entier.

Ça répondait. Ça a répondu trente-sept ans.



Je vais vous dire sur ces deux-là une chose qu'eux-mêmes ne savaient pas encore.

Ils étaient du même fil. Coupés le même hiver, cousus dans deux villages, rassemblés contre l'avis des charrues et des curés.

Et ce qui est tissé du même fil, retenez-le pour plus tard, se découd ensemble.



9. Mariage civil obligatoire (sans cérémonie religieuse), possible en Italie après l'unification, socialement mal vu à l'époque. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-9

CHAPITRE 8 — PONTCHARRA, NOVEMBRE 1918



La guerre venait de finir. Onze jours plus tôt, toutes les cloches de France¹⁰ avaient sonné en même temps, pour une fois, le troisième signe annonçait une joie.

Méfiez-vous des factures, elles arrivent toujours après la fête.



Il me reste trois jours. Je le sais comme les femmes de cette maison savent les choses qui ne se prouvent pas : par les mains. Cette nuit, j'ai posé les paumes sur ma propre poitrine, à plat, et j'ai écouté. Ça ne répond presque plus. Ce n'est pas une plainte, à chacun son heure, et la mienne a eu cinquante-cinq ans, deux pays, huit enfants. C'est un délai. Et quand on n'a que trois jours, on ne les pleure pas : on les emploie.

Alors j'écris ceci dans ma tête, à la façon dont j'écrivais les lettres de la vieille comtesse : proprement, sans ratures, pendant que mes mains font autre chose.

Voici l'état des lieux, pour être honnête jusqu'au bout : des mains encore bonnes, elles tiendront jusqu'à la dernière heure, je le sais, c'est le reste qui lâche —, une poitrine qui siffle comme un fer qu'on trempe, et cette fièvre qui monte le soir par parliers, comme l'eau dans les prés. Je connais ma toux mieux que le médecin de Brignoud, qui est venu, qui a écouté, qui a dit des mots latins et laissé un sirop. Brave homme. Il court quatre communes avec sa carriole, il perd des jeunes mariées et des garçons revenus entiers de quatre ans de guerre. Il n'allait pas se battre pour une Italienne de cinquante-cinq ans qui ne se bat pas elle-même.

Nous étions venus en France par les chantiers, il y a longtemps, la Savoie, puis les vallées, puis cette plaine de l'Isère où l'eau et la pierre se disputent depuis toujours et où il faut des hommes comme le mien pour les mettre d'accord. Les Italiens bâtis-

saient tout, ici : les usines, les canaux, les digues. On nous appelait les ritals dans notre dos et les maçons piémontais quand on avait besoin de nous, c'est-à-dire toujours. Giovanni était devenu contremaître. Quarante hommes l'écoutaient. Il continuait, avant chaque assise, à poser une demi-seconde la paume sur la pierre, les jeunes du chantier croyaient qu'il vérifiait l'humidité. Laissons-les croire. C'est ainsi que les choses se gardent le mieux : en pleine vue, prises pour autre chose.

Je veux dire le pays, pour ceux qui ne le connaissent pas. Une vallée large et droite entre deux murailles, Belledonne au-dessus de nous, avec ses neiges qui ro-sissent le soir, la Chartreuse en face —, et au fond, l'Isère qui tresse ses bancs de ga-lets entre les digues qu'on lui a faites. Tout le long, des usines neuves au pied des conduites forcées, ces grands tuyaux qui descendent la montagne comme des orgues couchées, et chez nous, dans notre hameau, les papeteries, qui ne s'arrêtent jamais, la nuit, quand le vent vient du nord, on entend les machines à papier respirer jusque dans les chambres. Un pays qui fabrique du papier du soir au matin. Je n'ai jamais dit à personne ce que ça me faisait, de vivre là avec ce que je gardais sans le garder. Les peupliers des digues, je les compte depuis ma fenêtre. En novembre, il en reste les os.

Et lui, il faut que je le dise aussi, une fois, puisque personne d'autre ne le fera dans ma langue. Il avait vieilli en pierre, comme il avait vécu :, par l'extérieur. Les épaules restées droites, les mains devenues énormes et douces, la moustache passée au gris fer. Un français plein de cailloux piémontais qu'il n'a jamais cherché à polir, les hommes le comprenaient, c'est tout ce qu'il demandait à une langue. Le di-manche, il se rasait long, il mettait la chemise blanche, et il allait marcher sur la digue, seul, les mains derrière le dos, pour saluer son ouvrage comme on visite un parent. Trente-sept ans j'ai dormi contre cet homme-là, à Turin, en Savoie, ici. On dit qu'on ne connaît jamais personne. On dit des bêtises. On connaît. Simplement, ce qu'on connaît ne se raconte pas : ça se serre.

L'Immatériale, parlons-en, puisque c'est à elle que ces trois jours seront employés.

Elle avait passé la frontière dans son col à lui. C'était en quatre-vingt-douze, au poste de Modane, la douane retournait les malles des femmes, en ce temps-là, à cause des dentelles et du tabac qui voyageaient dans les trousseaux, les hommes, on

leur tapait l'épaule et on parlait du temps. Alors la veille, à l'auberge, j'avais décousu mon ourlet et recousu l'*Immateriale* dans le col de son manteau de travail, le temps de passer. Il dormait. Je n'ai pas demandé la permission, la règle dit que ça passe par les femmes, elle ne dit pas où une femme a le droit de le mettre.

Je revois l'auberge de cette veille-là, Modane, l'hiver, une salle pleine d'émigrants qui faisaient tous semblant de dormir. J'ai cousu debout contre la porte du réduit, à la bougie, avec du fil que j'avais ciré d'avance, douze points, pas un de plus, le temps que dure une prière dite lentement. Au matin, à la douane, un préposé a soupesé mes deux malles, fait tinter ma boîte à couture, et tapé sur l'épaule de Giovanni en lui demandant si les Piémontais savaient faire le mortier par ce froid. Giovanni a répondu que le froid, c'est le mortier qui décide. Le préposé a ri. Nous sommes passés. Voilà tout le roman de la frontière : douze points et une plaisanterie de maçon.

Et puis, de l'autre côté, je l'ai laissée là.

Voilà ma confession, la seule que j'emporte : vingt-six ans, l'*Immateriale* est restée dans le col d'un homme qui ne l'a jamais su. J'avais mes raisons, et je les redis sans honte. Un manteau de contremaître, ça ne quitte jamais son homme : ni la pluie, ni les fêtes, ni les nuits d'inondation où tout le chantier dort sur la digue. Mes ourlets à moi changeaient de jupe, mes jupes s'usaient, se prêtaient, se coupaient pour les filles. Et il y avait autre chose, que je n'ai jamais dit à personne : depuis Turin, je savais que ça répondait mieux contre lui que contre moi. Les mains de cette famille ne se contentent pas de donner. Elles appellent. L'*Immateriale* était mieux sur le dos qui l'appelait.

Vingt-six ans, j'ai fait ce que font les femmes qui gardent quelque chose : j'ai entretenu sans avoir l'air. Chaque automne, au prétexte de la doublure, je reprenais le col. Je vérifiais mes points, j'en refaisais trois ou quatre, jamais plus, pour que la couture vieillisse du même âge que le manteau. Une fois, une seule, j'ai eu chaud : l'année de la grande crue, le chantier a passé deux nuits sur la digue, et il est rentré avec le manteau raide de limon. La voisine, serviable déjà, voulait me le porter au lavoir avec le reste. Je l'ai lavé moi-même, à genoux, en tenant le col hors de l'eau comme on tient la tête d'un enfant au bain. Ces choses-là ne s'expliquent pas. On les fait en riant d'autre chose.

Il l'a portée sans le savoir jusqu'à la digue.

Il faut dire ce qu'était ce mois de novembre, parce qu'on croira qu'il n'y en a eu qu'un, celui des cloches. Le onze, tout a sonné, la vallée entière, les usines ont lâché leurs sirènes, on s'embrassait sur la route en pleurant de joie. Et dès la semaine d'après, les cloches ont continué, mais une à une, au ralenti : les glas. La grippe prenait les jeunes¹¹, celle-là. Les vieux, elle nous reniflait et passait son chemin. On enterrait des filles de vingt ans pendant que leurs fiancés étaient encore en route pour rentrer. Les fils des voisines revenaient par le train de Grenoble, un par un, maigres, avec des yeux d'hommes de quarante ans, et entre deux retours, un télégramme arrivait dans une autre maison, daté d'octobre, pour un garçon tombé à huit jours de la fin. Le charbon manquait, le savon manquait. Le noir des habits de deuil, lui, ne manquait pas : on se le prêtait de maison en maison, c'est le seul commerce qui marchait.

C'était un soir de la fin novembre. La guerre finie, les cloches de l'armistice encore chaudes, les fils des voisines qui commençaient à revenir : pas tous. Le charbon manquait partout, on se chauffait au bois de récupération, et moi je toussais depuis la Toussaint, de cette toux qui courait alors et qui emportait les jeunes plus vite que les vieux. Il ne me le disait pas, mais il ne supportait pas ma toux. Chaque soir, en rentrant du chantier, il s'arrêtait sur la digue, près de la scierie, là où le fleuve laisse du bois mort en contrebas, une brassée par soir, pour que le poêle tienne la nuit, pour que je tousse au chaud.

Il s'est penché comme il s'était penché cent fois. Cinquante ans de digues, d'échafaudages, de murs, un homme qui demandait la permission aux pierres. La berge n'a pas répondu, ou il n'a pas écouté, ou l'écoute était usée comme le reste. Il est tombé de tout son long d'homme, la tête la première, et le fleuve n'a même pas eu à le prendre : la pierre a suffi.

J'ai su avant qu'on me le dise. On frappe autrement à la porte d'une femme dont l'homme est mort, plus bas, deux coups au lieu de trois, avec le plat de la main et pas les jointures. J'ai ouvert en sachant, et savoir ne sert à rien. Je le dis pour celles qui croient que ça amortit.

On me l'a ramené sur une porte dégoncée, porté par quatre du chantier qui pleuraient sans se cacher, des maçons qui pleurent, c'est un spectacle qui vous apprend ce que valait l'homme.

Ils l'ont posé sur la table, parce que c'est là qu'on pose les hommes dans nos maisons, entre le baptême et ça. Il y avait le vieux Carlo, qui était du même bord de Pô que lui et qui lui parlait piémontais dans les grandes occasions. Le jeune Battista, qui n'avait pas six mois de chantier et qui tremblait, et deux d'ici, des Français, qui ont ôté leur casquette en entrant et n'ont plus su quoi en faire. Le chantier n'a pas travaillé le lendemain. Quarante hommes sont passés dans ma cuisine en deux jours, et chacun a dit la même chose avec des mots différents, et chacun a regardé ses mains en le disant. Les femmes apportaient la soupe, comme il se doit. J'ai nourri la moitié de la vallée sans faire un seul geste dont je me souviene.

Je vais dire ici une chose que je n'ai dite à personne, et tant pis si elle dérange. Cette nuit-là, au chevet, quand la maison a enfin dormi, j'ai fait le geste. Les deux paumes sur sa poitrine, à plat, la droite sur le cœur. J'ai attendu. J'ai fait taire le dedans comme jamais de ma vie je ne l'avais fait taire. Rien. Pas un frémissement, pas une abeille, le silence des choses finies. Les mains de cette maison calment les fièvres et les peurs. Elles ne recousent pas les crânes, et elles ne marchendent pas avec la pierre. C'est cette nuit-là, les paumes sur lui, que j'ai su pour moi aussi : ce qui répondait en moi ne répondait plus que par politesse. Nous étions du même fil, lui et moi. Quand on coupe un fil tendu, les deux bouts partent ensemble.

Le lendemain, mon premier jour sur les trois, on m'a pris le manteau.

Je ne l'ai pas vu partir. La commune avait ses consignes à cause de la maladie : les effets des morts, surtout ceux qui avaient traîné dans l'eau et le froid, on les portait au hangar de la scierie, et le garde champêtre y faisait brûler le tas deux fois la semaine, par ordre du maire, par peur de la grippe. Une voisine bien intentionnée avait fait le paquet pendant que je veillais le corps, le manteau, les bandes molletières, la chemise. Quand j'ai demandé le manteau au soir, elle m'a dit, avec la fierté du devoir fait : « Tout est au hangar, Rosa. Il faut que ça brûle, c'est la consigne. »

Je veux être juste avec elle, parce qu'il me reste trop peu de temps pour être injuste. C'est une brave femme du pays, veuve de la première année de la guerre, qui plie le chagrin des autres pour ne pas rester seule avec le sien. Elle plie tout, cette femme, les draps, les nouvelles, les gens, elle vous fait un paquet net de n'importe quel malheur, avec la ficelle croisée. Elle a lavé mes vitres pendant que je veillais Giovanni, ce dont personne ne l'avait priée, et elle a emporté le manteau pour m'épar-

gner, croyait-elle, la vue des affaires. On n'en veut pas aux mains qui font, on leur court après, voilà tout.

Je me suis levée le deuxième jour en sachant que c'était ma dernière marche.

Je me suis habillée en comptant. C'est un truc de vieille malade, compter : douze boutons, quatre épingles, le châle en double parce que le corps ne chauffait plus tout seul. Je n'ai rien dit à Auguste de ce qu'on allait faire, ni pourquoi, j'ai dit : viens, on va chercher quelque chose qui est à nous. Il a mis son béret et il m'a ouvert la porte. Les enfants des maisons en deuil apprennent l'obéissance des gestes, c'est celle qui ne pose pas de questions.

Auguste m'a donné le bras, mon dernier, mon inattendu, onze ans, qui ne comprenait rien à rien et qui comprenait tout, comme font les enfants dans les maisons en deuil : ils ne savent pas ce qui se passe, ils savent seulement que le sol penche. Deux kilomètres de novembre, le fleuve d'un côté, les peupliers nus de l'autre. Au hangar, le tas attendait le feu du samedi, des habits de trois morts de la semaine, et par-dessus, le manteau que je reprisais depuis vingt-six ans.

Ces deux kilomètres, je veux les dire pas à pas, parce que c'est la dernière route que j'aurai faite dehors. Je les ai faits par morceaux, de repère en repère, comme on remonte un chapelet : le lavoir d'abord, où je me suis assise sur la margelle en faisant celle qui regarde l'eau. Puis la croix du chemin bas, puis le banc des vieux, vide à cette heure, et je l'en remercie, puis les peupliers de la digue, un par un, j'ai trouvé le moyen de les compter, trente et un jusqu'à la scierie, et je me suis accordé une respiration entière par arbre, pas une de plus. L'Isère était basse et grise, avec ce bruit de graviers qu'elle fait en hiver, comme quelqu'un qui range des assiettes très loin. Le petit ne demandait rien. Il réglait son pas sur le mien et raffermissait son bras à chaque arrêt, sans un mot. La scierie s'est annoncée par l'odeur, la suture fraîche, la résine, une odeur propre qui n'allait pas avec ce que nous venions y faire.

Le garde champêtre, je le connaissais comme tout le monde ici le connaît : un gros homme doux, dans les soixante ans, qui a tout fait pour la commune, cantonnier, sonneur, garde —, avec une pèlerine trop courte et un képi qui a servi sous trois maires. C'est lui qui tambourine les avis sur la place. La guerre lui a fait crier quatre ans de mauvaises nouvelles, et il en a pris le pli de s'excuser d'avance, avant

même de parler. Dans le hangar, entre les piles de planches, il se tenait près du tas d'habits comme un homme qu'on a mis en faction devant sa propre honte.

Le garde champêtre était un brave homme embarrassé. « C'est la consigne, madame Naimardi. La grippe. Tout doit brûler. » J'ai dit que je ne repartirais pas sans le manteau. Il a parlé du maire, de l'ordonnance, du préfet : tous les hommes qu'il portait sur les épaules, ce pauvre. Alors j'ai fait la seule chose qui me restait : je me suis assise sur le tas.

Une vieille Italienne mourante, assise sur un tas d'habits de morts, dans un hangar de scierie, avec un orphelin de onze ans debout à côté d'elle, chapeau à la main parce qu'on lui avait appris à se découvrir devant les adultes. Qu'est-ce que vous auriez fait, à la place du garde ? Il a regardé le fleuve un long moment par la porte du hangar. Puis il a dit : « Prenez le manteau, madame. Il n'a qu'à ne pas y avoir été. » Il y a plus d'hommes bons qu'on ne le dit. Ils demandent seulement qu'on leur laisse une porte pour l'être, la sienne, ce jour-là, donnait sur le fleuve.

Au retour, c'est Auguste qui a porté le manteau, roulé contre sa poitrine, les deux bras dessus, et j'ai pensé, en le regardant marcher devant moi entre les peupliers : voilà. Ça a commencé, et il n'en sait rien. La nuit tombe à quatre heures, en novembre. Nous sommes rentrés dans le dernier gris, et les trente et un arbres, dans l'autre sens, je ne les ai pas comptés. On ne compte plus quand on a fini de dépenser.

La troisième nuit, la dernière, j'ai fait mes comptes à la chandelle.

La maison dormait de tout son long, les respirations aux quatre coins, le poêle qui reprenait son souffle, et dehors le fond de l'air : l'Isère sur ses graviers, les machines de la papeterie qui respiraient pour tout le monde. Mes yeux ne valaient plus grand-chose à la chandelle, mes mains, si. Enfiler une aiguille sans y voir, ça s'apprend à douze ans chez une couturière de Turin et ça ne se perd pas : le chas contre la lèvre, le fil roulé, on sent passer. Tout ce que je savais faire, je l'ai su faire une dernière fois cette nuit-là, et je demande qu'on n'y voie pas de vanité. C'est de la reconnaissance. Le métier vous tient la main quand plus rien ne la tient.

J'ai décousu le col, mes points de quatre-vingt-douze, que ma main reconnaissait encore. *L'Immatériale* est sortie sèche, tranquille, intacte : pas une auréole, pas une

morsure de froid. Vingt-six ans sur le dos d'un homme, l'Isère en dessous, la pierre au bout, et pas un pli de plus. Les choses qui comptent ont ce culot-là.

Puis j'ai fait ce qu'aucune femme de cette maison n'avait sans doute jamais fait : j'ai écrit ma ligne moi-même, de ma main, à l'encre de la bouteille d'école des enfants. La comtesse de la via Po m'avait au moins laissé ça, une écriture propre, gagnée à lire le journal aux vieilles dames avec des mains gercées. Ma ligne dit ce qu'elle dit. Elle est courte. Les trois jours n'allongent pas le style.

Restait le plus difficile. À qui.

La règle dit : celles qui entrent. Mais il était trois heures du matin, j'avais l'Atlantique de la fièvre qui montait, mes aînées étaient mariées à des vallées d'ici et de là-bas, des semaines de lettres pour les joindre, et les lettres de cette année-là arrivaient après les enterrements. Dans la chambre du fond dormait un garçon de onze ans qui n'avait plus ni père ni, dans quelques heures, de mère. Un garçon. Un enfant. Tout ce que la règle interdit.

Je les ai passées en revue, pourtant, mes filles, une à une, à la chandelle, chacune avec sa maison, sa vallée, ses petits, sa charge. L'aînée aurait dit oui avec les mains avant la bouche. Elle est à trois jours de trains et de voitures, et les trains de cette année perdaient les vivants comme les lettres. Une autre l'aurait pris comme on prend une dette. Je ne dirai pas laquelle. Une mère sait ces choses-là, et une mère qui va mourir a le droit de ne pas les écrire, même dans sa tête.

Je suis restée longtemps assise avec l'*Immateriale* dans les mains. Et puis j'ai pensé : la règle a été faite par des gens qui avaient le choix. Et j'ai pris le manteau d'Auguste, son seul manteau, trop court aux poignets déjà, parce qu'à cet âge-là les bras poussent comme du chiendent, et j'ai cousu l'*Immateriale* dans le col, avec les points les plus fins de ma vie, moi qui ne verrais pas le matin. Sans leçon. Sans le doigt guidé. Sans les trois signes. Un enfant parle, un enfant montre, un enfant se fait fouiller par les frères des pensionnats. La seule protection que je pouvais lui coudre, c'était l'ignorance.

Pardon, petit. Tu porteras sans savoir. C'est plus lourd à porter, le sans-savoir : non : c'est plus léger, et c'est bien ça qui me fend. Tu auras froid dans des maisons qui ne seront pas la tienne, et tu ne sauras même pas que tu n'es pas seul.

Avant de me recoucher, je suis entrée le regarder dormir. J'ai posé les mains sur sa poitrine, à plat, tout, pour ne pas le réveiller. Et là, je vous le jure sur mes trois jours : ça répondait. Fort. Un battement de fond de train, régulier, têtu, un moteur fait pour durer, le cœur de son père, coulé dans un petit. Les miennes de mains n'avaient plus grand-chose à donner, alors j'ai fait l'inverse de toute ma vie : je n'ai rien envoyé. J'ai seulement écouté, longtemps, comme on met de côté.

On dira que je n'ai pas supporté la mort de mon homme. Les trois jours feront une belle légende. J'ai vu se coudre la mienne, veillée après veillée, comme j'avais vu se coudre l'autre, celle du maçon enlevé. Laissez-leur les légendes, je vous l'ai déjà dit une fois.

La vérité tient en moins de mots. Nous étions du même fil, coupés le même hiver. Le fil est coupé.

Je vais m'allonger maintenant.



Aux funérailles de Rosa, le petit manquait. Il était dans la montagne, mais cette histoire-là a déjà son gardien, et je ne vole pas les histoires gardées.

Vous croyez qu'il s'est perdu quelque chose, cette nuit-là : la leçon, les signes, le doigt guidé. Regardez mieux.

Pendant vingt ans, un enfant m'a portée sans le savoir, les pensionnats, la faim, les fugues, les lits qui n'étaient pas les siens. Aucun gardien ne m'a tenue mieux.



10. Armistice du 11 novembre 1918. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-10

11. Grippe espagnole (1918-1919) : pandémie particulièrement meurtrière chez les jeunes adultes. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-11

CHAPITRE 9 — LES ANNÉES AVEUGLES · 1918-1935



Celui-ci, je le prends.

Tous les autres chapitres appartiennent à ceux qui m'ont tenue, le scribe, les couturières, le muletier. Celui-ci appartient à un enfant qui ne savait pas. Il ne peut pas vous le raconter : il n'a jamais su qu'il y avait quelque chose à raconter.

Alors écoutez-moi, pour une fois, en entier. J'ai été tenue par des mains savantes pendant cinq siècles. Je vais vous dire ce que c'est, d'être portée par quelqu'un qui ne sait pas.



Il faut d'abord que je vous le présente, puisque personne d'autre ne le fera, les présentations, dans cette famille, se sont arrêtées net un soir de novembre.

Auguste. Auguste Louis Naimardi, né le vingt et un février mil neuf cent sept aux Adrets, en Isère, le huitième enfant de Giovanni et Rosa, le benjamin, l'inattendu, celui qui est arrivé quand sa mère avait quarante-quatre ans et que la maison croyait le compte fini. Onze ans de vie ordinaire d'enfant de chantier : l'école, le fleuve, les frères et sœurs déjà grands qui se mariaient et partaient, le père contre-maître qu'on regardait de loin comme une montagne tranquille. Puis novembre mil neuf cent dix-huit, que vous venez de traverser avec Rosa : Giovanni tué sur la digue, ramené à la maison sur une porte dégonflée. Rosa éteinte trois jours après. Et souvenez-vous de la dernière marche jusqu'au hangar de la scierie, l'orphelin de onze ans qui donnait le bras à sa mère mourante, chapeau à la main. C'était lui, c'était Auguste.

De ces onze années ordinaires, moi qui étais là, je ne garde presque rien, et c'est le plus bel éloge que je sache faire d'une enfance. Une cuisine chaude, une mère qui chantait en piémontais des chansons plus vieilles que moi, des grands frères et des grandes sœurs comme une forêt de jambes, et un petit dernier silencieux qui regardait travailler les mains des autres, déjà. Le bonheur ne me donne rien à faire. J'ai dormi onze ans dans un col, au chaud, et je devrais peut-être compter ces années-là aussi dans mes gages.

Le jour de l'enterrement de sa mère, l'enfant a disparu.

On l'a cherché partout. Il était monté dans la montagne, au-dessus du village, seul, avec pour tout bagage le manteau que sa mère avait repris la troisième nuit. Ce qui s'est passé là-haut entre lui et les cloches ne m'appartient pas, quelqu'un du sang, un jour, le racontera avec ses propres mots, et je lui laisse ce sommet. Moi je peux seulement dire ce que nul autre ne peut savoir, parce que j'y étais, roulée dans le col, contre lui : là-haut, pendant que les cloches sonnaient en bas pour sa mère, ce petit serrait le manteau à deux bras, la joue sur le col, sur mes points de la troisième nuit. Il croyait serrer un reste d'elle. Il ne se trompait pas d'un cheveu.

Et puis il est redescendu. Retenez ce mot-là, il contient tout l'homme qui vient : il est redescendu.

Ce qui l'attendait en bas, c'était une maison en train de se défaire. Ça va vite, une maison, dans ce sens-là. Les sœurs mariées sont reparties vers leurs vallées avec chacune un meuble et du chagrin. On a rendu le logement, on a vendu ce qui se vendait, un matin de décembre, dans la cour, le lit des parents, la pendule, les outils de Giovanni que ses propres maçons rachetaient trop cher exprès, en payant sans marchander, ce qui est la façon qu'ont les ouvriers de pleurer deux fois. L'enfant regardait tout depuis le seuil, son balluchon déjà fait. Dans le balluchon, roulé, le manteau. Personne n'a enchéri sur le manteau. On n'enchérit jamais sur moi. C'est ma meilleure protection depuis six siècles.

Ensuite, il y a eu l'oncle Jean.

Que je vous le présente aussi, celui-là, puisque j'ai logé des mois sous son toit, enfin, sous son toit : dans un grenier, roulée dans un balluchon, entre les pommes d'hiver et les oignons pendus. Jean, frère cadet de Giovanni, plâtrier dans la vallée : le même gabarit en moins fini, les mêmes mains en moins écouté. Un homme qui

disait oui d'abord et qui calculait ensuite, dans cet ordre-là. C'est une noblesse, et ça se paie. Sa maison avait déjà six bouches, deux lits par chambre et une table où l'on mangeait en deux services. Il n'a jamais fait sentir à l'enfant qu'il était de trop. Sa femme comptait pour deux.

Un brave homme débordé, une maison déjà pleine, une belle-sœur qui comptait les assiettes. On y a gardé l'enfant quelques mois, le temps que les grandes personnes s'écrivent des lettres pour décider lequel d'entre eux ne pourrait pas le prendre. Quand la décision est tombée, l'Italie, la famille de là-bas, les frères de Chieri —, la belle-sœur a fait le paquet du petit, et j'ai eu ma première alerte : elle a levé le manteau à bout de bras, elle l'a jugé d'un œil de ménagère, et elle a dit : « Celui-là, il est déjà trop court. Autant le laisser, il fera pour le cousin. »

Je ne la charge pas, la belle-sœur, j'en ai trop vu, des femmes comme elle, pour les juger au poids d'une phrase. Une sèche, nerveuse, précise, qui tenait huit personnes sur une paie de plâtrier et qui savait au centime près pourquoi elle comptait les assiettes. Elle jugeait tout à bout de bras, d'un œil de ménagère, les habits, les gens, les malheurs. Et à bout de bras, c'est vrai, le manteau d'un orphelin ne vaut rien. Il faut le tenir contre soi pour savoir ce qu'il vaut. Elle n'a jamais eu le temps de tenir quoi que ce soit contre elle, cette femme, voilà son histoire entière.

L'enfant n'a rien dit. Il ne disait rien, en ce temps-là, les mots lui étaient tombés dans la montagne avec les cloches, et ils mettraient des années à remonter. Il a seulement repris le manteau des mains de la femme, sans brusquerie, avec cette autorité tranquille que certains enfants ont et qui fait qu'on ne discute pas, et il l'a roulé dans son balluchon. La belle-sœur a haussé les épaules : le deuil, on lui passe ses lubies.

Ce n'était pas une lubie. C'était les derniers points de couture de sa mère. Il ne savait pas ce qu'elle avait cousu dedans, il savait qu'elle l'avait cousu, elle, la troisième nuit, à la chandelle, il l'avait vue à travers ses cils, du fond de son lit d'enfant qui faisait semblant de dormir parce que dormir pour de vrai était devenu trop dangereux. On croit toujours que les enfants dorment. Les orphelins n'ont plus jamais tout à fait sommeil.

Voilà mon gardien, pour vingt ans : un enfant muet qui gardait le contenant par amour, sans rien savoir du contenu. Retenez ça. On y reviendra le jour où vous croi-

rez que transmettre, c'est expliquer.

L'Italie, ensuite. Et là, il faut que je vous raconte l'ironie la plus parfaite de mes six siècles.

On l'a mis au train pour le Piémont, la famille d'abord, puis les frères, à Chieri. Chieri, mes bons amis, regardez une carte : c'est à trois heures de marche de Carmagnola. On avait renvoyé l'enfant, sans que personne y pense, au village exact d'où j'étais partie sur une charrette quarante ans plus tôt. Le fil se moque de nous. Il fait des nœuds pareils tout le temps, c'est nous qui ne regardons pas.

Mais je reprends, parce que le voyage mérite d'être dit. On voyageait alors comme on expédie : l'enfant en troisième classe, une étiquette de carton au cou, le nom, la gare, l'adresse de la famille —, confié au contrôleur comme un colis qui mange. Grenoble, Chambéry, la Maurienne qui se resserre, et à Modane, la douane. Les casquettes sont montées dans le wagon, ont fait ouvrir les paniers des femmes, tâté les doublures des malles, les malles, oui. Personne n'a touché au balluchon de l'orphelin étiqueté. Puis le tunnel, ce quart d'heure de nuit ronde où tout le wagon se tait, et l'Italie au bout, la lumière changée. J'ai passé la frontière posée sur ses genoux, dans le sens du retour, vingt-sept ans après l'avoir passée dans l'autre sens, cousue contre un homme qui ne savait pas. Modane à l'aller, Modane au retour, les deux fois en fraude d'amour. Si quelqu'un tient les registres de cette douane, qu'il ajoute une ligne : rien à déclarer, six siècles.

Chieri, où on l'a remis aux frères après les quelques mois de famille, est une petite ville rousse au pied de la colline de Turin, des tours de brique, des églises de brique, des rues qui sentent le drap et la teinture, car on y tisse depuis toujours. Le collège était sévère et propre. L'italien lui a repoussé vite, c'était sa langue de dessous, celle des chansons de sa mère. Et il s'est passé là une chose que j'étais seule à pouvoir goûter : pour la première fois de sa vie, son nom lui revenait juste de toutes les bouches. En France, à l'école, les maîtres écrasaient le i, un nom aplati comme sous une porte. À Chieri, la pension entière, du portier au préfet des études, disait na-ï-mar-di sans y penser, le i debout, comme le nom respire. L'enfant ne relevait rien. Mais je vous assure qu'on se tient autrement quand on vous appelle par votre vrai son.

De Chieri, par les jours nets, on voit la plaine descendre au sud, quadrillée de fermes rouges et de rangées de mûriers. C'est par là que les frères menaient les pensionnaires en promenade, deux par deux, aux grandes occasions : trois heures de route blanche, et au bout, ce jour-là, Carmagnola : une grosse bourgade de plaine, des arcades basses autour d'une place, des odeurs de foire, bestiaux et marrons chauds. Pour l'orphelin, un village comme un autre, dans un pays qui commençait à peine à être le sien. Il n'y avait que moi qui rentrais chez moi.

Un jour de foire d'automne, les frères ont mené les pensionnaires en promenade jusqu'à Carmagnola. Ils sont entrés dans Santa Maria Maggiore pour les vêpres. Et j'ai vécu l'heure la plus étrange de ma longue vie : j'étais dans le col d'un manteau roulé sous le bras d'un orphelin de douze ans, assis sur un banc, sous une charpente dont trois travées venaient du métier à tisser de son arrière-grand-père, au-dessus des registres où dormait son nom depuis mil trois cent soixante-douze, et personne dans l'église, personne au monde, ne savait qu'il y avait là une rencontre.

Il faisait grand vent, ce jour-là. La charpente chantait doucement, comme chantent les vieux bois. L'enfant a levé la tête vers le bruit. Puis il a posé sa main à plat sur le banc, sans y penser, comme on attrape l'accent d'un pays, et il est resté ainsi jusqu'à la fin de l'office, la paume sur le chêne, la tête levée, sans savoir qu'il écoutait sa propre maison.

Je n'ai rien pu lui dire. Je ne dis rien, ce n'est pas mon métier. Mais si j'avais un métier de bouche, c'est ce jour-là que j'aurais parlé.

À la sortie des vêpres, on a fait goûter les rangs sous les arcades. L'enfant a mangé son pain assis sur une borne, à deux cents pas des registres où dormait son nom, en regardant passer les bêtes de foire. Puis on a reformé les rangs, et il est reparti vers Chieri par la route blanche, emportant tout, comme d'habitude, sans rien savoir, comme d'habitude. C'est le seul pèlerinage pur que j'aie vu en six siècles : celui qui ne sait pas qu'il en est un.

Puis la France de nouveau, Belley, les frères de la Sainte-Famille. La faim, le froid, les règlements. Et ma deuxième alerte, la vraie, la grande.

Belley, c'est le Bugey : un pays de plateaux froids entre Rhône et montagnes, des brouillards qui montent des étangs et qui restent la matinée. Le voyage de retour m'a fait repasser la montagne une troisième fois. Je commence à connaître ce tunnel

mieux que personne au monde, et je peux témoigner qu'il est noir dans les deux sens. Au collège, l'hiver, l'eau gelait dans les brocs du dortoir. Les engelures s'ouvraient aux mains des petits. On vivait au son d'une cloche fêlée qui découpait les journées en tranches minces, lever, chapelle, étude, soupe. L'enfant a appris à y être sans y être, ce qui est la grande science des pensionnats. Et il poussait, les poignets sortaient des manches, le manteau, lui, ne poussait pas.

Au vestiaire d'entrée, on confisquait le civil. Uniformité, disait le règlement, charité, disait le frère économe, qui destinait les nippes des pensionnaires au vestiaire des pauvres. Le manteau est parti sur l'étagère haute, avec une étiquette au fil de fer, et l'enfant l'a regardé partir sans un mot, mais je vous ai dit qu'il ne dormait jamais tout à fait.

Le frère économe mérite sa ligne : un petit homme exact, en lunettes de fer, qui tenait le vestiaire comme une sacristie et parlait de tout en langue d'inventaire, *un manteau drap gris, usagé, taille enfant*, disait mon étiquette, et voilà ce que je pesais dans sa balance. Il n'était pas méchant. C'est pire, d'une certaine façon, les hommes exacts : la méchanceté se contourne, l'exactitude non. Tout cet hiver-là, à chaque passage devant la porte du vestiaire, j'ai senti l'enfant ralentir d'un demi-pas. Personne d'autre ne pouvait le voir. Moi, je ne voyais que ça, et je comptais les semaines en me demandant lequel des deux céderait le premier, du règlement ou du garçon.

Les registres du pensionnat, si vous les trouvez un jour, notent à la date du douze janvier : *fugue, récidive à craindre, caractère insoumis*. Les registres sont honnêtes, ils se trompent avec toute l'honnêteté du monde, c'est leur métier depuis toujours. La vérité de cette nuit-là, je suis seule à la porter : un garçon de treize ans a traversé trois couloirs gelés, a ouvert le vestiaire avec un couteau à pain aiguisé sur la pierre du lavabo, a repris un manteau d'enfant devenu trop petit pour lui, et n'est parti qu'après. La fugue n'était pas une fuite. C'était un retrait de dépôt.

On l'a rattrapé à la barrière du champ, au matin, le manteau roulé sous le bras. Il a tendu les poignets sans un mot. Il n'a pas rendu le manteau, et le frère qui l'a giflé deux fois a fini par le lui laisser, parce qu'il y a des silences contre lesquels une gifle ne peut rien, et les hommes qui punissent le sentent mieux que personne.

Le frère qui giflait, je pourrais vous le nommer. Je garde le nom, il est mort depuis longtemps et il a fait par ailleurs des choses que sa gifle ne raconte pas. Un

grand rouge, fils de ferme, entré en religion comme on entre au régiment, et qui administrait les punitions à heure fixe, sans colère, ce qui passe pour une vertu. Devant ce garçon de treize ans qui tendait les poignets et ne tendait pas le manteau, il a rencontré quelque chose que son manuel ne prévoyait pas. Les registres ont écrit : insoumis. Le frère, lui, n'a rien écrit du tout, et il a détourné la charité de l'économe vers d'autres nippes. Il y a des capitulations qui honorent, et celle-là fut discrète comme il faut.

Les fermes, après. L'Ain, les saisons, les maisons des autres.

Il faut dire comment ça se passait, les maisons des autres. Deux fois l'an, à la Saint-Jean et à la Saint-Martin, les loués se rangeaient sur la place avec leur balluchon, et les fermiers passaient, regardaient les épaules, les mains, les dents parfois, je n'invente rien, j'ai vu tâter des garçons comme des bêtes de trait. On partait pour six mois chez un maître : gages minces, la paille, la soupe, et entre deux maîtres, la route à pied, dix, quinze, vingt kilomètres de chemins de l'Ain, le balluchon sur l'épaule, moi roulée dedans. J'ai fait dans ces années-là plus de kilomètres qu'en cinq siècles de doublures sédentaires. Les fenaions, les betteraves, les étables l'hiver, des maîtres corrects, des maîtres moins, des tables où le domestique mange au bout, après les autres, dans le silence. Il a poussé là-dedans comme pousse ce sang-là : tard, dur, sans bruit.

Une fermière, pas méchante, épuisée, une de ces femmes qui tiennent trois hommes et douze bêtes à bout de bras, a voulu un soir jeter au feu « ce chiffon plein de vermine ». Il a sorti le manteau du feu éteint où elle l'avait posé en attendant la flambée, il l'a épousseté, et il est allé dormir à l'étable avec. Elle a dit aux voisines que le petit Italien était fêlé. Les voisines ont hoché la tête. Moi, dans mon col, contre la paille tiède, j'écoutais battre le cœur de fond de train, et je me disais que j'avais connu des cathédrales moins bien gardées.

Car il faut que je vous dise l'autre chose, celle qui ne s'explique pas, et je suis pourtant bien placée pour les choses qui ne s'expliquent pas.

Cet enfant dormait la main sur le col.

Toujours, et jamais par hasard. Dans les dortoirs de Chieri, dans celui de Belley, dans la paille des fermes, plus tard sous les tentes d'Afrique, la paume à plat sur le col roulé, à l'endroit. Personne ne lui avait montré. Sa mère avait cousu la nuit, en

cachette, précisément pour qu'il ne sache jamais. Et ses mains savaient quand même. Les mains de cette famille n'ont jamais eu besoin qu'on leur présente les choses. Elles reconnaissent.

C'est pour ça que je vous ai dit de retenir l'histoire du contenant et du contenu. Vingt ans, ce garçon a gardé un manteau parce que sa mère l'avait touché en dernier. Il se trompait sur ce qu'il gardait, et il gardait juste. La transmission n'a pas besoin d'être comprise pour être exacte. Vous voulez une définition de moi ? La voilà. C'est la meilleure que je puisse vous offrir, et elle m'a coûté six siècles.

L'armée, enfin. Dix-sept ans, une taille d'homme, un certificat d'études passé entre deux campagnes plus tard.

Il s'est engagé comme on se rend à une évidence. L'armée, pour un garçon qui n'avait plus de maison, c'était une maison qui ne pouvait pas mourir : un lit à soi, le premier depuis Pontcharra —, des habits à sa taille, une solde, et des règles écrites, les mêmes pour tous, affichées au mur. Après dix ans de maisons des autres, un règlement qui vous traite comme tout le monde, c'est presque de la tendresse. Il a signé de son écriture appliquée ce nom que la France mettrait encore des années à orthographier, mais chaque chose en son temps : le tréma a son chapitre.

Au magasin d'habillement, le fourrier (ils me poursuivent, ceux-là, d'un siècle à l'autre) a fait l'inventaire du civil : une chemise, un couteau, un manteau d'enfant hors d'usage. « On brûle ? » L'homme qui allait devenir l'adjudant-chef Naïmardi a répondu deux mots, ses premiers de ce livre, et je les lui laisse en entier :

— Il reste.

Le fourrier a regardé l'engagé volontaire, qui le dépassait d'une tête et ne clignait pas. Puis il a écrit sur son état : *effets personnels conservés, un*. Les fourriers écrivent, c'est leur façon de céder.

Le manteau a fait toutes les garnisons dans le fond du paquetage, plié au carré réglementaire, parce que si Auguste gardait les choses par amour, il les pliait par discipline, et c'est peut-être la définition la plus courte qu'on donnera jamais de cet homme. L'Indochine, le Maroc, le Liban, le Soudan¹². Les camarades ont ri une fois, au début, du chiffon plié au carré. Une seule fois. Il avait une façon de regarder les rieurs qui faisait passer l'envie sans élever la voix, demandez aux frères de Belley.

Des années de paquetages : j'en connais désormais tous les états, le fond de cantine, la planche de barda, les revues où un lieutenant frais passe les piles au cordeau. Une seule fois, quelque chose m'a approchée d'aussi près que le feu de l'Orba : un capitaine pointilleux, une revue de détail, la main déjà sur le rouleau gris, qu'est-ce que c'est que ça ? Un souvenir de famille, mon capitaine, plié réglementaire. Le capitaine a regardé le pli, qui était parfait, et l'homme, qui l'était aussi, à sa manière fermée. Il est passé au lit suivant. La discipline a ceci de bon qu'elle protège ce qu'elle encadre : un chiffon plié au carré devient un objet en règle. J'ai passé quinze ans en règle. Ça m'a reposée.

Et les bêtes, puisqu'il faut bien finir par où ça continue.

Aux colonnes de mules du train des équipages, il y avait toujours une bête impossible, celle qui mord, celle qui refuse le bât, celle qu'on finit par abattre au bord de la piste parce que le règlement a des solutions courtes. Auguste demandait cinq minutes. Il entrait dans l'enclos sans rien dans les mains, il posait la paume à plat sur l'encolure, sous la crinière, et il attendait, les yeux ailleurs, comme quelqu'un qui écoute une conversation dans la pièce d'à côté. Les cinq minutes passaient. La mule baissait la tête. Les hommes disaient : il aime les bêtes. Les bêtes, qui ne disent rien, savaient mieux : cet homme-là demandait la permission.

J'avais déjà servi chez un homme qui parlait aux mules, un muletier qui m'a portée à la guerre et faillie perdre dans un feu de grange, il y a de cela cent trente ans. Il disait qu'une mule ne s'adresse pas : elle s'apprivoise. Son sang, des générations après, entrait dans les enclos sans rien savoir de lui. Personne n'a transmis ça. Ça s'est transmis tout seul. Je finis par croire que je voyage dans cette famille comme la plus lente de ses habitudes.

Sergent, puis sergent-chef, puis adjudant. Un dossier militaire épais comme ça, des notes qui disent *ferme, droit, obstiné*. Les registres, toujours, honnêtes, et à côté.

Puis un ordre d'affectation est tombé, comme tombent les ordres : Soudan français. Un bateau à Marseille, des semaines de mer et de fleuve, et au bout, un pays que personne dans cette famille n'avait même su imaginer en six siècles de plaine et de montagne.

Marseille, d'abord, la première mer de ma longue vie. Six siècles de plaine, de montagne et de rivières, et voilà qu'on me descendait dans la cale d'un paquebot des

Messageries, pliée au carré dans une cantine, au-dessous de la ligne de flottaison. J'ai connu le feu, moi, la peste, les fourrageurs, les douanes. L'eau sans rives, jamais. Je ne dirai pas que j'ai eu peur. Je dirai que j'ai compté les jours, ce qui chez moi revient au même. Là-haut, sur le pont des troupes, l'homme regardait l'Afrique venir. Le fleuve ensuite, des semaines, un pays de plus en plus large, de moins en moins vert, et la chaleur qui entrait dans la cale comme une main sous une porte.

L'Afrique mérite son propre chapitre. Car il va s'y passer une chose que je n'avais jamais vue en six cents ans de service, et j'en ai vu.

Le nom va faire des racines neuves.



On me demande parfois, les morts me demandent des choses, c'est un commerce entre nous, ce que valent vingt ans sans leçon, sans signes, sans une seule main savante.

Je réponds : ce sont mes plus belles années de service.

Un enfant m'a gardée par amour pur, sans rien savoir, contre les belles-sœurs, les frères, les fermières et les fourriers. Aucune règle ne tenait plus, et tout a tenu.



12. *Théâtres réels des déploiements de l'armée coloniale française de l'entre-deux-guerres. Fiche et liens :*
thomasperichain.fr/#note-12

CHAPITRE 10 — SOUDAN FRANÇAIS, 1932



Six siècles que je voyageais dans des cols et des ourlets, de village en village, toujours vers le nord, toujours plus loin du soleil.

Puis un bateau, un fleuve, et une terre rouge où personne ne m'attendait.

C'est là que j'ai appris ma dernière leçon, car on apprend encore, à mon âge : les racines ne poussent pas où l'on naît, elles poussent où l'on s'arrête.



Je m'appelle Amadou Koné, deuxième classe puis brigadier au premier régiment de tirailleurs¹³, et je raconte ici ce que j'ai vu de mes yeux, parce que le sergent-chef, lui, ne le racontera jamais, c'était un homme qui faisait les choses et qui les laissait ensuite se débrouiller toutes seules avec la mémoire.

Il faut d'abord que je dise d'où je parle, pour qu'on sache ce que valent mes yeux. Je suis né à Sanankoro, du côté de Ségou, sur la rive où le fleuve prend ses aises. Mon père cultivait le mil et payait l'impôt, et l'impôt de ce temps-là avait des jambes : quand il ne rentrait pas, c'étaient les fils qui partaient à sa place. Le recruteur passait en novembre, un ancien tirailleur à chéchia déteinte qui parlait de la solde comme d'une pluie qu'il aurait commandée lui-même. Je ne dirai pas que j'ai choisi. Je dirai que je suis parti debout plutôt que d'être pris courbé, et que c'est déjà une façon de choisir. J'avais dix-neuf ans, des épaules de piroguier et le certificat des Pères, c'est le certificat qui a fait de moi un deuxième classe qui écrit, et les épaules ont fait le reste.

Kayes, où l'on m'a versé, est une ville que le soleil a prise pour montrer ce qu'il sait faire. Les Européens disaient : la plus chaude de toute l'Afrique¹⁴, et pour une

fois, personne ne les contredisait. Le fleuve Sénégal en bas, large et las entre ses bancs de sable. Le pont de fer du chemin de fer. La gare où le rail finissait et où la piste commençait. Et sur la hauteur, le poste, un quadrilatère de banco passé à la chaux, la place d'armes au milieu, le mât du pavillon, un tamarinier pour toute miséricorde. De novembre à février, l'harmattan descendait du désert et passait ses journées à limer : la peinture, les lèvres, la patience. On apprenait à parler la bouche à demi fermée, pour garder l'eau de ses mots. C'est dans cette bouche à demi fermée qu'est entré le nom dont je vais parler.

Le matin dont je commence, on nous avait mis en rang de bonne heure, avant que le soleil prenne son service : un sous-officier nouveau arrivait de la côte avec le convoi, et la revue d'honneur était pour lui.

On l'a vu débarquer à Kayes un matin de saison sèche, raide comme une lame dans son uniforme trempé de mer, un nom impossible cousu sur la poitrine. Le capitaine a lu : Naimardi. Il a prononcé Ména, à la française, en avalant tout. Le sergent-chef a rectifié, une seule fois, d'une voix égale :

— Na-ï-mar-di, mon capitaine. Le i se prononce.

Le capitaine a haussé un sourcil, on ne rectifie pas un capitaine, mais il a répété correctement, et nous, dans le rang, on a entendu. Na-ï-mar-di. Quatre syllabes, quatre appuis, comme un nom de chez nous. Il y a des noms de Blancs qui n'entrent pas dans nos bouches, qui restent dehors comme des caisses trop anguleuses. Celui-là est entré tout seul. Les hommes l'ont adopté avant d'adopter l'homme.

L'homme, ça a pris trois mois.

Trois mois, c'est le temps qu'il faut au poste pour user le vernis d'un nouveau et montrer le bois qu'il y a dessous. Il y a l'ordinaire pour ça : la corvée d'eau au fleuve, deux kilomètres de montée avec les tonnelets qui scient l'épaule. L'exercice sur la place quand la terre battue rend la chaleur de la veille avant de prendre celle du jour. Et les heures mortes de midi, où le poste entier retient son souffle sous les toits de tôle, et où l'on entend la tôle elle-même craquer comme une bête qu'on ferre. Lui, on l'a regardé traverser tout ça sans changer de pas. Grand, sec, le visage en lame de houe, des yeux clairs qui se posaient sur les choses comme des niveaux de maçon, pas sur les hommes : sur les choses que tenaient les hommes, le fusil, la gamelle, la

chaussure. Au repos, il rangeait ses mains l'une dans l'autre, devant lui, comme deux outils qu'on remet dans leur caisse. Il ne criait jamais. Chez les gradés, ne pas crier, c'est plus inquiétant que crier : on se demande où ils gardent la réserve.

Il était dur, je le dis parce que c'est vrai et qu'il n'aurait pas voulu qu'on mente : dur aux chaussures, dur aux fusils démontés, dur aux gamelles. Un homme qui vérifiait tout, qui repassait derrière tout, avec des yeux qui trouvaient la poussière sous la poussière. Les anciens disaient : encore un qui va nous compter les dents. On en avait connu, des durs, la dureté, chez les gradés, c'est la chose la mieux partagée.

Et puis on a compris que celui-là était dur d'une dureté qu'on ne connaissait pas : elle marchait dans les deux sens.

La première fois, c'était pour les rations. L'intendance nous comptait la viande au tiers de la ration européenne, c'était écrit quelque part, dans un règlement fait par des hommes qui n'avaient jamais porté trente kilos par quarante degrés. Le sergent-chef a pris le règlement, il est allé au bureau, et il en est ressorti une heure après avec le règlement corrigé d'une signature. On n'a jamais su ce qu'il avait dit. On a su ce qu'on a mangé.

La marche de Nioro, il faut la dire d'abord, pour qu'on mesure la suite. Six étapes de latérite et de brousse tigrée, les puits comptés sur les doigts d'une main, et entre les puits, rien, un pays plat qui tremble au loin comme de l'eau et qui n'en est pas. On marchait de la nuit noire à la mi-matinée, on se terrait aux heures blanches, on repartait quand les ombres revenaient. Le vent d'est se levait avec nous et marchait contre nous, chargé d'un sable fin qui passait partout, dans le riz, dans les culasses, entre les dents. Au troisième jour, les pieds des hommes ne ressemblaient plus à des pieds. On ne se plaignait pas, pas par courage : par économie. Se plaindre, c'est de l'eau.

La deuxième fois, c'était Souleymane, le doyen, quarante et un ans, les jambes enflées de la marche de Nioro. Le lieutenant voulait le porter déserteur parce qu'il traînait à deux kilomètres de la colonne. Le sergent-chef est reparti en arrière à pied, seul, dans le soir, et il est revenu à la nuit avec Souleymane sur son dos et le paquetage de Souleymane sur le paquetage. Il l'a posé devant le lieutenant et il a dit, et je cite de mémoire exacte, parce que ces phrases-là, on se les repasse au feu pendant des années :

— Il n'a pas déserté, mon lieutenant. Il était derrière. Derrière, ce n'est pas parti.

Souleymane, que je dise qui c'était : sec comme une lanière, le crâne ras sous la chéchia, une cicatrice de l'autre guerre en travers du sourcil, il avait fait la grande, celle de la boue, et il n'en parlait que pour dire qu'il y avait appris le froid et qu'à tout prendre il préférerait notre soleil. Il marchait du pas des vieux tirailleurs, ce pas qui ne discute avec personne, et quand un jeune flanchait, il se mettait à sa hauteur et lui récitait les généalogies, la sienne puis celle du jeune, jusqu'à ce que le mauvais passage passe. Cette fois-là, c'étaient ses jambes à lui qui avaient cédé, les généalogies ne portent pas les jambes. Quand on l'a couché, cette nuit-là, il n'a pas dit merci. Il a dit : « Il porte comme un homme qui a déjà porté. » On a mis du temps à comprendre ce que ça voulait dire. Les vieux voient loin dans le dos des gens.

Voilà pour l'homme debout. Maintenant, il faut que je raconte l'homme assis, parce que c'est lui, le secret.

À la saison des fièvres, cette année-là, le poste est devenu un hôpital sans médecin, le major était à quatre jours de piste, la quinine comptée comme la viande. Mon frère de case, Birama, brûlait depuis trois nuits, et la troisième était la mauvaise : celle où les hommes se mettent à parler aux absents. On l'avait mis dans le coin des perdus, chaque poste a son coin des perdus, on n'en parle pas dans les rapports.

Birama, mon frère de case : on avait fait nos classes ensemble, mangé au même plat, menti aux mêmes sergents. Court, rond d'épaules, fils de forgeron de Kita, une voix qui descendait plus bas que les tambours et un rire qui réveillait la chambrée mieux que le clairon. C'est lui qui chantait en tête de colonne quand les kilomètres devenaient méchants. Depuis trois nuits, on ne l'entendait plus, et une chambrée qui n'entend plus son chanteur dort mal. Le coin des perdus, chez nous, c'était l'appentis derrière l'infirmerie, trois nattes, une cruche, et la pudeur du poste qui regarde ailleurs. Le soir, à la saison des fièvres, le vent tombe d'un coup, comme un homme qu'on assomme, et la chaleur reste seule avec les malades. J'étais de garde à dix pas. J'aurais préféré n'importe quelle autre garde.

Le sergent-chef a pris le quart de nuit sans y être de tour. Je l'ai vu, j'étais de garde, je voyais par la porte, s'asseoir près de Birama sur une caisse de munitions, défaire le col de sa vareuse à cause de la chaleur, et poser les deux mains à plat sur la

poitrine de mon frère de case. La droite sur le cœur. La gauche sous les côtes. Sans frotter, sans presser. Posées, comme on pose une calebasse pleine.

Chez vous, on ne sait plus ce que c'est. Chez nous, on savait encore : mon grand-père faisait les mains, dans son village. On venait le voir pour les enfants noués et les vieillards qui n'arrivaient pas à partir. Alors j'ai reconnu le geste comme on reconnaît une langue qu'on croyait morte, et j'ai passé ma garde à regarder un sous-officier français faire, sur une caisse de munitions, ce que faisait mon grand-père sur une natte.

Au matin, Birama a demandé du riz. La fièvre l'a lâché comme lâche un créancier payé.

Il a mis dix jours à redevenir Birama : dix jours à manger comme quatre et à réapprendre sa propre voix, qui remontait de note en note vers son grave d'avant. Le onzième, on l'a réentendu rire à travers la cour, et le poste entier a marché plus droit ce jour-là, sans savoir pourquoi. Personne n'a remercié le sergent-chef. Chez nous, on ne remercie pas pour les choses de cette taille, remercier, c'est solder, on retient.

Le major, revenu la semaine d'après, a écrit dans son registre : accès palustre résolu. Les registres, m'a dit un jour une vieille voix dans ma tête, se trompent avec toute l'honnêteté du monde. Nous, on n'a rien écrit nulle part. On a fait ce qu'on fait chez nous pour les choses de cette taille : on n'en a parlé qu'à voix basse, et jamais aux Blancs.

Parce qu'il faut que je le dise aussi, et tant pis pour la belle histoire : ce que le sergent-chef refusait, ce n'était pas le malheur des hommes en général. C'était qu'on nous compte pour rien. Ce n'est pas pareil, sauver et refuser de compter pour rien. C'est mieux. Celui qui vous sauve se penche sur vous. Celui qui refuse qu'on vous compte pour rien se tient à côté de vous. Toute ma vie j'ai mesuré les Blancs à cette différence-là, et la balance n'a pas servi souvent.

L'histoire de la dégradation, maintenant. Elle est arrivée l'année d'après, et je l'ai vue du premier rang.

Elle commence par un capitaine, et il faut que je le peigne, parce que des comme lui, il en repousse à chaque saison et il faut apprendre à les reconnaître de loin. Un homme neuf, verni, l'uniforme repassé de frais jusque dans la brousse, il nous est arrivé par le train avec des cantines qui sentaient encore le magasin. Des mollets de bu-

reau, une moustache taillée au cordeau, et une petite toux sèche dont il ponctuait ses ordres, deux coups, comme un tampon. Il portait un chronomètre au poignet et il le consultait en parlant aux hommes, ce qui vous dit tout : il mesurait le temps pendant qu'on lui parlait de vivants. Sur la carte du cercle, il posait deux doigts et les faisait marcher d'un puits à l'autre, et ses doigts ne transpiraient pas.

Un nouveau capitaine était descendu de Dakar avec des idées neuves sur le rendement, c'était le mot de cette époque-là, le rendement, un mot de machine qu'on posait sur des hommes. Il a doublé les étapes pour gagner quatre jours sur la carte, en pleine chaleur, avec un détachement où la moitié sortait des fièvres. Le deuxième jour, on a laissé un homme. Le troisième matin, le sergent-chef a fait mettre son détachement à l'ombre et il a dit au capitaine, devant tout le monde, de sa voix égale de rectification :

— Mes hommes repartiront à la fraîche, mon capitaine. Sur la carte, ça coûte quatre jours. Sur la piste, ça coûte des tombes, je fais l'économie des tombes.

Refus d'obéissance, devant la troupe. Conseil de discipline, galons arrachés. On les lui a fait découdre en place, c'est l'usage, c'est fait pour être vu. Nous étions en rang. Je vais dire une chose que les rapports ne disent pas : quand le fil du dernier galon a cédé, quarante tirailleurs ont rectifié la position d'un seul coup de talon, sans ordre. Le claquement a traversé la place d'armes comme un coup de fusil. Ce n'était pas prévu au règlement. Le capitaine est devenu très occupé par l'horizon.

Ce soir-là, il n'y a pas eu de chants côté cases. Souleymane a pris sur lui de dire la chose une fois, pour tout le monde, et qu'on n'en parle plus : « On lui a décousu les galons. Ce qui tenait les galons, ça ne se découd pas. » Puis il a bourré sa pipe, et le poste a dormi en surveillant son sommeil.

Il a été simple soldat quelques mois. Ça ne changeait rien : les ordres continuaient de passer par lui, par les chemins que les ordres connaissent et que les organigrammes ignorent. Puis un colonel de passage, qui avait connu la Somme et qui savait lire les silences d'une garnison mieux que ses rapports, a fait recoudre les galons, et un de plus. C'est une carrière de chez eux, ça : monter par les degrés, descendre par la droiture, remonter par la mémoire des hommes.

Il me reste le plus important. Le nom.

C'était à la fin d'une journée sans vent, à l'heure où le poste dételle, les gamelles au loin, le pavillon qu'on rentrait, la lumière couleur de mil. Le sergent-chef prenait le frais seul, comme à son habitude, pendant que les autres gradés jouaient aux cartes dedans. Birama s'était lavé et mis en tenue comme pour une revue. Je l'accompagnais à trois pas, il me l'avait demandé : chez nous, pour les grandes démarches, il faut un témoin de sa case.

Birama, l'année de sa fièvre, a eu un fils. Il est venu trouver le sergent-chef à la véranda du mess, il a tenu le nouveau-né devant lui à bout de bras, comme on présente, et il a dit : il s'appellera Naïmardi. Pas Auguste, Auguste, c'était le nom du dehors. Naïmardi. Le nom qui était entré dans nos bouches tout seul, le premier matin de Kayes.

Le sergent-chef est resté sans un mot plus longtemps que d'habitude, ce qui n'est pas peu dire. Puis il a demandé, avec une prudence que je ne lui connaissais pas :

— C'est un prénom, chez vous ?

— Maintenant, oui, a dit Birama.

Il y en a eu d'autres. Un Naïmardi Traoré du côté de Ségou, un Naïmardi Sara plus bas vers le fleuve, des enfants de tirailleurs, des enfants de villages où la colonne s'était arrêtée un jour de fièvre ou de règlement corrigé. Les administrateurs, plus tard, en recensant, ont dû croire à un vieux nom du pays. Ils n'avaient pas tout à fait tort : c'est un vieux nom. Simplement, le pays venait de changer.

Qu'on me comprenne : je ne raconte pas une histoire de bon Blanc. J'en ai trop entendu, des histoires de bon Blanc. Elles servent toujours à faire oublier l'addition, et l'addition de ces années-là, nous la connaissons, nous l'avons payée en bras, en fils et en saisons. Ce que je raconte est plus rare et plus petit : un nom qui a changé de bouche. Les empires prennent les terres et perdent les noms. Celui-là, personne ne l'a pris, on l'a donné, ce qui ne se commande pas.

Moi, je n'ai pas donné le nom à un fils. Je n'ai eu que des filles, et chez nous les filles portent d'autres héritages. Ce que j'ai eu, c'est autre chose, et je finis là-dessus, parce que c'est la seule fois où j'ai touché le mystère de cet homme du bout des doigts.

Les premières pluies étaient venues, celles qui posent la poussière et lèvent les odeurs, et avec elles l'ordre de rapatriement. Le poste sentait la terre mouillée et le

départ, le mess faisait ses caisses, le fleuve regonflait pour reprendre ceux qu'il avait apportés.

Un soir de fin de campagne, je faisais son paquetage pour le bateau. J'étais son ordonnance depuis la Nioro. Tout au fond de la cantine, plié au carré comme une tenue de parade, il y avait un manteau d'enfant. Usé, trop petit pour un fils de dix ans, raccommo­dé d'une main fine à plusieurs endroits, avec un col qui pesait un rien plus lourd que le drap ne devait peser. Je l'ai tenu une seconde de trop. Le col m'a chauffé les doigts ;, comme chauffé une pierre à la tombée du jour, longtemps après le soleil.

Le sergent-chef est entré à ce moment-là. Il n'a rien dit. Il a pris le manteau de mes mains, il l'a replié au carré pareil, et il l'a remis au fond de la cantine. Puis, comme je restais au garde-à-vous dans le silence, il a eu la seule confidence que je lui aie jamais entendue, et je la donne ici parce qu'il n'y a plus personne qu'elle puisse gêner :

— C'est à ma mère.

Il ne savait pas si bien dire. Mais ça, brigadier Amadou Koné, tu ne l'apprendras que bien après la fin de ta guerre, par une voix qui parle dans les vieilles têtes, le soir, quand les petits-enfants dorment.



Birama Naïmardi, le fils de la fièvre, a eu des fils, qui ont eu des fils.

Un demi-siècle plus tard, sur l'océan, un navire passera au large avec ce nom peint sur la coque, pavillon africain, et à sept mille kilomètres de là, dans un salon de Provence, deux hommes lèveront les yeux du poste de télévision sans rien dire.

Les graines ne rendent pas de comptes. C'est à ça qu'on reconnaît qu'elles ont pris.



13. *Tirailleurs sénégalais : corps de l'armée coloniale française, largement recruté en Afrique de l'Ouest.*

Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-13

14. *Kayes (Soudan français), réputée ville la plus chaude d'Afrique à l'époque coloniale. Fiche et liens :*

thomasperichain.fr/#note-14

CHAPITRE II — CREVOLADOSSOLA, 1940



On me demandera de quel côté j'étais, pendant cette guerre-là. On me le demande à chaque guerre.

J'étais au fond d'une cantine militaire française, dans le col d'un manteau d'enfant. Et j'étais dans un tiroir de Crevoladossola, où un homme rangeait des lettres qu'il ne pouvait pas envoyer.

Les guerres tracent des lignes. Moi, je suis le fil. Les lignes, je passe en dessous.



Je m'appelle Vincenzo Naimardi, et de tous les enfants de Giovanni et Rosa, je suis celui qui est resté italien.

Il faut le dire, parce qu'à l'époque tout le monde a voulu y voir un choix contre quelqu'un. Auguste est devenu français par l'armée. C'était de justice : la France l'avait ramassé orphelin, l'armée lui avait rendu une maison, on prend le nom de la maison qui vous loge. Moi, quand la famille s'est éparpillée après les trois jours de novembre, j'étais déjà un homme fait, ouvrier aux aciéries de Crevoladossola, promis à Maria Vanni. Je suis resté italien par la terre qui me nourrissait. Aucun de nous deux n'a choisi contre l'autre, on a choisi chacun sa dette.

Crevoladossola, il faut vous dire : tout au nord du Piémont, au fond de la vallée de l'Ossola, là où les montagnes ferment le pays comme des volets. Les aciéries en bas, les alpages en haut, la Suisse derrière la crête. J'avais épousé Maria, l'aînée des Vanni de la maison de la Negra. Et quand mon frère le sous-officier, entre deux Afriques, m'a écrit qu'il cherchait une marraine de guerre, une femme à qui écrire, comme faisaient les militaires sans famille —, c'est moi qui ai tenu la plume du des-

tin sans le savoir : je lui ai donné le nom de la cadette de ma femme. Emma. Celle qui savait le français par son père.

Deux frères Naimardi mariés à deux sœurs Vanni. On a ri de ça aux deux mariages. On a dit : comme ça, les lettres ne se perdront jamais, la famille n'a plus qu'une seule adresse des deux côtés des Alpes.

Je revois les deux noces, à quelques années de distance, dans la même salle et presque avec les mêmes chaises. Le vieux Ernesto avait porté le même toast deux fois. Il le savait, il l'a dit lui-même en levant son verre, et il a ajouté que les bonnes choses se disent deux fois. Et je revois Emma, la cadette, à la première noce : quinze ans peut-être, l'accent des vallées et le front têtue, qui servait à table en corrigeant le français de tout le monde parce que son père y tenait, au français. On ne savait pas encore à quoi il servirait, ce français-là. Personne ne sait jamais, sur le moment, lesquels de nos bagages sont les vrais.

Et puisque j'y suis, je la donne une fois pour toutes, ma vallée, parce qu'on ne comprend rien à la suite sans elle. L'Ossola est un couloir. La Toce au milieu, une eau couleur de lait de pierre qui descend des glaciers sans se presser. La route et le rail serrés contre elle comme deux frères maigres, et de chaque côté, des pentes qui montent si raide que le soleil d'hiver ne touche le fond que trois heures par jour. On vit à l'ombre des crêtes comme d'autres à l'ombre d'un mur, et on apprend à aimer ça. Au-dessus des toits commencent les châtaigniers, puis les granges d'alpage, puis les sentiers à mules qui cousent les hameaux entre eux depuis toujours, et tout en haut, la crête, avec la Suisse derrière. La Suisse, de chez nous, c'est une poignée de lumières qu'on voit s'allumer le soir sur l'autre versant, des villages qui ne sauront jamais ce que c'est, un couvre-feu.

En bas, dans le fond, les aciéries. J'y suis entré à quatorze ans, au laminoir, et j'y ai laissé ce qu'on y laisse : l'ouïe fine de l'oreille gauche, deux phalanges de souplesse, et des dizaines d'années de journées découpées par la sirène, c'est elle, la vraie cloche de Crevoladossola. Elle sonne les trois équipes, et le village règle sa soupe dessus. Le laminoir, pour ceux qui n'y sont jamais descendus : une barre rouge qui sort du four en criant, et des hommes qui la font passer et repasser dans les cylindres jusqu'à ce qu'elle devienne une chose utile. J'ai fait ça toute ma vie. Mes mains sentent le fer même le dimanche, et je n'ai pas trouvé de meilleure école pour la suite de cette his-

toire : au laminoir, on apprend qu'une chose qui crie et qui rougeoie, si on la reprend assez de fois, finit par servir.

Et il y avait Maria. Elle n'était pas grande, mais elle se tenait de façon à ce qu'on s'en souvienne grande. Des yeux vifs qui faisaient l'inventaire d'une pièce en y entrant, une voix qu'elle n'élevait jamais parce qu'elle n'en avait pas besoin, et des mains qui ne connaissaient pas le repos, quand elles n'avaient rien, elles pliaient, elles lissaient, elles reprenaient un ourlet. Elle cassait le fil d'un coup de dents, toujours au ras du tissu, et ce petit claquement sec, dans notre cuisine, a été pendant quarante ans le bruit que fait une chose bien finie.

Les lettres. Attendez. J'y viens.

D'abord il faut dire ce qui montait chez nous pendant que Auguste traversait ses déserts. Le bruit, chez nous, dans ma famille, on a toujours appelé ça le bruit, je tiens le mot de ma mère Rosa, qui le tenait de plus loin, le bruit, en Italie, avait appris à défiler. Il ne pillait plus les fermes comme dans les histoires des vieilles : il paradait. Chemises noires, fanfares, adunate sur la place, haut-parleurs accrochés aux platanes. Aux aciéries, il fallait la tessera du parti pour garder l'établi, je l'ai prise, je le dis sans me blanchir : j'avais quatre bouches à table et le bruit le savait. C'est comme ça qu'il gagne, le bruit moderne. Il ne défonce plus les portes, il tient les paies.

La place, il faut la voir pour comprendre comment ça s'installe. Une place ordinaire : l'église d'un côté, le café de l'autre, quatre platanes que nos grands-pères avaient plantés pour l'ombre du marché. C'est aux platanes qu'ils ont accroché les haut-parleurs, en hauteur, dans les branches, là où on met les nids. Le samedi, les adunate : les tambours d'abord, qu'on entendait descendre la vallée avant de voir personne, puis les rangs, les chemises, les gamins de quinze ans avec des airs d'importance prêtés pour l'après-midi. L'automne, chez nous, avait toujours eu ses bruits, les châtaignes sur les toits de tôle, les sonnaillies qui redescendent des alpages, le foehn dans les cheminées. Ces années-là, il a fallu faire de la place aux tambours.

Et je veux dire une chose sur les hommes qui applaudissaient, parce que c'est plus facile de raconter des monstres, et que ce n'étaient pas des monstres. C'étaient des collègues. Ercole, du pont roulant, qui m'avait tenu la main écrasée pendant deux heures en attendant le médecin, en trente et un. Le chef de four, qui connaissait le prénom de mes enfants. Des hommes qui prêtaient leurs outils, qui portaient les

cercueils des nôtres, et qui, le samedi, sur la place, criaient avec le reste. Le bruit ne recrute pas des étrangers. Il recrute dans la cour, à l'atelier, au café. C'est pour ça qu'on ne le voit pas monter : il a la figure de tout le monde.

Emma, avant de partir se marier en France, baissait la tête quand les chemises noires passaient. Je l'ai vue faire, des années. Je me disais : elle plie, elle est petite, elle a peur. J'ai compris plus tard, en la voyant traverser tout ce qu'elle a traversé, que je lisais mal : elle ne pliait pas, elle économisait. Cette famille-là, la mienne, la sienne, toutes les familles de doublures, plie la nuque et garde le dedans droit. C'est le contraire des parades, qui tiennent le dehors droit avec du dedans pourri.

Puis est venu le dix juin mil neuf cent quarante.

La radio sur la place, les haut-parleurs des platanes, la voix de Rome qui roulait ses r comme un tambour. La déclaration de guerre à la France¹⁵. Autour de moi, des hommes que je connaissais depuis vingt ans ont applaudi, pas tous, pas la moitié, mais assez pour que la place sonne. Moi je suis resté les bras le long du corps, à faire le compte que personne d'autre sur cette place n'avait à faire : mon pays venait de déclarer la guerre au pays de mon frère.

Je suis resté le temps que la voix finisse et que la fanfare prenne le relais. J'ai regardé les visages, c'est plus fort que moi, j'ai toujours compté ce qui se compte : ceux qui criaient, ceux qui applaudissaient à hauteur de poitrine, pour être vus en train d'applaudir, et ceux, plus nombreux qu'on ne l'a dit ensuite, qui regardaient leurs chaussures. Puis je suis remonté chez nous par la ruelle. Derrière moi, la place criait encore. Devant moi, la Toce faisait son bruit de toujours, qui n'a jamais applaudi personne.

Je suis rentré à la maison, j'ai pris du papier, et j'ai commencé : *Mon frère, ce soir mon pays...* Je me suis arrêté là. Écrire en France, désormais, c'était écrire à l'ennemi, la censure ouvrait tout, et un ouvrier des aciéries avec une tessera récente et un frère sous-officier français, ça faisait un dossier qui se remplissait tout seul.

Je n'ai pas déchiré la lettre. Je l'ai finie, pliée, et rangée dans le tiroir du buffet. Et le mois d'après j'en ai écrit une autre, et je l'ai rangée dessus. Voilà ce que j'ai fait de ma guerre, moi qui étais trop vieux pour le front : une lettre par mois, à mon frère l'ennemi, pendant cinq ans. Des lettres pour plus tard. J'écrivais la vallée, l'usine, les enfants, les morts, ce qu'on n'osait plus dire sur la place. J'écrivais : tu liras tout ça

quand le monde aura fini sa crise de folie. Les hommes de ma famille ne savent pas parler, alors on écrit, et quand on ne peut pas envoyer, on empile.

Je vais dire comment ça se faisait, parce que cinq ans, ça ne tient pas sur de l'improvisation. Le dernier dimanche du mois, après la soupe, Maria emmenait les petits chez sa mère à la Negra, et je restais seul avec la toile cirée, l'encrier et une heure devant moi. J'écrivais en français, son français d'adoption, pour que ce soit lui qui n'ait pas d'effort à faire, et je tenais mes lettres comme on tient un livre de comptes : les morts de la vallée avec leurs noms, les mariages, le prix du beurre, les chansons nouvelles des gamins, ce que devenait notre acier et que je n'aurais pas eu le droit de dire à un Français, alors je l'écrivais pour dans longtemps. Et à la fin, chaque fois, la même dernière ligne, que je ne recopierai pas ici parce qu'elle n'appartenait qu'à nous deux.

Et puis mon Giovanni est parti.

Mon aîné. Je lui avais donné le nom de mon père, comme il se doit, un Giovanni Naimardi de plus, et celui-là, la République et le Duce l'ont habillé en soldat de montagne et l'ont monté au col, face à la France. Juin quarante, la bataille des Alpes. Vous mesurez, maintenant ? Le neveu au créneau d'un côté de la crête. L'oncle sous l'uniforme d'en face, quelque part dans le nord, dans une bataille de la Somme dont on ne savait rien. Mon fils portait le fusil contre le pays de mon frère, et je n'avais le droit d'écrire ni à l'un ni à l'autre.

Giovanni, mon Giovanni à moi : vingt ans cette année-là, une tête de plus que son père, les mains déjà cuites du laminoir où il m'avait rejoint à quatorze ans, comme j'avais rejoint le mien. Un garçon qui parlait peu et souriait en coin, qui sifflait juste, et qui démontait n'importe quelle mécanique pour le plaisir de la remonter. Quand l'armée l'a habillé, on lui a mis le chapeau à plume des troupes de montagne, et Maria a fait ce que je n'ai plus besoin de vous expliquer : la veille du départ, je l'ai trouvée à la table, la vareuse de Giovanni retournée sur les genoux, en train de coudre dans l'ourlet ce que les mères de nos deux maisons ont toujours cousu dans les ourlets. Au matin, sur le quai, elle a redressé le col de son fils comme on vérifie une couture, et elle ne lui a rien dit du tout, et lui a compris tout ce qu'il y avait à comprendre. Le train est parti vers le col. Le quai, ce matin-là, était plein de pères qui faisaient tous le même métier que moi : se taire à hauteur d'homme.

Ces quinze jours-là, Maria et moi, on ne dormait plus. Elle a fait ce que font les femmes de nos deux maisons quand le bruit monte : elle a cousu. Un soir, je l'ai trouvée à la table avec le tiroir du buffet ouvert et mon paquet de lettres sur les genoux.

— Un tiroir, ça s'ouvre, elle a dit sans lever les yeux. Donne-moi ta veste d'hiver.

Elle a défait la doublure du dos et elle a cousu les lettres dedans, à plat, en les répartissant comme on répartit une charge sur une bête. Je l'ai regardée faire et quelque chose m'a serré la gorge que je n'ai pas su nommer ce soir-là. Ma mère Rosa cousait comme ça. Exactement comme ça. Le même geste, la même façon d'écouter le tissu du bout des doigts. Personne ne le lui avait appris, à Maria, ou alors quelqu'un que ni elle ni moi ne savions nommer. Il y a des gestes qui trouvent leur chemin tout seuls, dans nos familles. On croit les inventer, on les rejoint.

Mon fils est revenu des Alpes, cette bataille-là fut courte et amère pour eux, la montagne n'a pas voulu d'eux. Il est reparti ensuite vers d'autres fronts, la Grèce, et je vous passe ces années comme on passe un gué : en regardant où on met les pieds et pas le courant. Chaque mois, ma lettre. La doublure de la veste épaississait. Je pensais ma guerre en grammes de papier.

Le huit septembre quarante-trois, l'Italie a capitulé, et le lendemain nous étions occupés par nos alliés de la veille. Les Allemands en bas dans la vallée, la république fantoche de Salò pour leur tenir la lampe. Mon Giovanni est rentré à pied de la débâcle, en civil volé, par les montagnes, quarante jours de marche. Il est resté chez nous le temps de manger, puis il est monté. Là-haut. Avec ceux qui montaient.

La nuit où il a frappé, on ne l'a pas reconnu tout de suite, et un père qui met deux secondes à reconnaître son fils, ça ne s'oublie pas, ces deux secondes-là. Quarante jours de marche l'avaient rendu à l'os. Il portait une veste de paysan trop courte, des chaussures qui n'étaient plus des chaussures, et il sentait le foin et la fumée froide. Il a mangé deux assiettes de soupe sans un mot, les deux mains autour du bol comme au-dessus d'un feu. De la Grèce, de la débâcle, des quarante jours, il n'a rien raconté. Il a seulement dit, en regardant la table : « Ils prennent les trains entiers, papa. Ceux qui se rendent, ils les embarquent vers le nord. » Voilà pourquoi il est monté. Cette nuit-là, il a dormi douze heures dans son lit d'enfant, et moi je suis entré sans lumière et j'ai fait un geste que je n'avais pas prémédité : j'ai posé la

main à plat sur sa poitrine, le temps d'un souffle. Je croyais vérifier qu'il respirait. Je sais aujourd'hui que dans cette famille, quand la main se pose toute seule, on croit toujours vérifier quelque chose.

Je ne raconterai pas la vallée en armes comme si j'y avais été un héros, j'étais un père de cinquante ans qui montait des sacs de riz et des chaussettes par les sentiers à mules, la nuit, jusqu'aux granges d'alpage. Mais je veux dire une chose, parce qu'elle boucle une boucle que je ne connaissais pas encore : mon petit frère Auguste, à onze ans, était monté dans une montagne un jour d'enterrement, pour trouver la force de redescendre. Nous, on montait la nôtre avec des sacs, et c'était pareil. Dans cette famille, la montagne n'est pas une fuite, c'est là qu'on prépare le retour.

Les nuits de portage, je peux les raconter, elles, parce qu'elles étaient à moi. On partait après le couvre-feu, à deux, jamais plus, moi et le vieux Battista, qui avait passé sa vie contrebandier sur ces crêtes et qui disait que la guerre lui avait enfin donné un métier honorable. Sa mule s'appelait Linda. Elle connaissait les sentiers mieux que nous, et elle avait ceci de supérieur aux hommes qu'elle savait se taire en toutes circonstances. On chargeait le riz, les chaussettes, le sel, le sel surtout : là-haut, ils rêvaient de sel, et on montait dans le noir, sans lanterne, au pas de la bête. Deux heures et demie de montée. En bas, de temps en temps, on voyait glisser sur la route de la vallée les phares d'une patrouille, deux traits jaunes qui balayaient, et on s'arrêtait, la main sur le naseau de Linda, jusqu'à ce que la vallée ravale sa lumière. Le mot de passe changeait chaque semaine. En octobre, c'était des noms de fromages, et je défie quiconque de trouver ça ridicule quand il l'a chuchoté une fois, le cœur aux dents, contre une grange noire. Là-haut, des mains qu'on ne voyait pas déchargeaient la bête, une voix jeune demandait des nouvelles de la vallée, et parfois, pas toujours, c'était la voix de mon fils. On redescendait à vide, plus lentement qu'on était montés, parce que la peur pèse plus lourd dans le sens de la descente : à la montée, elle sert.

À l'automne quarante-quatre, la vallée entière s'est soulevée, et pendant quarante jours, l'Ossola a été libre¹⁶, un petit pays provisoire, avec des instituteurs pour ministres et des gamins pour douaniers. Quarante jours. Puis le bruit est remonté de la plaine avec des blindés, et la liberté est repassée en Suisse par les cols, avec les blessés. Je garde de ces quarante jours une chose que je souhaite à tout homme d'entendre

une fois : le silence des haut-parleurs. On avait décroché ceux des platanes. La place, le soir, faisait un bruit de fontaine et de conversations. C'est ça, la liberté, si vous voulez ma définition : le retour des bruits petits.

La fin des quarante jours, je la raconte depuis chez moi, parce que c'est de là que je l'ai entendue. Un matin, le canon a parlé du côté de la plaine, pas fort, pas près : posé, régulier, un bruit d'homme qui compte. Ensuite les blindés sont remontés le long de la Toce, et pendant deux jours la route n'a été qu'à eux. Ceux d'en haut sont repassés en Suisse par les cols, dans la première neige, avec leurs blessés sur des mules comme la nôtre. On a su ensuite que les Suisses, sur la crête, tendaient du thé chaud par-dessus la frontière, et je garde cette image-là contre les mauvaises. Puis est venu l'hiver des battues. Des camions qui bouclaient les deux bouts d'un village à cinq heures du matin, des listes qu'on lisait sur les places, des granges brûlées dont la fumée restait deux jours accrochée au versant. On a rebaisé la tête. On a continué à monter des sacs. Les deux ne se contrariaient pas. C'est même exactement ça, l'hiver quarante-quatre : la nuque pliée, les jambes qui montent.

Le printemps d'après, tout a fini. Mussolini pendu par les pieds à Milan¹⁷. Je n'y étais pas, je n'irai pas cracher sur ce que je n'ai pas vu, je dirai seulement que sur notre place, personne n'a pleuré. Et en mai, la poste a repris.

Alors j'ai fait ce que j'attendais de faire depuis cinq ans. J'ai décousu la doublure de la veste, Maria m'a laissé faire, c'était mon tour, ces points-là étaient à moi de défaire. Soixante et une lettres. Je les ai numérotées dans l'ordre, j'en ai fait un paquet avec de la ficelle des aciéries, et j'ai tout envoyé d'un coup à Tarascon, chez la tante Assunta, où je savais qu'on retrouverait la famille de mon frère.

Le paquet pesait un kilo et quelque. La receveuse de la poste, qui me connaissait depuis l'école, l'a posé sur sa balance et a demandé, par métier, ce qu'il y avait dedans. J'ai dit : du retard. Elle a écrit « papiers de famille » sur le bordereau, ce qui était la même chose en mieux administré, et elle a collé dessus des timbres tout frais d'un pays qui se cherchait un visage, on changeait de timbres, en ce temps-là, plus vite que de chemises. Par la fenêtre de la poste, on voyait la place : les platanes avaient encore leurs clous, en haut, là où les haut-parleurs avaient été. Mais plus rien n'y pendait, et des clous sans rien au bout, je vous assure, c'est un beau spectacle.

La réponse est arrivée six semaines plus tard. Une enveloppe française. Dedans, pas de lettre, une photographie et une ligne.

La photographie, il faut que je la décrive, parce qu'il faut du temps pour comprendre ce qu'on regarde. Au premier coup d'œil : une famille. Auguste debout à gauche, en tenue militaire légère, des tentes de campement derrière lui, le Liban, m'a-t-on dit plus tard. Emma assise à sa droite, en robe blanche à grand col, un nourrisson en dentelle sur les genoux. Et puis l'œil s'arrête, parce que quelque chose cloche : la lumière ne tombe pas du même côté sur lui et sur elle, le sol des tentes ne rejoint pas tout à fait celui de la chaise, et entre les deux, si on penche la photo vers la lampe, on devine une fine ligne droite, une frontière de papier.

Alors on comprend. Ce sont deux photographies. Lui, photographié seul au Liban, devant ses tentes. Elle et la petite, photographiées seules à Tarascon, chez un photographe de quartier, Solange, l'aînée, leur première, encore en dentelle de baptême. La guerre les tenait à deux mille kilomètres l'un de l'autre, et mon frère avait pris des ciseaux, découpé sa femme et sa fille au ras de leurs silhouettes, et collé les deux images côte à côte pour n'en faire qu'une. Puis il avait fait rephotographier son collage, pour que la couture disparaisse presque. Presque. De ses grandes mains de sous-officier, à la colle et aux ciseaux, dans un camp militaire, mon frère avait fabriqué la famille que la guerre lui interdisait d'avoir dans un même pays.

Nous, on cousait des papiers dans des doublures. Lui, il cousait des photographies bord à bord. Chacun recousait ce que le monde déchirait, avec les outils qu'il avait.

Et la ligne, sous la photographie, de son écriture fine et appliquée. Je la sais par cœur, elle est encadrée aujourd'hui chez l'un de mes petits-fils, ici, dans la vallée :

J'ai tout lu deux fois. On n'a jamais cessé de se parler. Ton frère.

À qui revient l'écrit ? Vous voyez maintenant pourquoi je souris quand on me pose la question comme si c'était une affaire d'héritage. Dans cette famille, quand le bruit monte, chacun finit par fabriquer le sien, des lignes qu'on ne peut pas montrer, cousues dans une doublure, en attendant que le monde redevenue lisible. Personne ne me l'avait appris, je l'ai fait quand même.

C'est peut-être ça, être d'une maison : faire les gestes avant de connaître les raisons.



Vincenzo n'a jamais su ce que portait la cantine de son frère. Maria n'a jamais su pourquoi ses mains savaient coudre les papiers à plat. Je ne leur ai rien dit. Je ne dis rien, ce n'est pas mon métier. Mais soixante et une lettres dans une doublure de veste : le geste avait passé les Alpes tout seul, sans moi.

Retenez bien la leçon de mil neuf cent quarante : les pays se sont tiré dessus. Les frères, jamais.

Ne confondez pas les pays et les frères. C'est la confusion préférée du bruit.



15. *L'Italie déclare la guerre à la France le 10 juin 1940. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-15*

16. *République partisane de l'Ossola : environ 40 jours de zone libérée par la Résistance italienne, automne 1944. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-16*

17. *Mort de Mussolini, avril 1945, exposé à Milan (Piazzale Loreto). Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-17*

CHAPITRE 12 — BAMAKO · DAKAR · LA MER, 1942



Vingt-quatre ans sans être lue. Depuis Rosa, on m'avait portée, cachée, sauvée, cousue, décousue, mais lue, non. Un papier qu'on ne lit plus devient un poids qu'on garde. Je commençais à savoir ce que c'est, l'oubli des vivants.

Et puis une petite Italienne à l'accent têtue a ouvert une cantine militaire, une nuit d'Afrique.

C'est la première gardienne que j'aie eue qui portait un parfum, on s'est plu tout de suite.



Je m'appelle Emma. Née Vanni, à Crevoladossola, tout au fond de la vallée de l'Osola, la cadette de la maison de la Negra, celle qui savait le français parce que notre père Ernesto y tenait, à cause de ses ancêtres suisses. Devenue Naïmardi par des lettres d'abord, par un escalier ensuite, le jour où un sous-officier tout beau, tout parfumé, est apparu en bas des marches de la maison, j'ai su que c'était lui, et je l'ai dit plus tard sans honte parce que c'était la vérité et que la vérité ne m'a jamais fait peur.

Je ne suis pas née dans cette famille. Retenez-le, c'est toute mon histoire : je suis de celles qui entrent.

Quand j'ai quitté Crevoladossola pour rejoindre Auguste à Perpignan, seule, en train, une jeune mariée qui n'avait jamais passé les montagnes —, ma mère a fait ce que font les mères de chez nous depuis toujours : elle a cousu de l'argent dans la doublure de mon manteau. Le manteau gris, celui du trousseau, en laine des vallées, avec son col rond. Personne ne m'a expliqué ce geste, personne n'a eu à le faire : dans

l'Ossola comme dans la plaine, les femmes savent que la route est longue et que ce qui compte voyage caché. Deux maisons, la leur et la nôtre, qui cousaient pareil sans s'être concertées. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que Auguste et moi, c'était écrit dans les ourlets bien avant les lettres.

Je passe vite sur les années qu'on connaît : Perpignan, la guerre déclarée, Tarascon et la tante Assunta, rue Jean-Jacques-Rousseau. Solange, puis Odile, puis Josette. Puis l'affectation d'Auguste au Soudan, et toute la maison qui suit, parce que je ne voulais pas d'une famille en morceaux. J'avais vu ce que la photo collée lui avait coûté, à mon mari, cette famille en deux images qu'il avait fabriquée aux ciseaux pendant l'autre séparation. On est partis ensemble. Bamako. La chaleur comme une main sur la bouche, le fleuve immense, la terre rouge qui teignait le bas des robes.

La maison qu'on nous avait donnée était dans le quartier du fleuve : des murs épais passés à la chaux, un toit débordant, et tout autour la véranda, c'est la véranda qui était la vraie maison, on l'a compris dès la première semaine. Les pièces servaient à ranger, on vivait dehors, dans cette ombre bordée de lumière. Du bout de la véranda, entre deux manguiers, on voyait le Niger. Je dis le fleuve, comme tout le monde là-bas, parce qu'un fleuve pareil décourage les noms : large comme dix Toce, lent, couleur de thé au lait, avec les pirogues dessus du matin au soir, et le soir, justement, une lumière qui le prenait en entier et que je n'ai revue nulle part. Il y avait deux saisons, pas quatre : la sèche, où l'harmattan mettait de la poussière jusque dans les armoires fermées. Et l'hivernage, où le ciel crevait chaque après-midi d'un coup, d'un bloc, et où la terre fumait après la pluie, cette haleine chaude qui monte du sol. Henri est né dans cette odeur-là.

Nos journées, je les tenais comme une maison se tient. Le marché du matin tôt avec Awa, qui m'aidait pour le gros de l'ouvrage et qui m'a appris à marchander en bambara mieux que les dames de la garnison ne marchandaient en français, on riait beaucoup toutes les deux, du même rire de femmes qui comptent. Solange me suivait en tenant le panier à deux mains, sérieuse comme une adjointe. Odile comptait tout ce qui se compte, les mangues, les pirogues, les marches de la véranda. Puis l'école des filles, la sieste obligatoire aux heures blanches, quand la ville entière retenait son souffle sous les toits, et le soir, la véranda, les moustiquaires bordées, la lampe. Les dames de la garnison, elles, m'avaient jaugée en une tasse de thé : une Ita-

lienne, avec l'accent. J'ai laissé faire. J'avais l'habitude, et de plus loin qu'elles ne croyaient.

Je ne raconterai pas tout Bamako.

Il y a dans une malle, quelque part entre l'Afrique et la France, une petite robe de dentelle qui n'a servi que six mois. Je l'ai pliée moi-même, un matin, avec les gestes qu'on a pour plier ce qui ne se dépliera plus. Voilà. C'est tout ce que je dirai, et si vous trouvez que c'est peu, c'est que vous n'avez jamais plié cette robe-là. Henri est né l'année d'après, en avril, un garçon de ce pays, du fleuve et de cette lumière, et je me suis remise à respirer par lui.

Toute ma vie, quand on m'a demandé l'Afrique, j'ai répondu par mes comptes de mère : nous y sommes arrivés à trois enfants, nous en sommes repartis à trois. Les comptes sont bons. C'est ma phrase, je l'ai polie comme un galet à force de la redire, et elle ment d'un prénom, et tout le monde l'a toujours laissée mentir, par charité pour moi.

C'est entre ces deux berceaux, l'un vide et l'autre plein, que la nuit dont je parle est arrivée.

Une nuit d'hivernage, puisque chez nous tout est arrivé à l'hivernage. Il avait plu au soir, de cette pluie qui ne discute pas, la terre rendait sa chaleur en fumant. Les margouillats dormaient dans les angles du plafond. J'avais baissé la mèche de la lampe tempête au plus juste. Je la revois exactement, cette lampe : le verre piqué de moucherons, l'anse qui grinçait, l'odeur de pétrole, une lumière qui a disparu du monde et qui éclairait mieux que ce qui l'a remplacée, parce qu'elle n'éclairait que ce qu'on lui montrait.

Auguste était en tournée dans le cercle, dix jours de brousse. Henri dormait sous la moustiquaire, les filles dans la chambre du fond. Je n'arrivais pas à dormir, je ne dormais plus beaucoup, cette année-là. Le sommeil était resté dans la petite robe. Alors je faisais ce que font les femmes qui ne dorment pas : du rangement dans le noir, à la lampe tempête, là où le rangement n'attend personne.

La cantine d'Auguste était au pied du lit, fermée de sa serrure d'ordonnance. J'avais la clef. Il me laissait tout, cet homme qui ne disait rien. Je voulais y ranger ses chemises de rechange. Et sous les chemises, plié au carré comme une tenue de parade, il y avait le manteau.

Un manteau d'enfant. Gris de poussière d'années, trop petit pour un garçon de dix ans, raccommodé partout, des reprises larges d'homme, faites au fil de guerre, par-dessus des reprises fines, plus anciennes. Je le connaissais de réputation, ce manteau. Assunta m'en avait parlé, la sœur aînée d'Auguste, notre voisine de Tarascon, la mémoire vivante de cette famille : c'est elle qui, veillée après veillée, rue Jean-Jacques-Rousseau, m'avait raconté les Naïmardi morceau par morceau pour que j'y entre. Le manteau du petit, disait-elle. Celui qu'il traîne depuis l'Isère, celui qu'on n'a jamais pu ni laver ni jeter, la seule chose qui lui reste des trois jours de novembre. Elle disait ça avec ce sourire qu'on a pour les manies des hommes durs.

Assunta, il faut que je la plante ici, même si elle est restée à Tarascon dans ce chapitre : sans elle, je n'aurais rien compris à ce que mes doigts allaient trouver. Vingt ans de plus que Auguste, autant dire une autre génération, elle l'avait vu naître aux Adrets, elle avait suivi la famille dans toutes ses maisons. Une petite femme sèche, un chignon gris de fer, et des yeux qui n'avaient pas vieilli du tout. Ses veillées avaient un cérémonial : le café d'abord, réchauffé trois fois, dans des tasses qui ne se dépareillaient jamais. Puis les mains d'Assunta se posaient à plat sur la table, comme on ouvre un livre, et elle racontait. Rosa, les trois jours de novembre, le petit au manteau, les cloches dans la montagne. Jamais dans le même ordre, et jamais avec une virgule de changée, ce qui est la marque des vraies mémoires. C'est comme ça qu'on m'a donné cette famille : par morceaux, à la veillée, de la bouche d'une femme qui posait ses mains pour parler comme d'autres les joignent pour prier.

Et il y a une chose qu'Assunta racontait toujours en dernier, quand le café était froid pour de bon, un détail qu'elle n'expliquait pas et qu'elle n'a jamais lâché, ce qui, chez une conteuse de sa force, veut dire qu'il la travaillait. Elle était accourue de Provence pour les enterrements, en novembre dix-huit, arrivée trop tard pour tout, sauf pour ranger la maison des morts, ce travail qu'on laisse aux aînées. Et sur la table de la cuisine, elle avait trouvé l'encrier des enfants ouvert, une plume tachée posée à côté. Elle répétait : ouvert, la plume tachée, dans une maison où maman n'écrivait jamais, pas même les comptes. Elle avait refermé l'encrier, rangé la plume, et gardé ce détail toute sa vie comme on garde un caillou dans la chaussure. Voilà ce que c'étaient, les veillées d'Assunta : des histoires pleines de clefs, racontées par une femme qui ne savait pas qu'il existait des serrures.

Je l'ai pris sur mes genoux pour le remettre au carré, et mes doigts ont suivi les coutures, comme font les doigts qui ont cousu trente ans.

Le col pesait faux, un rien de trop, et une raideur douce, comme un papier. J'ai approché la lampe. Les points du col ne ressemblaient à aucune des reprises : minuscules, serrés, réguliers, et qui tremblaient. Des points parfaits faits de nuit, en cachette, par des mains à bout de forces. Une mourante. Je n'explique pas comment je le savais : une couture, pour qui en a fait sa vie, ça se lit.

J'ai été chercher mon nécessaire, et j'ai décousu, point par point, en gardant le fil.

Ce qui est sorti du col, vous l'avez vu naître, vous, siècle après siècle. Moi, je le voyais pour la première fois de ma vie. Un feuillet plié en huit, souple comme une peau, couvert de lignes, des encres de plusieurs siècles, je ne savais pas encore compter les siècles ce soir-là, mais je voyais bien que les plus pâles venaient de très loin. Deux lignes noircies exprès, raturées jusqu'à la nuit. Et en tête, recopiée avec plus de soin que tout le reste, une formule.

Et moi, Emma Vanni, dans une maison de Bamako, sous une lampe tempête, avec le fleuve qui respirait dehors, moi, je pouvais lire.

C'était de l'italien. Du vieux, du raide, du piémontais par endroits, mais de l'italien : ma langue, celle que j'avais gardée dans la bouche contre toutes les France. La première depuis vingt-quatre ans. Je ne vous dirai pas ce que disent les lignes. J'ai compris cette nuit-là que ce n'est pas à dire, et je le tiens. Je dirai seulement ceci : il y avait dedans des prénoms que je connaissais des veillées d'Assunta, des prénoms de la famille où j'étais entrée, et à mesure que je lisais, ce n'était pas comme apprendre un secret. C'était comme entendre enfin la phrase entière d'une conversation dont je n'avais eu, depuis mon mariage, que des morceaux : l'argent dans les ourlets, les mains posées à plat, le manteau qu'on ne jette pas, le silence des hommes. Tout ce que cette famille faisait sans se le dire était écrit là, non. Était *tenu* là. Un papier qui tient les gestes ensemble, comme le fil de chaîne tient la toile.

Et il y avait la règle, que j'ai comprise sans qu'on me l'enseigne, parce qu'elle était visible dans la matière même : une ligne par main. Des mains différentes, une ligne chacune, jamais deux. Des femmes surtout, les encres appliquées, patientes, des femmes. Et j'ai pensé à ce qu'Assunta m'avait dit un soir, en riant, comme un dicton

de la maison dont elle ne connaissait plus l'origine : chez les Naïmardi, tout passe par celles qui entrent.

J'étais entrée.

Et d'un coup, l'encrier d'Assunta s'est rouvert : dans ma tête, à Bamako, vingt-quatre ans après elle. L'encrier ouvert, la plume tachée, la mère qui n'écrivait jamais. Sous mes yeux, parmi les lignes du feuillet, il y en avait une à l'encre d'école, tracée par une main qui tremblait comme tremblaient les points du col. Rosa n'avait pas seulement cousu, sa dernière nuit. Elle avait écrit. La clef d'Assunta venait de trouver sa serrure, à cinq mille kilomètres de la porte, et j'ai remercié tout bas la conteuse de Tarascon qui la portait depuis un quart de siècle sans savoir que c'était une clef.

J'ai pensé à la mourante des points tremblés, Rosa, la mère des trois jours, celle des récits d'Assunta, et je lui ai parlé à voix basse, en italien, dans la nuit de Bamako, par-dessus vingt-quatre ans et deux continents. Je lui ai dit : je l'ai. Tu peux dormir. Et puis j'ai fait mes comptes, comme elle avait fait les siens : Auguste ne savait pas. Sa mère avait cousu de nuit pour qu'il ne sache pas, et il avait gardé le manteau vingt-quatre ans par pur amour, s'il apprenait maintenant ce qu'il avait porté, il apprendrait du même coup tout ce que ces trois jours avaient encore de caché, et on ne rouvre pas les trois jours d'un homme comme on découd un col. Le silence de sa mère était un ouvrage. Je l'ai respecté. Je l'ai seulement repris à mon compte.

Le manteau d'enfant est retourné dans la cantine, plié au carré, son col recousu vide. J'y ai remis du poids, un morceau de feutre, pour que sa main ne s'aperçoive de rien s'il faisait le geste. Parce qu'il faisait le geste, je le savais : je l'avais vu cent fois dormir la main sur ce col, et je m'étais dit cent fois que c'était le deuil. Ce n'était pas seulement le deuil.

Et l'*Immateriale*, puisque c'est le nom que porte la seule ligne qui se laisse dire, écrit en tête comme on grave au fronton, est entrée dans le col de mon manteau gris. Celui du trousseau, celui de l'argent de ma mère, trop chaud pour l'Afrique, plié dans ma malle depuis deux ans. Je l'ai cousue au col avec mon fil écru, mes meilleurs points. L'argent dans l'ourlet du bas, comme toujours. Elle en haut, contre la nuque. Une maison bien rangée.

Le jour s'est levé là-dessus comme il se lève là-bas : d'un coup, sans politesse. Awa est arrivée, les filles ont réclamé, Henri a fait ses dents sur tout ce qui passait, et moi

j'ai fait la journée d'une femme ordinaire avec, contre la nuque de mon manteau plié, six siècles dont j'étais désormais la seule vivante à savoir le poids. Auguste est rentré de brousse au bout de ses dix jours, poussiéreux, content à sa manière, qui consistait à ne rien dire et à réparer dans la maison des choses qui ne l'avaient pas attendu. Je l'ai regardé toute cette semaine-là comme on regarde un homme qu'on vient d'épouser une seconde fois : il ne savait pas. Il ne saurait pas. Et ce ne serait pas un mensonge entre nous, ce serait ma part de la maison : une garde, comme il avait les siennes.

Six mois plus tard, la guerre a rebattu les cartes, et il a fallu rentrer, Auguste restait, nous partions. Dakar, le port gris de monde, et ce bateau qu'on chargeait comme on charge la peur : trop plein, trop lent, trop seul. La Méditerranée et l'Atlantique étaient devenus des pays de sous-marins. On embarquait quand même. Les femmes de militaires embarquent quand même, personne n'a jamais écrit de citation pour ça, et j'aimerais bien savoir pourquoi.

Mais le voyage jusqu'à ce bateau, je veux le raconter, parce que tout le monde raconte les traversées et personne les trains. Trois jours de chemin de fer entre Bamako et Dakar. Auguste nous a mises au wagon. Il ne restait de lui, sur le quai, que ce que l'uniforme laisse voir d'un homme, c'est-à-dire rien, et c'est très bien ainsi, parce que ce rien-là, je le lisais couramment. Il a soulevé chaque enfant. Il a gardé Henri une seconde de plus que les filles, six mois, son premier fils, et il partait sans savoir pour combien d'années. Puis il a pris ma main. Pas serrée, prise. Enfermée dans les deux siennes, le temps de trois souffles, au milieu d'un quai qui regardait. Les gens du wagon ont dû nous prendre pour ce que nous n'étions pas. Une main qu'on prend, c'est tout ce qu'un quai de gare laisse dire à un homme comme lui, et je l'ai entendue jusqu'à Dakar.

Le train, ensuite. La locomotive brûlait du bois, la fumée sentait la forêt. On s'arrêtait à des gares dont j'ai récité les noms toute ma vie : Kati, Kita, Kayes, Kayes, où l'air de la nuit même était un four, et où j'ai pensé, sans bien savoir pourquoi ce pays me serrait le cœur, que mon mari y avait été jeune. Trois jours de banquettes et de poussière rouge, Solange négociait les bananes aux arrêts parce qu'elle avait mon œil pour les prix, Odile comptait les ponts. Henri a fait ses six mois de train contre moi, dans un pagne qu'Awa m'avait donné au départ, elle avait plié dedans, sans un mot,

du karité pour lui et du sel pour la route. Les femmes de tous les pays savent ce qui se donne pour les routes. À Thiès, on a changé de train et d'air : l'océan était dedans, tout à coup, le sel, l'iode, un vent qui ne devait rien à la terre. Et puis Dakar.

Dakar, on y a attendu six jours, dans un hôtel réquisitionné plein de femmes et d'enfants qui attendaient le même bateau, un dortoir de patiences. Le port, je l'ai dit, était gris de monde, il était aussi gris de fer et gris de mer : des grues, des files, des tampons. Chaque matin, une rumeur donnait le départ pour le soir, et chaque soir pour le matin. J'ai passé ces six jours à recoudre ce qui n'en avait pas besoin, pour occuper mes mains au vu de tous, la meilleure cachette d'une couturière, c'est de coudre sans arrêt : plus personne ne regarde ce qu'elle coud. À l'embarquement, un officier du port vérifiait les listes en mangeant les noms. Il a dit Ména. J'ai dit : Naï-mardi, le i se prononce. Il m'a regardée par-dessus sa liste, l'air de dire que par les temps qui couraient on prenait le nom qu'on vous donnait, et il a tamponné. J'ai remis le tampon dans une poche et le nom dans l'autre.

La passerelle montait raide. En haut, un vieux marin prenait les enfants des bras des mères le temps qu'elles passent la coupée, un homme au visage cuit et recuit, des mains énormes et douces, qui a soupesé Henri comme un pain et m'a dit : « Celui-là dormira. Les gros dormeurs font les bons passagers. » C'est le même qui, en bas, a installé les mères de petits près de l'échelle, « plus près de l'air », il a dit. Il n'a pas dit : plus près de la sortie, et on l'a toutes entendu quand même. La cale : des châlits de toile sur trois hauteurs, une veilleuse bleue, cent femmes, des enfants partout, les malles en remparts. On s'est organisées en une heure, comme s'organisent les femmes : celles qui chantaient, celles qui gardaient, celles qui priaient, et une qui riait fort, il en faut une.

J'ai passé la traversée avec Henri contre moi, Solange et Odile accrochées à ma jupe, l'argent dans l'ourlet, l'*Immatériale* au col, et mon manteau gris sur les épaules par toutes les chaleurs, au point que les autres femmes de la cale me croyaient fiévreuse. Qu'elles me croient. Une nuit (la troisième) les machines se sont tues d'un coup, en pleine mer. Vous ne savez pas ce que c'est, le silence d'un bateau la nuit, quand il est volontaire. Tout le monde a compris sans qu'on dise rien : un sous-marin¹⁸. Le mot a couru la cale en trois langues, à hauteur de confessionnal. On a éteint jusqu'aux veilleuses. Et dans ce silence-là, on a fini par entendre, pas lui : la

chasse. Trois coups sourds, très loin, qui vous cognaient dans le sternum plus que dans les oreilles, comme des portes qu'on referme au fond de la mer. Les grenades de l'escorteur, a dit un vieux marin dans le noir. Personne n'a demandé sur qui les portes se refermaient.

Alors j'ai fait mes deux gestes, un de chaque maison. De la main droite, mon chapelet, grain par grain, sans bruit de lèvres, je le dis à ma façon : je n'ai pas les mains de leur famille, moi. J'ai les grains de la mienne, et chacun ses outils. Et la main gauche, je l'ai posée à plat sur le col du manteau, contre la nuque de mon petit endormi sur moi.

Est-ce que ça a répondu ? On me l'a demandé une fois (une seule) et j'ai répondu ce que je réponds ici : dans une cale, la nuit, avec trois enfants et la mer pleine de fer, on ne fait pas la différence entre sentir et avoir besoin de sentir, et je ne suis pas sûre que la différence existe. Ce que je sais, c'est que mes enfants ont dormi, que les machines sont reparties avant l'aube, et que le chapelet et le col ont fait le voyage ensemble, chacun dans une main, comme un vieux couple qui ne se parle pas.

Au matin, je donne ce détail parce qu'il dit tout de ces années-là —, personne n'a parlé de la nuit. Les femmes se sont coiffées, les enfants ont eu faim, et le vieux marin est descendu dans la cale avec le café en annonçant la seule nouvelle qu'il jugeait digne d'être annoncée : la journée serait belle. Sur le pont, dans la queue des lavabos, j'ai vu l'escorteur, loin sur notre travers, un petit bâtiment gris, têtue, qui recousait la mer autour du convoi, d'un bord à l'autre, sans arrêt. Je connaissais ce travail-là. Je l'ai regardé longtemps. Les derniers jours, en remontant vers le nord, le froid est venu à notre rencontre, et pour la première fois depuis deux ans mon manteau gris a cessé d'être une bizarrerie pour redevenir un manteau : les femmes de la cale, qui m'avaient crue fiévreuse, m'ont trouvée prévoyante. Je les ai laissées croire ça aussi. Ce manteau aura passé sa vie à être pris pour un autre.

Marseille est apparue un matin, grise et debout. On a débarqué dans la France occupée, avec l'accent italien et des papiers français, ce qui à l'époque revenait à porter un manteau réversible dont aucun côté n'était le bon. Mais ça, c'est le chapitre d'après, Tarascon, les années noires, et ce que j'y ai ajouté de ma main.

Je finis sur ceci. Vingt-quatre ans, elle avait voyagé sans une seule femme qui sache : portée par un enfant, par amour aveugle, et il faut croire que l'amour aveugle

est un bon cheval, puisqu'il l'a menée jusqu'à moi à travers tout. Mais un cheval, ça se relaie. Cette nuit-là, à Bamako, la chaîne s'est renouée : une femme savait de nouveau. Une entrée, comme le voulait la règle.

Une Vanni. Avec l'accent. Et celui qui avait tracé la première ligne (cette encre pâlie qui menait les autres, dont je ne saurai jamais ni le nom ni le siècle) n'avait qu'à bien se tenir : désormais, on le lirait avec le i qui roule.



Elle m'a lue d'un trait, à la lampe tempête, dans la langue où l'on m'a écrite, et avec l'accent des vallées, qui est la langue au-dessus de la langue.

Puis elle a fait la seule chose que ni Rosa ni personne n'avait osée : elle a parlé à une morte, à voix haute, pour lui dire que c'était repris.

Notez ça, vous qui croyez que transmettre est une affaire de sang. La chaîne a été brisée par une mort et renouée par une étrangère. Le sang n'y a rien fait. L'entrée, tout.



18. *Guerre sous-marine allemande dans l'Atlantique : menace réelle pesant sur les convois en 1942.*

Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-18

CHAPITRE 13 — TARASCON, 1943



On m'a écrite dans toutes les encres, la brune des sacristies, la noire des comptoirs, la violette des écoles. On m'a écrite au deuil, à la peur, à l'amour, à la fatigue.

Une seule fois en six siècles, on m'a écrite dans la colère.

C'est le chapitre où on me l'écrit. C'est aussi celui où on me l'enlève.



C'est encore moi, Emma. On ne se débarrasse pas de moi si vite, j'ai promis de dire ce que j'ai ajouté de ma main, et chez nous les promesses de femmes sont les seuls papiers qui n'ont pas besoin de tampon.

Tarascon, donc. La rue Jean-Jacques-Rousseau, deux étages au-dessus du bruit de la rue, Assunta à trois portes de là, et l'Occupation par-dessus la ville comme un couvercle sur une marmite qu'on aurait oubliée sur le feu.

L'appartement : deux étages d'un escalier en colimaçon dont la rampe de fer glaçait la main dès la Toussaint, trois pièces en enfilade, la cuisine sur la cour, et le poêle au milieu comme un petit dieu exigeant. Tout, ces hivers-là, s'est organisé autour de lui : on vivait dans la cuisine, on dormait sous des manteaux, et les chambres étaient devenues des pays étrangers où l'on allait vite, en expédition. Par la fenêtre, la rue, étroite, haute, sonore, une rue qui répète tout : les pas, les volets, les nouvelles. J'ai appris à la lire comme une page. Le pas des semelles de bois, qui était le pas de tout le monde. Le pas des bottes, qui ne se confond avec rien. Et le silence d'après le couvre-feu, un silence de ville tenue, qui n'est pas le silence d'une ville qui dort.

Ce qu'était la vie d'une Italienne dans la France de ces années-là, je vais le dire, sans en rajouter, parce que la vérité toute nue suffit. Mes papiers étaient français, signés à Turin en trente-cinq, en bonne et due forme. Mais les papiers, ça se montre, l'accent, ça s'entend. Dans les queues devant les boutiques, je comptais mes mots comme on compte les tickets de rationnement : chaque r qui roulait me coûtait. Il y avait le mot macaroni, qu'on lâchait derrière moi assez fort pour que j'entende, assez bas pour pouvoir jurer qu'on n'avait rien dit. Il y avait les regards quand l'Italie a poignardé la France en quarante, et d'autres regards, retournés comme des gants, quand l'Italie a capitulé en quarante-trois, du jour au lendemain, je suis passée d'ennemie à traîtresse, ce qui est une promotion dont je me serais passée : les ennemis, on les respecte un peu. Les traîtres, tout le monde peut les cracher.

Les queues, puisque j'en parle : c'était le métier des femmes, ces années-là. On s'y mettait avant le jour, dans le froid qui prend les chevilles, avec les tickets de toutes les couleurs, la viande deux fois par mois quand elle venait, le pain qui rapetissait, le lait des cartes des petits, et les topinambours qu'on avait sans tickets, ce qui vous dit ce qu'ils valaient. On tenait sa place des heures pour repartir avec presque rien. C'est dans ces queues que se faisait et se défaisait la réputation de chacune, et c'est là que j'ai eu ma chance, et ma chance s'appelait Magali. La voisine du premier : une Arlésienne large et chaude, la voix posée bas, des mains toujours rouges d'eau froide, qui parlait provençal avec sa mère et français avec le siècle. La première fois que le mot macaroni est tombé derrière moi, c'est elle qui s'est retournée, pas moi. Elle a regardé la femme qui n'avait rien dit, longuement, de haut en bas, comme on toise une pièce de tissu douteuse, et elle a dit à la rue entière que dans sa famille, à elle, on avait été bien contents de trouver des Italiens quand il avait fallu creuser les canaux. Puis elle m'a prise par le bras. Le provençal roule les r aussi, m'a-t-elle dit ce jour-là. Entre rouleuses, on se tient. Mon nom, dans sa bouche, tombait juste du premier coup, le Midi détache le i que le Nord avale. C'était une amitié de queues et de papiers, faite de presque rien : une place gardée, une pincée de vrai café, un œuf tombé du panier. Ces années-là, j'ai appris à mesurer les gens à ça : non pas à ce qu'ils disaient de l'époque, mais à ce qu'ils glissaient dans votre cabas sans en parler.

Et il y avait mon Henri, deux ans, qui apprenait à parler dans mes jupes, et qui disait la maison, avec le n qui roulait doucement dans sa petite gorge. Je me sur-

veillais pour ne pas lui donner mon accent. Autant surveiller l'eau pour qu'elle ne mouille pas. Les nuits où j'avais pleuré dans la journée, je le regardais dormir et je me disais : pardon, petit, je te couds ma voix dans la gorge comme d'autres cousent des papiers dans les cols, et tu la porteras sans savoir, toi aussi.

Nos trajets étaient comptés comme le reste. La mairie pour les cartes, avec la queue du couloir qui sentait la laine mouillée. L'école des filles. La messe basse du dimanche, et une fois la semaine, Trinquetaille par le pont, pour le marchand qui gardait à Assunta des restes de morue. Chaque trajet avait ses règles : le cabas au bras gauche, les papiers dans la poche de droite. J'avais cousu des poches à papiers dans tout ce que la famille portait. C'était devenu ma spécialité, si l'on peut dire : la poche qui présente et le col qui se tait. Aux carrefours, il y avait les contrôles. On tendait les papiers, on répondait court, on comptait ses r. L'hiver de quarante-trois à quarante-quatre a été gris d'une couleur que je n'ai revue nulle part, pas le gris du deuil, pas le gris du ciel : le gris de la peur longue, celle qui ne désigne rien et qui use tout. On avait froid, on avait faim, et par-dessus on avait ça : l'attente, chaque matin, de ce que le jour allait confisquer.

La lettre est arrivée en février.

Pas pour moi, sur moi. Une lettre anonyme, comme la France en produisait alors des millions, sa grande récolte de ces années-là : l'Italienne du deuxième reçoit des lettres d'Italie, l'Italienne écrit dans sa langue, l'Italienne cache des papiers. Trois vérités de commère tressées en corde. On ne m'a jamais dit qui. J'ai mes idées. Je les ai gardées pour moi toute ma vie, et je les garde ici encore : la haine des voisins est un puits, si on se penche pour voir le fond, on y tombe.

Ils sont venus un matin de lessive, deux miliciens français et un Allemand qui s'ennuyait. C'est un détail que je veux consigner pour ceux qui n'y étaient pas : le pire, ce matin-là, ne portait pas l'uniforme étranger. Le pire avait l'accent de chez nous, l'accent d'ici, et il fouillait les tiroirs d'une mère de trois enfants avec l'application d'un homme qui a enfin trouvé un métier à sa taille. Le bruit, m'avait appris la vie, change de costume à chaque siècle. Ce matin-là, il portait le béret français.

Je les donne tels que je les ai eus devant moi, parce qu'on doit ça à la vérité. Le plus jeune des deux miliciens avait vingt ans à peine, des joues d'enfant mal fini, et il ne savait pas où mettre ses yeux, c'est lui qui renversait les tiroirs, avec des gestes trop

grands, comme on joue un rôle appris de la veille. L'autre, le gradé, était un homme fait, soigné, la quarantaine sèche : lui savait où mettre ses yeux, et c'était le pire des deux. Il fouillait posément, en remettant presque droit ce qu'il dérangeait, et il commentait à mi-voix, pour lui-même, comme un comptable qui trouve les colonnes mal tenues. L'Allemand s'était assis près de la fenêtre sans qu'on l'y invite, les gants posés sur le genou, et regardait la rue. La lessive fumait sur le poêle pendant tout ce temps, le linge de mes enfants tournait dans l'eau grise pendant que ces trois hommes cherchaient de quoi défaire ma maison. Et Henri, dans mes jupes, ne pleurerait pas : il regardait, de ce regard des petits qui range tout sans comprendre, et je tenais sa tête contre moi, pas pour le rassurer : pour l'empêcher d'apprendre leurs visages.

Ils ont trouvé mes lettres, celles de ma mère, celles de ma sœur Maria, l'italien de famille, les santés et les morts et les prix du beurre. Le milicien les a agitées comme des preuves. Il a dit : on brûle ça. Et il me les a tendues, parce que c'est ainsi qu'ils faisaient, les malins de cette espèce : ils vous faisaient brûler vous-même, pour que la honte soit à vous. J'ai ouvert le poêle et j'ai donné à manger au feu les écritures de ma mère, une par une, sans trembler. Je m'étais interdit de trembler devant eux, c'était mon luxe de guerre, je n'en avais pas d'autre.

Et puis l'Allemand s'est levé, et en passant il a pris mon manteau gris sur le dossier de la chaise.

Le drap de laine valait de l'or, cet hiver-là : tout le pays grelottait en fibranne. Il l'a soupesé en connaisseur, il a frotté le revers entre deux doigts. Moi je regardais ses mains à dix centimètres du col, du col cousu au fil écru, et je vous jure que le monde entier s'est réduit à ces dix centimètres-là.

Alors j'ai fait le geste de ma vie. Je ne l'avais appris de personne. Je le jure aussi, et vous qui avez lu les chapitres d'avant, vous en savez là-dessus plus long que moi. J'ai pris le manteau de ses mains, poliment, comme pour l'aider, j'ai retourné le bas, et j'ai ouvert l'ourlet d'un coup d'ongle, mes points cèdent quand je leur dis de céder. L'argent de ma mère a roulé sur la table. Tout. Les pièces d'or de mon départ de trente-cinq, l'héritage cousu, dix ans d'ourlet.

— Prenez, j'ai dit. Mais laissez-moi le manteau. Il vient de ma mère, et ma mère est de l'autre côté des montagnes, et avec vos guerres je ne la reverrai pas.

L'Allemand a regardé l'or, puis le manteau, puis moi. Les hommes qui trouvent s'en vont contents, celui-là n'a pas fait exception, il a juste eu, une seconde, l'air d'un homme qui se demande pourquoi une femme paie si cher un manteau usé, et qui décide que les Italiennes sont sentimentales. Il a raflé les pièces. Le milicien a protesté qu'il fallait verbaliser. L'Allemand a mis l'or dans sa poche en le regardant, et le milicien n'a plus rien dit, et j'ai eu ma seule joie de la matinée : les voir se manger entre eux, comme mangent toujours, à la fin, ceux qui vivent de prendre.

Ils sont partis. Je me suis assise. Assunta est montée un quart d'heure après avec de la tisane et elle n'a pas posé de questions, c'est la définition d'une sœur, qu'elle soit du sang ou pas.

C'est après leur départ que les mains se sont mises à trembler, pas devant eux : après, quand plus personne n'a eu besoin de moi debout. Je connais l'ordre, maintenant, c'est toujours le même : d'abord on tient, ensuite on tremble, ensuite on range. J'ai rangé. J'ai remis les tiroirs, plié le linge tiède, relevé la chaise. Et avant même de toucher la tisane d'Assunta, j'ai pris le manteau sur mes genoux et j'ai passé le col entre deux doigts, sur toute sa longueur, deux fois. Les points n'avaient pas bougé. Magali est montée à son tour vers midi, avec sa manière à elle de consoler, qui était de ne pas consoler : elle a raconté la rue, les nouvelles, une histoire drôle sur le fils de la mercière, et au moment de partir, elle a sorti de son cabas trois œufs, les a posés sur la table sans les commenter, et elle a dit, la main sur la porte : « Ils prennent l'or, ma belle. Le reste, ils ne savent pas le voir. » Elle ne savait pas si bien dire, et je ne le lui ai jamais dit.

L'argent de ma mère y est passé. Je le dis sans gloire : je n'ai pas hésité, donc je n'ai pas de mérite. Dans cette maison, la mienne maintenant —, l'argent a toujours été la petite monnaie de l'essentiel. On le coud pour pouvoir le perdre. Le jour venu, il fait son métier : il occupe les mains des voleurs pendant que l'essentiel se tait.

L'hiver a continué de serrer. Les affiches jaunes ont appelé les garçons de la ville pour les usines d'Allemagne, la réquisition avait des classes d'âge¹⁹, comme une armée qu'on lève, et les mères des queues n'ont plus parlé que de ça, à voix de plus en plus basse. Le fils aîné de la mercière est parti avec sa valise. Celui du boulanger, non. Il a disparu un matin, et sa mère a continué de vendre le pain avec un visage fermé à double tour, que tout le monde a compris et que personne n'a traduit. Voilà

où on en était : les fils cachés valaient mieux que les fils partis, et les deux manquaient pareil aux tables. Nous, on avait des filles et un petit. J'ai remercié pour ça des saintes que je ne connaissais même pas. Et j'ai continué mes points du soir, parce que les mains occupées empêchent la tête de courir les mauvaises routes.

Le printemps d'après, il y a eu les quinze jours.

Auguste, entre-temps, avait été rappelé d'Afrique, l'armée rapatriait ses cadres en métropole à mesure que la guerre changeait de visage, et son affectation l'avait posé à Avignon : à une heure de train de nous, autant dire à portée d'espérance, et de peur. Son poste a été mitraillé, puis bombardé, et pendant quinze jours, plus rien. Pas une lettre, pas un mot, pas un camarade de passage. Quinze jours, trois enfants, et une ville pleine de rumeurs qui toutes commençaient par « il paraît que là-bas ». J'étais comme folle. Je l'ai écrit à ma mère en ces mots-là, après, et je ne trouverai pas mieux ici : comme folle. Le jour, je tenais, les enfants mangent à heure fixe, c'est ce qui sauve les mères. La nuit, je m'asseyais dans la cuisine, la main gauche à plat sur le col du manteau, et je récitais mon chapelet de la droite, et entre les deux je n'étais plus qu'une oreille tendue à travers la Provence.

Les nouvelles, pendant ces quinze jours, il fallait aller les chercher soi-même, et elles se cachaient bien. Je suis allée deux fois à la gare questionner les cheminots, les cheminots savaient toujours quelque chose, c'était le télégraphe des pauvres : le premier m'a dit que la voie d'Avignon était coupée, le second que les équipes de déblaiement travaillaient jour et nuit, et aucun des deux n'a osé me dire ce que déblayer voulait dire. Magali m'accompagnait dans ces courses-là, sans que je le lui demande, elle m'attendait en bas, à l'heure où j'allais sortir, comme si la rue le lui avait dit. Au retour, elle parlait de tout sauf d'Avignon, et c'était sa façon de m'y laisser penser en paix. Assunta, elle, avait ses propres chemins : le soir, elle posait ses mains à plat sur la table de ma cuisine et racontait les attentes anciennes de la famille, toutes celles qui avaient fini par un retour. Elle triait ses histoires, ces semaines-là, je m'en rendais bien compte. Elle ne sortait de sa mémoire que celles qui finissaient bien. C'est un métier aussi, ça : gardienne des histoires qui finissent bien.

C'est la nuit du quinzième jour que j'ai écrit ma ligne.

Je n'avais pas décidé de l'écrire. Elle est sortie toute seule, comme sort le pus d'une plaie, à la table de la cuisine, à l'encre violette du cahier des filles, d'une main

que je ne reconnaissais pas. J'ai décousu le col, j'ai déplié le feuillet, et sous la ligne aux points tremblés de Rosa, sous toutes ces lignes patientes que j'avais lues à Bamako, j'ai écrit la mienne. En italien. Une ligne contre eux, contre le Duce, contre les brûleurs de lettres, contre les lettres anonymes, contre le mot macaroni, contre tout ce qui m'avait pliée depuis dix ans. Une ligne de guerre, avec de la haine dedans, de la vraie, de la bien nourrie.

Et je me suis sentie mieux, et j'ai recousu le col, et je me suis endormie comme on tombe.

Auguste est revenu, maigre, entier, avec sa façon de ne rien raconter qui en disait long.

Et un soir de cette semaine-là, j'ai vu ce que je n'aurais jamais vu si Bamako ne m'avait pas ouvert les yeux. Il est entré dans la chambre des enfants, en chaussettes, comme tous les soirs depuis son retour. Je croyais qu'il allait les border. Il a fait autre chose : il a posé la main à plat sur la poitrine de chacun, une par une (Solange, Odile, Henri) le temps d'un souffle, les yeux ailleurs, comme quelqu'un qui écoute une conversation dans la pièce d'à côté. Lui croyait vérifier qu'ils dormaient bien, après ses quinze jours de mitraille. Moi, depuis le couloir, je regardais un homme faire sans le savoir le geste de sa mère, de son père, de tous ceux dont j'avais lu les lignes, et j'ai compris ce soir-là, mieux qu'en lisant, ce que je gardais dans mon col. Le papier n'est que la doublure. Les lignes s'écrivent, se raturent, se recopient. Les mains, elles, continuent toutes seules, et personne ne les a jamais confisquées, celles-là, ni brûlées, ni fait rouler sur une table.

La vie a repris. Puis tout s'est dénoué en quelques saisons, comme se dénouent les mauvais nœuds : les Américains ont débarqué en Provence²⁰, Tarascon s'est libérée dans la poussière d'août, et les cloches (je veux le dire pour ceux qui tiennent le compte des cloches dans cette famille) les cloches de Saint-Trophime ont sonné à toute volée, et pour une fois personne ne s'est demandé pour qui.

La poussière d'août, il faut dire d'où elle venait, la liberté n'est pas arrivée par la poste : elle est arrivée par le ciel, et le ciel ne trie pas. Tout l'été, les bombardiers étaient venus pour les ponts, le rail, le fleuve, tout ce qui enjambe —, et quand les sirènes prenaient, on descendait à la cave avec les enfants, les papiers et le manteau : je le portais sur le bras par toutes les chaleurs, et plus personne ne s'étonnait de rien,

parce que chacun descendait avec son absurde à lui, un cadre, une pendule, une boîte à chaussures ficelée. Sous terre, on comptait ensemble les coups sourds, comme j'avais compté les portes qui se referment au fond de la mer, la guerre m'aura appris à compter des choses dont personne ne veut le total. Le pont de Trinquetaille est tombé dans le Rhône. Quand les cloches ont sonné, la ville était à moitié veuve de son fleuve, on a sonné quand même. On sonne toujours. C'est même à ça qu'on reconnaît que c'est fini : quand le bruit qui monte, enfin, vient des clochers et pas des bottes.

Roger est né au printemps d'après, le deux avril, beau et gros. Mussolini a fini la même semaine, pendu par les pieds. J'ai écrit à ma mère ce que j'en pensais, avec le mot exact qui me venait. La lettre a survécu, paraît-il, dans les papiers de famille. Tant mieux : je ne retire rien.

Et c'est là, dans cette paix toute neuve qui sentait encore la poudre, que j'ai rouvert le col une dernière fois.

Je voulais relire ma ligne. La guerre était finie. Je voulais voir la trace que j'y avais laissée.

Je l'ai relue, et j'ai eu honte.

Comprenez-moi bien : pas honte de la colère, ma colère était juste, elle l'est encore, je mourrai avec. Honte de l'endroit. J'étais la seule vivante à avoir lu ce feuillet en entier, ligne après ligne, et je savais donc ce que personne d'autre ne savait : en six siècles, pas une de ces lignes ne maudissait. Des lignes de deuil, oui. De peur, de faim, de départ. Mais tournées vers ceux qui viendraient, pas contre ceux qui avaient fait mal. Ce feuillet avait traversé les fourrageurs, la peste, les lansquenets et les machines sans jamais servir à régler un compte. Et moi, en une nuit, j'en avais fait un mur de vengeance. Ma ligne était exacte, et elle était fausse, fausse comme une pièce qui sonne bien mais qui n'est pas du bon métal.

Alors j'ai fait ce que j'avais vu sur le feuillet même, à l'endroit de la grande nuit noire dont je ne savais pas l'histoire : j'ai noirci ma propre ligne. Trait sur trait, à l'encre violette, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien de lisible. Ça m'a pris du temps. On ne rature pas vite quand chaque trait vous coûte. Une main, une ligne : je connaissais la règle pour l'avoir lue dans la matière. J'avais dépensé la mienne en colère. Je venais de la racheter en nuit d'encre. Il ne m'en serait pas donné d'autre.

Mais avant de recoudre, j'ai regardé le haut du feuillet. La formule, en tête. Celle qu'on recopie de siècle en siècle, la seule chose de ce papier qui appartienne à toutes les bouches. Elle pâlisait, l'encre de la dernière copie avait deux cents ans peut-être, elle s'en allait, comme s'en vont les inscriptions des tombes qu'on ne visite plus.

Et ça, c'était dans mes cordes.

J'ai taillé la plume des filles. Et de mon écriture à moi, ronde, appliquée, l'écriture de quelqu'un qui a appris tard et qui prend soin de chaque lettre comme d'un enfant confié —, j'ai recopié la formule en tête du feuillet, plus que tout ce que j'ai écrit dans ma vie. Sept mots. J'ai fait sécher. J'ai recousu.

Voilà mon legs, et je le donne pour ce qu'il vaut. Les autres ont laissé des lignes. Moi, j'ai laissé une rature et un titre. J'ai raté ma ligne, je l'ai su, je l'ai payé, c'est réglé. Mais le titre, je l'ai réussi. Et quand, dans très longtemps, quelqu'un de chez nous dépliera ce papier sous une lampe, la première chose qu'il lira, la chose recopiée plus que tout le reste, sera de la main d'une étrangère entrée par l'ourlet, une Italienne de Tarascon qui roulait ses r et qui n'a jamais baissé la tête qu'en apparence.

Les plumes lâchent, les bouches tiennent, disait-on chez eux, paraît-il. Moi je dis : et quand les bouches fatiguent, il se trouve toujours une femme pour repasser l'encre.



Deux ratures, désormais, sur mon papier. Deux nuits d'encre à trois siècles de distance.

La première disait : ce qui s'écrit ici ne se vend pas. La seconde : ce qui s'écrit ici ne se venge pas.

Six cents ans et deux hontes magnifiques pour établir mes deux seules lois. C'est long. C'est le prix des lois qui tiennent.



19. Service du travail obligatoire (STO), institué en 1943. Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-19

20. Débarquement allié de Provence, 15 août 1944 (opération Dragoon). Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-20

CHAPITRE 14 — MAILLANE, 2003



Il faut que je vous prévienne : ce chapitre va vous paraître cruel.

Un homme va me chercher pendant vingt ans, dans deux pays, dans des centaines de registres. Et chaque soir de ces vingt années, en rentrant, il accrochera son manteau à trente centimètres du mien.

Vous trouvez ça cruel. Attendez la fin du livre. Dans cette famille, rien n'arrive ni trop tôt ni trop tard, même moi, j'ai fini par l'apprendre d'eux.



Je m'appelle Marthe. Née Reynaud, de Trinquetaille, l'autre rive du Rhône, l'autre monde, disait-on, comme si un fleuve suffisait à faire deux mondes. Mon père était ingénieur, il projetait des diapositives de ses voyages aux gens du quartier, celui d'Henri était adjudant-chef et taisait les siens. On aurait pu croire que rien ne se marierait là-dedans. Ça s'est marié très bien. Les deux rives d'un fleuve ont plus en commun entre elles qu'avec le fleuve, il n'y a que le fleuve pour ne pas le comprendre.

Trinquetaille, pour ceux qui n'y sont jamais venus : des quais, des hangars, un pont, et le Rhône qui passe devant les fenêtres avec l'air de savoir où il va. On y grandissait entre deux mondes qui s'observaient par-dessus l'eau, la ville romaine d'un côté, et du nôtre les ateliers, les péniches, les gens qui font. Les soirs de projection, un drap tendu au mur transformait notre salle à manger en bout du monde. Le quartier entraînait voir l'Égypte ou les fjords, et j'ai appris là que la terre était grande et qu'elle pouvait tenir dans une boîte à images. J'ignorais qu'elle pouvait tenir aussi dans d'autres contenants, et qu'il y aurait un jour, dans ma propre maison, une ar-

moire de couloir dont je passerais le chiffon pendant vingt ans sans savoir ce que j'époussetais.

Je suis donc, moi aussi, une de celles qui entrent. La troisième de ce récit, si vous tenez les comptes. Mais contrairement aux deux autres, personne ne m'a jamais fait la leçon du doigt, personne ne m'a étalé d'étoffe sur une table à la chandelle. Ce chapitre est l'histoire de pourquoi, et de ce qui arrive à une famille quand la chaîne casse sans bruit, non par une mort brutale, mais par la plus douce des trahisons : la vieillesse.

D'abord, ce que j'ai épousé.

J'ai épousé un homme qui posait les mains sur les choses avant de s'en servir. Je l'ai remarqué au premier été, il prenait un outil, une rampe d'escalier, le volant de la voiture, et il y avait toujours ce quart de seconde, la paume à plat, comme un salut.

Pour le reste, une économie générale : des gestes comptés, une voix qui ne montrait pas, sauf sur un sujet, qui aura son chapitre —, et cette façon de se tenir un pas en retrait des conversations, comme les gens qui sondent un sol avant d'y poser quelque chose de lourd.

Son métier de papiers, c'était ébéniste, ses études, son apprentissage, son premier état : le bois. Quand on me l'a dit, au temps des bals, j'ai trouvé que ça lui allait comme un costume fait sur mesure, sans savoir encore à quel point : dans cette famille, chaque génération reçoit sa matière, la toile pour l'un, la pierre pour l'autre, le bois pour lui, et les mêmes mains passent de l'une à l'autre comme on change de langue sans changer de voix. Puis il est entré à la Construction Moderne, à la sortie de Tarascon, les chantiers, le béton des années neuves, un Naïmardi de plus à bâtir pour les autres. Et en soixante-cinq, Maillane : le Canal des Alpines, le poste qu'il occuperait le reste de son existence. Après la toile, la pierre et le bois, l'eau. La matière la plus difficile de toutes, la seule qui ne se laisse pas poser la main dessus, la seule qu'on ne peut qu'écouter.

Il faut dire ce qu'est le Canal des Alpines, pour qui ne connaît pas ce pays. Un canal qui nourrit, loin du canal qu'on regarde : une eau de travail, prise à la Durance, distribuée en branches et en martelières à travers des kilomètres de vergers et de prés, et tout l'été, jour et nuit, cette eau se partage à l'heure près entre des gens qui l'attendent. L'homme du canal est l'homme de ce partage. Des décennies durant, je

l'ai vu partir à des heures que personne d'autre ne connaissait, revenir avec de la boue d'une seule jambe, se lever de table parce qu'une vanne, quelque part, faisait des siennes. Maillane est un pays de vent, le mistral y taille tout, les cyprès, les toits, les habitudes, et par mistral l'eau ment : elle se ride à contresens, elle a l'air pressée là où elle dort. Lui n'écoutait pas l'air, il écoutait dessous.

Au Canal, les anciens racontaient qu'il posait la main sur une vanne et disait : elle force, celle-là, et on ouvrait, et elle forçait. Il lisait l'eau et la terre comme son grand-père avait lu la pierre et l'arrière-grand-père la toile, à ce qu'on m'a dit depuis. Moi, fille d'ingénieur, j'ai d'abord souri de ces manières. On m'avait appris que le monde se mesure. J'ai mis des années à admettre qu'il se touche aussi.

En soixante-dix-sept, Auguste est parti, à l'hôpital de Marseille.

J'y étais. Je veux dire ceci, parce que personne d'autre ne le dira : Henri, ce jour-là, n'a presque rien dit, chez eux, les hommes rangent les mots là où d'autres rangent l'argent, dans des doublures qu'on n'ouvre pas devant témoins. Mais je l'ai vu rester debout près du lit, longtemps après, et poser ses deux mains à plat sur le drap, sur la poitrine de son père, et fermer les yeux comme quelqu'un qui écoute. Il ne savait pas pourquoi il faisait ça. Moi non plus, alors. Maintenant que j'ai entendu toute l'histoire, je sais que dans cette famille on fait ce geste depuis six cents ans, dans les deux sens : pour retenir, et pour laisser partir.

Entre-temps, nous avons quitté les HLM des Alpilles pour la maison.

Les HLM, je veux le dire en passant, on y avait été bien, des logements qui ne portaient de HLM que le nom, des voisins qu'on connaissait, la cour, l'école derrière. Mais la maison, c'était autre chose : nous l'avions fait construire, et Henri en avait une fierté qu'il ne montrait qu'en redressant imperceptiblement le dos quand il disait chez nous. C'était une maison Phénix²¹, une maison sur catalogue, montée en quelques semaines, et les gens bien nés de Maillane avaient pour ce mot-là un petit sourire que je connaissais par cœur. Qu'ils sourient. Les siens bâtissaient pour les autres depuis un siècle : Carlo les murs d'Alba, Giovanni les digues de l'Isère, Auguste les postes de trois continents. Cette maison sur catalogue était la première qu'un Naïmardi faisait construire pour lui. Le catalogue, on s'en moquait. Le pour-lui, c'était toute l'histoire.

Je la revois neuve : le crépi clair, les volets, le jardin nu comme une page, et la haie de cyprès plantée dès le premier automne contre le mistral, parce qu'ici on n'habite pas un terrain, on négocie avec le vent. Le jardin s'est fait avec les années : les tomates au cordeau, le figuier, le fil à linge où les draps claquaient comme des voiles les jours de grand vent. Dedans, un couloir distribuait tout, la cuisine d'un côté, les chambres de l'autre, et contre le mur du couloir, l'armoire de chêne dont ce chapitre finira par reparler. Une maison sans mystère, aurais-je juré. On croit connaître une maison parce qu'on en fait la poussière.

Et c'est dans cette maison que Emma est venue vivre : longtemps, bien plus longtemps que ce que les familles appellent d'ordinaire la fin.

C'est moi qui m'en suis occupée, je le dis sans mérite, ces choses-là ne se comptent pas, elles se font. Le bain, le chignon, le senbon de violette qu'elle réclamait en tendant la main, et les soins, tous les soins, faits maison, jusqu'au bout, il n'a jamais été question qu'elle finisse ailleurs que sous notre toit, et si j'avais connu alors la vieille devise de cette famille, on ne regarde pas mourir depuis le seuil, j'aurais su que je l'appliquais sans l'avoir apprise. Elle m'appelait ma fille, avec ce n qui roulait, et je peux dire que ces années-là, malgré tout ce qu'elles ont eu de lourd, sont parmi les plus pleines de ma vie. On croit soigner une vieille femme. En vérité, on reçoit.

La chambre d'Emma donnait la meilleure lumière de la maison, celle du matin. De son fauteuil près de la fenêtre, elle suivait le fil à linge, les cyprès qui prenaient le vent, les saisons du jardin, avec ce regard des très vieilles gens qui semblent vérifier que le monde sait toujours faire. Il y a une douceur particulière aux maisons qui abritent une très vieille personne : tout y parle plus bas, tout y marche moins vite, et on ne sait jamais très bien si c'est la maison qui la ménage ou elle qui l'apaise.

Il y a eu un prix, et ce n'est pas moi qui l'ai payé, c'est Vincent. La chambre qu'on a donnée à Emma, c'était la sienne. Il avait seize ans. Il est parti habiter à Tarascon, chez mes parents, Marius et Odette, à Trinquetaille, le petit-fils délogé par l'aïeule, qui traverse le Rhône pour se faire loger par l'autre rive. Il ne s'est jamais plaint, il en a même été heureux là-bas, entre le placeur d'arènes et le projecteur de diapositives. Mais je note le mouvement pour ceux qui liront : dans cette famille, quand une génération arrive au bout, une chambre se libère toujours en poussant un jeune sur une route. Ça s'appelle la place, et c'est le plus vieux des héritages.

Le Rhône, dans cette histoire, n'aura jamais cessé de servir : frontière pour les uns, refuge pour d'autres, pont quand il le fallait. Et je note aussi, pour l'ironie douce des familles, que la chambre cédée fut la seule dette d'Emma envers son petit-fils : elle l'a remboursée sans que personne en sache rien, en laissant dans une double, à trente centimètres d'une patère, de quoi occuper ses nuits de soixante ans.

Et il faut maintenant que je raconte les murmures, parce que c'est ici que la chaîne a cassé, et que ça s'est passé dans mes mains sans que je le sache.

Ces heures-là avaient leur décor, et je le pose d'abord : le soir, presque toujours, cette heure entre chien et loup où les maisons changent de règne, quand les soins étaient finis et que la cuisine envoyait ses bruits de couvercles à travers le couloir. Certains soirs, le mistral poussait contre les volets par rafales longues, et la chambre devenait une cabine : deux femmes, une lampe, et dehors quelque chose qui voulait entrer.

Vers la fin, l'esprit d'Emma s'en allait par moments : pas toujours, par marées. Dans ces heures-là, elle me prenait la main, elle la serrait avec une force qui n'était plus de son corps, et elle me parlait, moitié français, moitié italien, moitié cette langue d'entre-deux qui n'appartenait qu'à elle. Des phrases en morceaux. Toujours les mêmes, ou presque. Il filo, ma fille, il filo. Écoute avec le doigt. Et une fois, une fois que je n'ai jamais oubliée parce qu'elle avait les yeux parfaitement clairs en le disant : le manteau gris. Le col. C'est pour toi que je l'ai gardé, ma fille. Pas pour les hommes.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Ce que font toutes les brus du monde devant les paroles d'une très vieille femme : j'ai caressé la main qui serrait la mienne, j'ai dit oui, Emma, bien sûr, le manteau gris, et j'ai remonté la couverture. Le médecin appelait ça la confusion. J'appelais ça sa pauvre tête. Nous avions un mot pour ne pas écouter, et nous l'employions avec tendresse, ce qui est la pire façon de ne pas écouter.

Elle essayait de me faire la leçon. Je le sais aujourd'hui. La leçon que Rosa n'avait pas pu faire à son fils, Emma essayait de me la faire à moi, la troisième entrée, mais les mots lui arrivaient cassés, dans le désordre, sans l'étoffe sur la table, sans le doigt guidé, et moi je n'avais pas le code. La chaîne ne s'est pas rompue par une digue ni par une grippe, cette fois. Elle s'est rompue entre une bouche qui n'arrivait plus à

transmettre et une oreille qui croyait bien faire en apaisant. La vieillesse est une censure que personne ne dénonce.

Emma est partie en disant mon cher Auguste, comme elle l'avait toujours dit. Après, c'est moi qui ai rangé ses affaires, Henri n'a pas pu, il est resté en bas, et je n'ai pas insisté. Chacun son étage dans le deuil. La robe du dimanche, le chapelet dans sa boîte, les lettres. Et le manteau gris de son trousseau, que je connaissais bien pour l'avoir brossé chaque hiver. Je l'ai plié comme elle me l'avait appris, elle pliait la laine d'une certaine façon, toujours, et je l'ai mis dans l'armoire du couloir, sur l'étagère du haut, avec un savon de Marseille contre les mites.

C'est moi qui ai fermé la porte de l'armoire. J'insiste : moi. La presque-gardienne, l'héritière qui n'avait pas su entendre, a rangé de ses propres mains l'héritage dans le noir, et a refermé, et n'a plus pensé au manteau que comme on pense aux affaires des morts, un pincement en passant, de moins en moins souvent.

Les années ont fait ce qu'elles font. Et puis il y a eu le soir de la télévision, quatre-vingt-six, Vincent avait dans les vingt ans, il passait à la maison.

Aux informations, ils ont parlé d'un navire échoué au large de l'Afrique. Le journaliste a dit le nom du bateau : Naïmardi. Pavillon africain. J'ai levé les yeux de mon ouvrage, prête à faire une plaisanterie, et la plaisanterie m'est morte sur les lèvres, parce que j'ai vu le regard qui passait entre mon mari et mon fils. Pas un mot. Un regard aller-retour, chargé comme une barque, et le silence qui a suivi, que ni l'un ni l'autre n'a voulu casser. J'ai su ce soir-là, sans pouvoir le formuler, que ces deux-là partageaient quelque chose au sujet de ce nom, quelque chose qui n'avait pas encore trouvé sa langue. Le nom travaillait en eux comme une eau souterraine, il ne demandait qu'un forage.

Le forage a commencé en deux mille trois. Henri avait soixante et un ans.

Vingt ans, donc. Vingt ans de lettres aux mairies du Piémont, de photocopies d'actes, de dimanches d'archives. J'y étais : à côtés égaux, je peux le dire : je classais, je traduais ce que mon italien de cuisine permettait, je conduisais quand ses yeux fatiguaient. J'ai vu des sacristies où la lumière entre en biais, des fonctionnaires italiens d'une patience de santons, des registres que personne n'avait ouverts depuis un siècle. Et j'ai vu des choses que je range depuis dans le tiroir des choses vues : les archives aimaient mon mari. Je ne sais pas le dire autrement. Les liasses lui venaient

bonnes du premier coup. Il disait en riant : j'ai la chance des débutants, ça fait vingt ans qu'elle dure.

Nos voyages avaient leur liturgie. La voiture chargée de classeurs et d'un thermos, la route jusqu'à Vintimille puis la plaine du Pô, ou le train, quand les yeux de l'un et les jambes de l'autre votaient ensemble. Des hôtels simples près des gares. Des mairies de villages, leurs salles au carrelage frais, l'employé qui disparaît dans une réserve et revient les bras chargés, et la poussière qui monte dans la barre de lumière quand on ouvre un registre relié en peau. Ça sent le grenier sec et la cire, un registre, on tourne les pages à deux doigts. On parle bas sans que personne l'exige. Il notait les cotes de sa petite écriture de dessinateur, et moi je classais, je datais, je photographiais, l'ingénierie de mon père servait enfin à quelque chose dans cette famille de mains.

Un jour, dans un inventaire notarial de Carmagnola : dix-huit cent quarante-sept, je me souviens de l'année parce qu'il a noté la cote trois fois, de trois façons, comme pour la clouer —, il a trouvé une formule en fin d'acte qu'il n'a pas su interpréter. Il me l'a lue à voix haute, là-bas, dans la petite salle communale. Je ne l'écris pas ici : vous la connaissez, elle est en tête de ce livre et en tête d'un feuillet que ni lui ni moi n'avions jamais vu alors. Il l'a recopiée dans son carnet. Et pendant tout le voyage du retour, il a regardé par la fenêtre du train avec la figure de quelqu'un qui a entendu son propre nom prononcé dans une langue qu'il ne parle pas.

Après cela, il n'a plus cherché pareil. Il cherchait quelque chose, désormais, il ne savait pas quoi, il l'appelait l'écrit, faute de mieux, et il le cherchait où cherchent les hommes de sa sorte : dans le papier des institutions. Les archives départementales, les registres paroissiaux, le Dauphiné Libéré qui lui a envoyé l'article de la digue. Il a tout trouvé, tout, les dates, les actes, le journal jauni, la mort de Giovanni racontée par un entrefilet centenaire. Tout, sauf la chose elle-même.

L'hiver, entre deux voyages, le bureau devenait le vrai pays : les classeurs par communes, les chemises par siècles, les photocopies annotées au crayon : jamais d'encre sur les documents, il avait des principes d'archiviste sans en avoir eu le maître. Et je pose la question que personne d'autre ne posera : à quoi tient qu'un homme cherche vingt ans ? J'ai ma réponse de femme qui a tout vu. Il ne cherchait pas des morts. Il cherchait une permission : celle de croire ce que ses mains lui disaient de-

puis toujours. Les archives étaient sa façon d'être raisonnable en poursuivant une chose qui ne l'était pas.

Une nuit, une seule en cinquante ans de mariage —, il m'a parlé de ses mains.

C'était après Crevoladossola, le voyage où on avait photographié la maison de la Negra. Dans le noir, à plat dos, il m'a dit qu'il sentait parfois quelque chose dans les paumes, sur les vieilles pages, sur les tables, un fourmillement, une chaleur, et il s'est arrêté, et il a dit : ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Je n'ai rien fait dire. Je lui ai pris la main dans le noir et j'ai répondu que les mains des Naïmardi avaient toujours eu leur vie à elles, que j'avais épousé les siennes en connaissance de cause. Il a ri. On s'est endormis. On n'en a jamais reparlé, mais après cette nuit-là, je l'ai vu de temps en temps poser la paume sur ses propres dossiers, sur ses classeurs de recherches, comme on prend la température d'un enfant. Les dossiers ne répondaient pas. Il ne savait pas pourquoi. Moi non plus, alors.

Voilà. Je pourrais raconter vingt ans de plus, mais ce chapitre a dit ce qu'il devait dire, et le reste appartient aux suivants, il y a eu des années dures aussi, entre lui et notre fils, et ce n'est pas à moi de les raconter.

Je finis sur l'armoire.

Elle est dans le couloir, entre la cuisine et les chambres. Chêne, deux portes, le savon de Marseille renouvelé chaque printemps. Chaque soir de ces vingt années de recherche, mon mari est rentré, a accroché sa veste à la patère du couloir (à trente centimètres de l'étagère du haut) et est allé s'asseoir à son bureau pour chercher l'écrit dans ses photocopies. Je passais le chiffon sur l'armoire chaque semaine. Et je vais confesser la seule bizarrerie de ma vie raisonnable de fille d'ingénieur : certaines fois, en passant le chiffon, je posais la main à plat sur la porte fermée, une seconde, sans raison aucune.

Chez eux, ça s'attrape. Même à travers les portes. Même quand on n'a pas eu la leçon.



Il disait : j'ai la chance des débutants aux archives. La chance, dans les sacristies, porte souvent mes initiales.

Mais je veux qu'on me rende justice sur un point : je n'ai jamais ouvert l'armoire. Ce n'est pas mon travail, d'ouvrir. Mon travail, c'est de tenir le fil tendu jusqu'à ce qu'une main l'attrape.

La main venait. Elle réparait des corps, quelque part de l'autre côté d'un océan. Elle ne le savait pas encore, mais elle venait.



21. Maisons « Phénix » : constructeur de maisons individuelles sur catalogue, emblématique de l'habitat pavillonnaire français (1960-1980). Fiche et liens : thomasperichain.fr/#note-21

CHAPITRE 15 — LA DISPUTE



Les pères et les fils de cette famille ne se disputent presque jamais. Trop de silence en réserve, trop de respect mal rangé.

Mais quand ça arrive, une fois par siècle, pas plus —, écoutez bien ce qui se dit.

On se dispute toujours à mon sujet. Sans me nommer. C'est même à ça qu'on me reconnaît.



C'est moi de nouveau. Vincent. Matoury, la même nuit que le premier chapitre, les crapauds ont fini par se taire, le feuillet est déplié sur la table sous la lampe, et je n'ai toujours pas tout lu. Il y a une ligne à l'encre bleue que je n'ose pas encore approcher. Avant d'y venir, il faut que je raconte la dispute, parce que sans elle, vous ne comprendrez ni la ligne bleue, ni la main sur le front, ni pourquoi j'ai attendu d'avoir soixante ans et un manteau décousu pour comprendre mon père.

La lampe attire ce que la nuit compte d'ailé, ici : des bestioles cognent l'abat-jour à intervalles réguliers, et le bois de la maison continue de rendre sa chaleur du jour par craquements espacés, comme quelqu'un qui compte. J'ai refait du café que je ne boirai pas. Le feuillet est dans le rond de lumière, et je le tiens à distance de mes coudes comme on tient à l'atelier une pièce fragile hors du geste, précaution de métier. Cette nuit, c'est une précaution d'autre chose.

Il faut d'abord dire d'où je viens, moi, dans cette histoire.

Je viens d'une cave. Celle des HLM des Alpilles, notre cave, au rez-de-chaussée des bâtiments, ici les caves ne descendaient pas sous terre, elles s'alignaient au pied des cages d'escalier —, avec l'ampoule au fil et l'établi que je m'étais monté en récu-

pérant des planches. C'est là que j'ai passé mon enfance utile : je démontais, je remontais, je réparais, les vélos du quartier, les postes de radio, tout ce qui voulait bien se laisser ouvrir. À l'école, pareil : les matières où l'on touche. On a fini par m'orienter en études techniques, ce qui à l'époque se disait avec une nuance de relégation, les mains, pour l'école de ce temps-là, c'était l'étage du dessous. Personne ne m'avait dit que dans ma famille, les mains étaient l'étage noble depuis six siècles. Personne ne le savait.

Je peux la redessiner les yeux fermés, cette cave. Le couloir de béton aux portes alignées, chacune avec son numéro peint et son cadenas, la nôtre qui raclait, l'interrupteur de porcelaine, et l'ampoule au bout de son fil qui balançait quand on la frôlait, l'ombre des outils faisait alors le tour des murs, une ronde. Une fenêtre basse sur la cour donnait l'heure mieux qu'une montre : jaune le matin, bleu le soir. Ça sentait l'huile, la limaille, le carton humide, et cette odeur-là m'a suivi partout. Je l'ai retrouvée trente ans après dans tous les ateliers où je suis entré, c'est l'odeur des endroits où l'on comprend le monde avec les doigts. Sur l'établi de planches, chaque outil avait sa place dessinée au feutre. J'ignorais que des établis comme ça, cette famille en alignait depuis six siècles. Je ne le sais que depuis ce soir, et j'écris ces lignes avec des fourmis dans les paumes.

Mais il faut que je rende à chacun sa part, parce que ce livre est un endroit de comptes justes : celui qui m'a appris à bricoler, appris, avec des mots, des méthodes, des plans dessinés au crayon gras, ce n'est pas un Naïmardi. C'est Marius. Mon grand-père de Trinquetaille, l'ingénieur, le projeteur de diapositives. Le jour où j'ai voulu une planche à roulettes, elles étaient hors de prix, dans ces années-là, des objets de vitrine —, il n'a pas dit qu'on verrait à Noël. Il a dit : on va la faire. Une vieille paire de patins à roulettes démontée, une planche rabotée, les essieux récupérés vissés dessous, et deux samedis d'établi où il m'a montré comment on pense un objet avant de le faire : parce que tout se recycle, disait-il, tout se refait soi-même, il suffit de regarder une chose assez longtemps pour voir la chose suivante qu'elle contient. J'ai roulé sur cette planche des années. J'ai roulé dessus toute ma vie, à vrai dire : mon métier, c'est elle.

Sa méthode tenait en trois habitudes, que j'ai gardées toute ma vie : dessiner avant de couper, même trois traits sur un coin de journal. Mesurer deux fois. Et fi-

nir la séance en rangeant, parce qu'un établi en ordre, c'est la moitié du travail suivant. Rien de spectaculaire. Tout d'essentiel. Les grandes transmissions ont des allures de samedis ordinaires.

Voilà ma vérité de fabrication, et je la crois plus belle que toutes les légendes de sang pur : les Naïmardi m'ont donné les mains, le don muet, celui qui pose les paumes sans savoir pourquoi. Et c'est un Reynaud qui leur a appris à parler. Le don d'une rive, la méthode de l'autre. Il faut les deux rives pour faire un fleuve, il n'y a que le fleuve pour l'ignorer, ma mère l'a déjà dit mieux que moi.

Mon grand-père Auguste, lui, descendait parfois me voir à la cave. Il s'asseyait sur une caisse et regardait sans un mot, son béret sur la tête. Une fois, une seule, il a dit en partant : « C'est propre. » Chez lui, c'était une décoration.

Puis j'ai trouvé ma voie, et je peux dater le jour : celui où j'ai découvert qu'il existait un métier où l'on fabrique, de ses mains, des morceaux de personnes. L'orthoprothèse. On prend du bois, de la résine, du cuir, de l'acier, et on rend une jambe à un homme, une main à une femme, une course d'école à un gamin. Le jour où j'ai compris ça, la cave des HLM a pris son sens rétroactif : je n'avais jamais réparé des vélos, je m'étais entraîné.

C'est un métier d'établi, le nôtre, on ne le sait pas assez. Un moulage se coule, se corrige, se recharge, une emboîture s'essaie, s'écoute, l'appui qui rougit, la peau qui proteste —, se reprend, se ponce, le cuir se coupe à la forme et se coud au fil ciré. Des heures de gestes pour qu'un inconnu retrouve un trottoir, une cour d'école, un chemin de vigne. Les premières fois où j'ai vu quelqu'un se lever sur un travail sorti de mes mains, j'ai compris que la cave des HLM n'avait jamais été une cave, c'était une salle d'attente.

J'avais un rêve, en ce temps-là : l'humanitaire. Partir appareiller là où personne ne va, appareiller, puisque c'est le verbe de mon métier et qu'il faut le dire une fois pour tous ceux qui ne le connaissent pas : fabriquer et ajuster à quelqu'un le membre ou l'appui qui lui manque. Rendre une jambe, une main, un dos qui tient. Le mot est technique, le geste ne l'est jamais. Et puis j'ai rencontré Tylia, et la vie a fait ce qu'elle fait des rêves bien portés : elle ne me l'a pas retiré, elle l'a mis de côté, dans une doublure, pour plus tard. On verra qu'elle a fini par le recoudre où il fallait.

Et puis j'ai créé l'entreprise. Et mon père a dit la phrase.

C'était à Maillane, dans la cuisine de la maison Phénix, un dimanche. Je venais leur annoncer la nouvelle, OrthoProduct, que je montais à Issoudun : mes statuts déposés, mon local, mes premières embauches à venir. J'étais fier comme on l'est à ce moment-là d'une vie, c'est-à-dire complètement, et je crois que je parlais trop vite.

Je revois la lumière mieux que la saison : cette clarté blanche de Provence qui entre dans les cuisines à l'heure du café et qui ne prend parti pour personne. La toile cirée. Les tasses des dimanches. Les grandes scènes d'une vie choisissent leur décor, elles prennent la cuisine, comme tout le monde.

Il faut savoir une chose sur mon père : il écoutait toujours jusqu'au bout, sauf sur un sujet. Il y avait un mot qui le mettait en selle avant la fin de votre phrase, et ce mot, c'était patron. Là-dessus, l'homme des constats tranquilles montait sur ses grands chevaux en une seconde, et c'était un spectacle que toute la famille connaissait par cœur : le tribun. Un petit homme, mon père, chez nous on dépasse rarement le mètre soixante-huit, c'est une constante de la lignée. Seul Roger, son frère, a pris de la hauteur pour tout le monde, mais monté sur ses grands chevaux, il dominait la cuisine. Il défendait l'ouvrier et sa famille exploitée avec une fougue de meeting, le poing sur la table, les exemples qui remontaient de trois générations, lui qui se disait socialiste, comme on décline son état civil, il avait sur ce chapitre des colères d'estrade qui débordaient largement l'étiquette. On ne discutait pas, à ces moments-là. On laissait passer, comme on laisse passer une crue.

Le mot société a suffi. Je n'ai pas fini mon exposé. La tirade est partie, le patronat, les familles pressées comme des citrons, le monde coupé en deux, tout l'arsenal, servi à son fils avec la même conviction qu'aux inconnus des repas de fête. Je l'ai laissée passer, la gorge serrée, en me disant qu'elle retomberait comme elles retombaient toutes.

Elle est retombée. Et c'est après, et c'est ça qui m'a eu, qu'il a posé sa main à plat sur la table, redevenu parfaitement calme, et qu'il a dit, de sa voix de constat, celle qui annonçait les crues au Canal :

— Tu vas voter à droite et exploiter tes ouvriers.

Voilà. La crue, puis le verdict. Onze mots, rendus après délibération. C'est le calme qui m'a blessé, pas l'orage.

Je veux être exact sur ce que cette phrase m'a fait, parce que l'exactitude est la seule chose que je peux encore offrir à cette scène. Elle ne m'a pas mis en colère, la colère est venue après, en voiture. Sur le moment, elle m'a coupé les jambes, comme une lame bien entretenue. Parce que ce n'était pas une opinion politique. C'était une prophétie. Mon père, l'homme qui ne se trompait jamais sur les niveaux d'eau, venait de me dire qui j'allais devenir, et dans sa bouche, ce devenir était une trahison. Le patronat était son ennemi. J'entrais chez l'ennemi. Il ne me reniait pas, c'était pire : il me classait.

Ma mère n'a rien dit. Elle a resservi le café, ce qui, dans le langage de ma mère, voulait dire : je ne suis pas d'accord et nous sommes toujours une famille. Les deux informations tenaient dans une cafetière.

La colère, je l'ai dit, est venue en voiture, elle avait de la route pour tourner, le Berry est loin. Les Alpilles dans le rétroviseur, le Rhône, la nuit d'autoroute, et quelque part dans cette remontée, j'ai cessé de refaire la conversation perdue pour entreprendre autre chose, qui allait m'occuper trente ans : prouver. On croit rouler vers chez soi, on roule vers son établi.

Et maintenant, il faut que je raconte la suite, parce que c'est elle qui fait de cette dispute autre chose qu'une dispute, et de mon père autre chose qu'un tribun.

Quelques semaines après la prophétie, une grande enveloppe est arrivée à Issoudun. Dedans, des plans. Les plans de mon premier OrthoProduct, l'implantation de l'atelier, les postes de travail, les circulations, le local plâtre, tout, tirés au propre, cotés, à l'encre, de sa main. Parce qu'il faut que je vous dise encore une chose sur cet homme : à ses heures perdues, il était aussi dessinateur de plans. Le bois de sa jeunesse, l'eau de son canal, et le soir, à la table de la cuisine, la règle et le rottring : encore un état des mains, je ne les compte plus. Il avait dessiné les locaux de l'entreprise de l'exploiteur. Sans un mot d'accompagnement,. Le paquet disait ce que la bouche ne dirait pas.

Je les ai gardés, ces plans. Dépliés sur des tréteaux dans le local, ils sentaient encore le tube à dessin. Le trait était sûr, les cotes tombaient juste, une implantation pensée par quelqu'un qui avait écouté décrire mon métier de très près, en ayant l'air de lire son journal. Les hommes de cette famille espionnent ce qu'ils aiment, c'est leur façon d'embrasser.

Et des années après, quand OrthoProduct a déménagé dans ses nouveaux locaux, ils sont tous montés à Issoudun pour les vacances de Noël : mon père, et mes frères avec lui. Nous avons passé les fêtes dans les ateliers vides, en famille, à monter les établis, poser les machines, câbler, régler, ranger, pour que les ouvriers et les techniciens trouvent tout en place en rentrant de congés. Et qu'on me pardonne d'ouvrir ici une parenthèse, mais elle est au centre de tout : je n'ai jamais dit mes ouvriers, mes techniciens, ces mots-là n'ont jamais pu sortir de ma bouche, et ce n'est pas de la coquetterie. OrthoProduct n'a jamais été un patron et ses hommes. C'était un ensemble d'hommes qui œuvrent dans la même direction : sans cela, rien n'est possible, ni une entreprise, ni une famille, ni ce feuillet qui traverse six siècles. Le possessif, je le laisse à la prophétie.

Le Berry en fin décembre, c'est un froid appliqué, sans grandiloquence, un froid qui gèle les flaques du parking et met de la buée à toutes les respirations. Dans les ateliers neufs, le chauffage n'était pas encore en régime : on travaillait en pull sous les blouses, on se repassait le thermos, et la nuit tombait à cinq heures sur les verrières comme un couvercle posé doucement. Je revois les silhouettes dans la lumière crue des projecteurs de chantier, le père, les fils, les cartons ouverts, les gestes qui s'accordent sans consigne, comme s'accordent les gens qui ont eu le même maître sans le savoir. Personne ne prononçait de grandes choses. On se passait des vis.

Le soir du trente et un, on mangeait des sandwiches assis sur des caisses, dans l'odeur de résine et de placo neuf, et il y avait dans ces ateliers froids plus de famille qu'à bien des tables de réveillon. L'homme qui avait prédit que j'exploiterais « mes » ouvriers, le possessif était de lui, passait ses vacances de Noël à préparer, de ses mains et avec ses trois fils, le poste de travail de chacun, pour que personne n'ait une heure de gêne à la reprise.

Voilà mon père en entier, et je défie quiconque de le résumer : la bouche a maintenu le verdict pendant des années. Les mains n'ont jamais cessé de me construire. Il était fier de moi, de nous, de ce que nous faisons, et il n'a jamais pu le dire, ça ne sortait pas, ce n'était pas une langue qu'on lui avait apprise. Sauf les toutes dernières années, où quelques mots ont fini par passer, et encore, déguisés, comme on va le voir, en prédiction ratée. Longtemps, je n'ai pas su quoi faire de cette contradiction. Maintenant que j'ai lu six siècles de cette famille sous ma lampe, je sais qu'elle n'en

est pas une : chez les Naïmardi, la vérité d'un homme n'a jamais été dans ce qu'il déclare. Elle est dans ce que font ses mains, et les siennes ont voté pour moi à chaque Noël.

Et puisque ce livre est un endroit de vérité, je vais dire ici ce que je n'ai jamais dit à mon père, pas pour me défendre : pour corriger la carte.

Il n'y a pas deux mondes. Voilà ce que mes trente ans d'atelier m'ont appris, et voilà où mon père se trompait : lui qui se trompait si peu. Il croyait la frontière tracée entre patrons et ouvriers, comme une digue bien nette entre deux eaux. Moi j'ai vu, du même côté de sa digue que lui, des contremaîtres humilier plus féroce ment que des actionnaires. J'ai vu des patrons se ruiner en silence pour ne pas fermer, et j'ai vu (l'actualité me le remontre chaque soir à Matoury) des hommes de tous les étages être de mauvaises gens, et des justes pousser dans tous les sols. La frontière existe, mais elle ne passe pas entre les classes : elle passe à l'intérieur de chaque homme, et elle bouge, et il faut la garder soi-même, tous les jours, comme une vigne. Le combat de mon père était juste. Sa carte était fausse. On peut hériter d'un combat en corrigeant la carte, c'est même, je crois, la seule façon sérieuse d'hériter.

La première réparation est venue par le tréma.

Quand Mathieu est né, à Lorient, l'état civil a avalé nos deux points, NAIMARDI, tout plat, le i noyé dans le a, le nom prononçable à la française, c'est-à-dire méconnaissable. J'aurais pu laisser courir. On avait un nouveau-né, mille choses, et deux points, n'est-ce pas, deux points. Je ne les ai pas laissés courir. J'ai fait le siège des bureaux, courriers, justificatifs, l'acte de mon père, celui de mon grand-père Auguste qui avait posé ce tréma en devenant français, des semaines de guichets pour deux points d'encre. Quand la rectification est arrivée, j'ai photocopié l'acte et je l'ai envoyé à Maillane, sans lettre d'accompagnement. Mon père a téléphoné le soir même. Il n'a parlé ni d'OrthoProduct, ni de politique, ni de rien. Il a dit :

— J'ai reçu l'acte. (Un silence, de ceux qu'il fallait savoir mesurer chez lui.) Ton grand-père aurait vérifié tes chaussures et il aurait dit : c'est propre.

C'est ce jour-là, je crois, que nous avons cessé d'être un patron et un homme de gauche, pour redevenir deux Naïmardi, deux hommes d'une famille où l'on se bat pour des choses que les autres trouvent minuscules, deux points sur une lettre, un

accent dans une gorge, parce qu'on sait de naissance, sans savoir pourquoi, que c'est par les choses minuscules que l'effacement commence.

Ensuite sont venues les recherches : ses vingt années d'archives, que ma mère a racontées. Il m'a embarqué à sa façon : des enveloppes qui arrivaient dans le Berry avec des photocopies d'actes piémontais et trois lignes de sa main. Regarde ce que j'ai trouvé. Un jour, devant nous, ses trois fils, il a lâché sa phrase de passation. Nous continuons les recherches, et nous laissons à nos descendants la tâche de poursuivre notre Histoire, et j'ai noté que pour la première fois de sa vie d'homme de dossiers, il avait dit Histoire comme on dit patrimoine, et non comme on dit politique.

Ces enveloppes, je les ouvrais à l'atelier, entre deux rendez-vous, debout près de la fenêtre, du Piémont au Berry via Maillane, les morts de Carmagnola voyageaient en photocopie grise. Il ne demandait rien avec. C'était sa façon de tenir une porte ouverte entre nous pendant les années où la parole passait mal. On peut se dire beaucoup de choses par actes notariés interposés.

Et puis il y a eu l'annonce.

J'avais cinquante-quatre ans quand Tylia et moi avons pris la décision, arrêter, quoi qu'il arrive, et bâtir une troisième partie de vie en Guyane, sur sa terre à elle. Un projet plutôt qu'une fuite, mûri sur trois ans pendant que se faisait la vente d'OrthoProduct, parlé avec nos enfants, expliqué, posé sur la table comme on pose les choses dans cette famille quand on les fait bien. Restait à le poser sur une dernière table : celle de la maison Phénix.

Trois ans, donc, entre la décision et la dernière table, parce qu'on ne quitte pas vingt-trois familles sur un coup de tête, et qu'une maison se transmet comme le reste : établi rangé, moitié du travail suivant. Puis la route du sud, une fois encore. Je l'avais usée dans tous les états, cette route, la colère du début, les Noël chargés d'outillage. Cette fois, j'y descendais avec un projet qui n'avait pas encore de nom sur les tables de famille.

Mon père avait presque quatre-vingts ans. Même cuisine, même toile cirée, ou sa remplaçante à l'identique, car ma mère les choisissait fidèles. Et cette fois, il m'a écouté jusqu'au bout. Sans monter en selle une seule fois, moi qui parlais vente, société, salariés, tous ses mots à crue. C'est à ce silence-là, avant même ses paroles, que j'ai compris que quelque chose avait changé de place en lui. J'ai dit la vente, la

Guyane, le désert de soins là-bas, les patients amputés qui attendent des mois un appareillage, l'atelier que je voulais monter, l'humanitaire de ma jeunesse qui me rattrapait par la manche à l'âge où les autres rangent. Quand j'ai eu fini, il a regardé la table un long moment. Puis il a posé la main à plat dessus, le même geste qu'à la prophétie, la même main, trente ans plus vieille, et il a dit :

— Tu as fait vivre vingt-trois familles, et tu pars soigner où personne ne va. (Il a hoché la tête, pour lui-même.) Ce n'est pas ce que j'avais prédit.

— Non, papa.

— Tant mieux. Et comme je ne disais rien, il a ajouté, avec le quart de sourire qu'il gardait pour les grandes occasions : — C'est la seule prédiction de ma vie que je suis content d'avoir ratée.

On n'a jamais reparlé de la phrase. On n'en avait plus besoin : elle venait d'être remboursée, avec trente ans d'intérêts, en onze mots contre onze mots. Les hommes de cette famille tiennent leurs comptes serrés, même en pardon.

Ici, à Matoury, le café a fini de refroidir et la nuit a passé son milieu. Sur la table, la ligne bleue attend toujours, et je comprends pourquoi je raconte tout ceci dans l'ordre au lieu de courir à elle : dans cette famille, on prépare le poste de travail avant le geste. Même quand le geste est une lecture.

Et puis il y a eu novembre deux mille vingt-trois. Mais ça, c'est le chapitre que je repousse depuis le début de cette nuit, et les crapauds eux-mêmes se sont tus, comme s'ils savaient.



Le père craignait que le fils ne vende ses mains. Le fils a fini par vendre l'entreprise, et garder les mains.

Notez-le, pour la suite : dans cette famille, on ne vend jamais que le seau. Le puits, jamais. Une femme l'a dit il y a quatre siècles, sous une lampe à huile, et personne ne l'a contredite depuis.

Quant à la dispute. J'ai connu des guerres de Trente Ans réglées plus vite. Mais aucune réglée aussi proprement.



CHAPITRE 16 — TARASCON, 2023



Il faut que je vous dise comment je meurs. Vous m'avez suivie assez loin pour y avoir droit.

Je ne meurs pas quand le papier brûle, le papier n'est que ma doublure. Je meurs quand plus personne ne sait. Quand la dernière main qui me connaît se refroidit et qu'aucune autre n'a reçu la leçon, je commence à m'effacer, comme s'efface une langue quand meurt le dernier qui la parle.

J'ai failli mourir deux fois au vingtième siècle. Et ces deux fois-là, dans les années où je n'avais plus de mains où vivre, quelque chose de moi a peut-être débordé, une femme au bord d'une eau, une femme au bord d'une route. Je ne les commande pas. Je ne suis même pas sûre qu'elles soient à moi. Il y a des périodes de ma longue vie dont je ne me souviens que comme on se souvient des fièvres.

Si c'était moi : pardon. Je ne savais plus faire.



C'est moi, Vincent, toujours à la même table, et la nuit de Matoury avance. Il me reste deux choses à raconter, et ce sont les deux plus difficiles. L'accident, et la chambre.

L'accident d'abord, parce que sans lui je n'aurais pas su dire ce que j'ai dit dans la chambre.

C'était environ cinq ans après la création d'OrthoProduct. Un matin d'hiver, quatre heures et demie, les horaires des artisans qui livrent loin, la route noire, le fourgon chargé. Je connaissais ce trajet par cœur, chaque virage, chaque dos-d'âne.

Trois kilomètres avant la sortie de route, j'ai traversé un village endormi, et au bord de la départementale, dans le halo d'un lampadaire, il y avait une vieille femme.

À quatre heures et demie du matin. En hiver. Debout au bord de la route, le bras à demi levé, j'ai eu l'impression, et je pèse ce mot depuis trente ans sans en trouver de meilleur, l'impression qu'elle faisait du stop. J'ai ralenti, le temps que mon cerveau refuse ce qu'il voyait, une femme de cet âge, à cette heure, par ce froid —, et dans le rétroviseur il n'y avait plus que le lampadaire. Je n'affirme rien. Il était très tôt, j'étais peut-être déjà moins réveillé que je le croyais. Je raconte ce que mes yeux ont raconté à mon cerveau, et je le range où cette famille range ces choses-là : avec ce qui ne s'explique pas et qu'on ne force pas.

Trois kilomètres plus loin, sans excès de vitesse, sans verglas, sans mécanique en cause, sans explication du tout, et il n'y en aura jamais : la voiture est sortie de la route.

Ce fut violent. Je ne raconterai pas la tôle, je donnerai le bilan, parce qu'il se passe de commentaire. Pas de gendarmes, il n'y a eu personne à constater quoi que ce soit, un champ, l'aube, le froid. Pas une égratignure sur moi. L'assureur a envoyé un dépanneur, le dépanneur a emporté la voiture, et la voiture est partie directement à la casse : irrécupérable, le châssis faussé, le train avant arraché, la caisse pliée, tout juste bonne pour la broyeuse, et personne n'a discuté. Détruite, sauf l'habitacle. La cellule où j'étais assis était intacte, seule pièce entière de l'épave. Les experts ont leurs mots pour ça, la structure, les zones de déformation. Moi j'ai marché autour de la voiture dans le petit jour, sans une écorchure, en pensant qu'il était impossible que je sois encore en vie, et je dois dire ma première idée telle qu'elle est venue, parce qu'elle dit l'état où j'étais : j'ai cru à une décorporation. J'ai tourné autour de l'épave en m'attendant, sincèrement, à me voir, mort au volant, la tête sur le vitrage, pendant que quelque chose de moi faisait le tour du véhicule pour constater. J'ai regardé par la vitre de l'habitacle intact, la seule partie encore en forme, celle qui avait la forme de moi, et le siège était vide, et c'était donc bien moi qui regardais, avec mes jambes dans le froid et ma buée devant la bouche.

Et la pensée d'après, je la donne aussi dans l'ordre, parce que c'est elle qui a tout changé —, la pensée d'après n'a pas été merci, ni pourquoi. C'a été un reproche : je m'en suis voulu, là, debout dans ce champ, de n'avoir pas dit à mes proches que je

les aimais. Voilà ce qu'on trouve dans sa tête quand on la croit finie : pas ses affaires, pas ses comptes, ses silences.

Et j'ai repris le travail l'après-midi même.

Je le dis sans fierté aucune. Je le dis même comme on avoue : c'est le réflexe de cette famille, on continue, on recommence, on ne s'arrête pas. Six siècles de ce réflexe m'étaient tombés dessus sans que je connaisse leur existence, et ce jour-là, ce réflexe était une folie. Le corps était intact, le reste ne l'était pas. Les vraies séquelles sont venues après, et elles n'étaient pas visibles aux radios, les nuits, les routes d'hiver, le lampadaire du village qui revenait sans prévenir. Celle qui m'a aidé à traverser ça, c'est Tylia. Celle qui m'a réparé, moi qui allais passer ma vie à réparer les autres, c'est elle. Je le pose ici en une phrase parce qu'elle n'aime pas les tirades, mais que la phrase soit claire : sans elle, la suite de ce livre n'existe pas.

Et de ce matin-là datent deux choses qui ne m'ont plus quitté. La première est un rituel, et j'emploie le mot exprès, parce qu'il a la régularité et le sérieux d'un rituel : depuis ce jour, je ne pars jamais, jamais, sans embrasser ma femme, et mes proches s'ils sont présents, et mes animaux. Tout être vivant qui fait partie de ma vie et dont je me sens responsable, à tort peut-être, on m'a fait remarquer que cette responsabilité-là était fautive en droit. C'est une erreur avec laquelle je vis très bien. La seconde est une décision que je n'ai jamais formulée mais qui s'est appliquée toute seule : plus rien d'important ne resterait dans ma gorge.

C'est de ce matin que date ma façon de parler, ceux qui me connaissent la subissent avec affection : dire ce que je pense sans filtre, mais avec justesse, avec respect, en y mettant les formes quand les formes servent, et de l'humour jusqu'à fatiguer mon monde, on me l'a dit, sans filtre d'ailleurs, j'ai apprécié la méthode. Et l'autre versant, que l'on pardonne moins : dire à une personne qu'elle ne m'intéresse pas, ou l'ignorer sans détour. La vie ne permet pas qu'on s'y arrête. Je l'ai appris à quatre heures et demie du matin, dans un champ gelé : le temps des vivants est un budget, et j'ai cessé ce jour-là de le dépenser en politesses vides. Six siècles d'hommes de cette famille ont fait sans dire. La mort m'a frôlé, et j'ai reçu, moi, l'autorisation inverse : dire. C'est mon trépas à moi, deux points posés sur ma voix pour qu'elle ne s'avale plus.

Mon père n'est pas monté, on ne monte pas pour un homme sans une égratignure qui a repris le travail à quatorze heures. Je n'avais d'ailleurs prévenu personne du vrai poids de la chose, ma nouvelle langue mettrait un peu de temps à s'installer. C'est des mois après, lors d'un passage à Maillane, dans la cuisine de la maison Phénix, que je lui ai tout raconté, la sortie de route, l'habitable intact au milieu de la carcasse, et ce qu'aucun constat n'aurait su où ranger : la vieille femme du village, le bras à demi levé, le rétroviseur vide. Je m'attendais au silence, ou au bon sens. Il était l'homme du bon sens, des niveaux d'eau, des choses mesurables.

Il s'est levé, il est allé à la fenêtre, et il est resté un long moment à me tourner le dos. Puis il a dit, sans se retourner :

— J'avais quinze ans, sur les quais du Rhône, à Tarascon. Un soir, j'ai vu une femme au-dessus de l'eau. Elle flottait. Elle n'avait pas de jambes. Elle m'appelait. (Un silence de la taille du fleuve.) Je n'en ai jamais parlé qu'à toi.

Voilà. C'est tout. Il est revenu s'asseoir, on n'a rien conclu, on n'a rien expliqué, deux hommes d'une même famille se sont passé leurs deux femmes inexplicables comme on se passe un outil, à main nue, sans mode d'emploi. Nous n'en avons jamais reparlé. Mais quelque chose avait changé de nature entre nous ce jour-là : nous étions désormais deux détenteurs du même genre de secret, et ça crée une parenté à l'intérieur de la parenté. Je ne l'explique pas. Je le range avec le reste, sur l'étagère des choses vraies et impossibles à prouver, l'étagère la plus solide de cette maison.

Il faut dire un mot des mains de mon père dans ses dernières années, parce qu'elles ont fait une chose que personne n'attendait : elles se sont mises à peindre.

Comme son père avant lui, Auguste, le militaire droit, qui à la retraite avait sorti d'on ne sait où une patience de chevet et une justesse de couleur que personne ne lui avait enseignées. Mon père a suivi le même chemin sans l'avoir prémédité : le canal derrière lui, la maladie devant, et entre les deux, des toiles. Des paysages, la Provence, des choses tranquilles peintes par des mains qui avaient mesuré des crues toute leur vie. Deux hommes de service, deux carrières de devoir, et au bout, quand le service a rendu les mains, les mains ont parlé. Il y a des toiles de lui ici, à Matoury, sur les murs de bois de la maison. Il y en a dans le Berry, chez Mathieu, mêlées à celles d'Auguste. C'est sous ces toiles-là, dans le carton, que dormait le manteau gris. Je n'invente rien : la peinture montait la garde.

Et puis novembre deux mille vingt-trois.

L'appel de mon cousin est arrivé à Matoury comme arrivent ces appels-là, court, sans détour : viens, maintenant. Je dois cette dette-là et je la consigne : c'est lui qui a donné l'ordre, et sans cet ordre je n'arrivais pas à temps.

Alors voici ma dernière épopée, la petite, celle de trente-six heures, et je la raconte au pas de course parce qu'elle s'est vécue ainsi. L'avion de nuit, Cayenne-Roissy, l'océan traversé en luttant contre les fuseaux horaires comme Emma avait lutté contre les sous-marins, chacun sa mer. Roissy, sept heures du matin, et dans le hall des arrivées, Camille, ma fille, venue de Caen où elle était alors étudiante, en master de psychologie : l'année où l'on apprend dans les livres ce que les familles apprennent dans les couloirs d'hôpital. Elle m'attendait au milieu des pancartes des chauffeurs comme la plus belle des pancartes. Une voiture de location. La France avalée du nord au sud, et au passage, Issoudun (le Berry, la ville d'OrthoProduct, comme si la route tenait à me faire réviser ma vie) pour prendre Mathieu. Mon fils. Et la voiture a continué vers le sud avec, à son bord, trois générations de Naïmardi en route vers la quatrième.

Nous sommes arrivés à Tarascon dans la nuit. Il était vingt-deux heures, les hôpitaux, à cette heure-là, sont fermés comme des forteresses, et celui de Tarascon nous a ouvert ses portes. Je ne sais pas quel médecin, quelle infirmière, quel veilleur a décidé que trois personnes arrivées d'un autre continent et de deux bouts de la France entreraient à vingt-deux heures passées. Je sais ce que je répète depuis le hangar de la scierie de mil neuf cent dix-huit : il y a plus de gens bons qu'on ne le dit. Ils demandent seulement qu'on leur laisse une porte pour l'être. Celle-là s'est ouverte sur un couloir silencieux, et au bout du couloir, la chambre.

Tarascon, la ville de la Roquette et de Trinquetaille, la ville où tout avait commencé pour lui : la vie l'a ramené à son point de départ, et je ne sais pas si c'est une cruauté ou une politesse du destin. La chambre était comme toutes les chambres de ces étages-là : trop claire, trop calme, une fenêtre sur des toits qu'il connaissait par cœur.

Il était ailleurs. Pas absent, ailleurs. Les médecins avaient leur mot pour ça, l'inconscience, j'avais appris à me méfier des mots des rapports. Je me suis assis près de

lui, et j'ai fait ce que l'homme du champ gelé savait faire et que six siècles d'hommes de cette famille n'avaient pas su : j'ai parlé.

Je lui ai dit qu'il avait été un bon père. Je lui ai dit : malgré tes positions tranchées, et que je les portais maintenant, ces positions, à ma façon, face aux douleurs de ce monde. Pas sa carte, mais son combat. Pas ses deux camps, mais son refus, le grand refus Naïmardi de compter les gens pour rien. Je lui ai dit ce qu'on dit quand on a appris, un matin d'hiver, à ne rien laisser dans sa gorge. Les mots sont à lui et à moi, j'en donne ici la substance, et je garde le reste, même les livres n'ont pas tous les droits.

Et puis j'ai posé ma main sur son front.

Je suis orthoprothésiste. Mes paumes lisent des corps du matin au soir, des moignons, des dos, des épaules, ce que la vie a cassé et ce qu'on peut encore appareiller. Ce sont des mains de métier, calibrées, professionnelles. Sur le front de mon père, elles ont cessé d'être des mains de métier. Je ne vous dirai pas que ça a répondu, je tiens la ligne de cette famille : les mains ne recousent pas les crânes et ne marchandent pas avec ce qui vient. Je vous dirai ce que je sais : je me suis senti à ma place exacte, comme une pièce qui trouve son logement après un long jeu. Il semblait m'entendre. Je crois qu'il m'a entendu. Je sais, je sais qu'on ne sait jamais, c'est sa chanson, je la lui rends.

Aujourd'hui, depuis ma table de Matoury, avec six siècles dépliés sous la lampe, je sais ce que je faisais dans cette chambre sans le savoir : le geste. Celui du scribe enfant sous les mains d'un inconnu, celui de Bianca dans les tessons, celui de Marco au lazaret, celui de Rosa au chevet de Giovanni, celui de mon père sur le drap d'Auguste. On ne regarde pas mourir depuis le seuil. Personne ne me l'avait appris. Je l'ai fait quand même. La transmission n'a pas besoin d'être comprise pour être exacte : quelqu'un me l'a soufflé, un jour, sans que je sache qui.

Il est parti le lendemain matin, à six heures. Huit heures après notre arrivée. Le dernier de sa fratrie.

Trente-six heures de course à travers un océan et un pays pour huit heures d'avance, on m'a dit : quelle chance tu as eue. C'est vrai. Mais je crois aussi que dans cette famille, la chance a toujours eu une définition précise : c'est le nom qu'on donne au fait d'être venu. Rosa s'était assise sur un tas d'habits de morts. Vincenzo

montait des sacs de riz de nuit. Moi j'ai traversé l'Atlantique avec mes enfants pour un baiser et une main sur un front. On ne regarde pas mourir depuis le seuil, même quand le seuil est à sept mille kilomètres.

Il me faut écrire encore une chose sur ces jours, et je l'écris sans nom, parce que certaines portes doivent rester ouvertes.

Dans les années qui ont suivi la mort de notre père, un cousin s'est éloigné de nous, peu à peu, sur des reproches que je ne comprends pas. Je les ai retournés dans tous les sens, en honnête homme, et je ne les comprends pas. Et il a pris, en le reven- diquant, des chemins que notre père a combattus toute sa vie, depuis les chemises noires de sa propre mère jusqu'à ses colères d'estrade. Le bruit, je l'ai dit à la première page de ce livre, s'immisce partout où on le laisse entrer. J'ignorais qu'il pouvait s'immiscer jusque dans une famille.

Je n'en dirai pas plus, et surtout pas de nom. Je noterai seulement ceci, qui me tient lieu de position : c'est ce cousin qui m'a dit viens, maintenant, et sans lui, je n'embrassais pas mon père vivant. Je garde les deux vérités ensemble, comme cette famille a toujours tout gardé : la dette et la blessure, cousues dans la même doublure. Mon père croyait le monde coupé en deux et il a mis une vie à s'adoucir. Moi, je ne crois pas aux mondes coupés : ni aux familles coupées. Il n'y en a qu'une. Et la porte, de mon côté, ne ferme pas.

Les cartons sont arrivés par conteneur quelques mois après. Les toiles peintes. Et dessous, plié comme un ouvrage à reprendre, le manteau gris, dont je ne savais pas encore qu'il m'attendait depuis plus longtemps que moi.



Maintenant, lecteur, approche. J'ai une chose à te dire que le fils, à sa table, ne sait pas encore, et je te la confie parce que tu m'as suivie depuis Carmagnola et que les longs compagnonnages se paient.

Le dernier hiver de sa vie, un matin où la maison était vide, Henri a ouvert l'armoire du couloir. Il cherchait autre chose, on cherche toujours autre chose. Ses mains, en soulevant le manteau gris de sa mère, se sont arrêtées. Trente centimètres, vingt ans. Elles ont fini par entendre.

Il a décousu le col au petit couteau, proprement, fils d'adjudant. Il a déplié. Il a lu, l'italien de sa mère, les encres de six siècles, la formule qu'il traquait dans les inventaires notariaux depuis deux mille trois, recopiée en tête de l'écriture ronde et appliquée qu'il reconnaissait entre mille. L'homme qui avait cherché l'écrit pendant vingt ans dans deux pays l'a tenu dans ses mains, seul, dans un couloir, à quatre-vingt-un ans. Il n'a pas crié. Il a pleuré sans bruit, comme pleurent les hommes de cette maison, et il m'a lue en entier, deux fois.

Puis il a pris un stylo à bille, de l'encre bleue, la seule du tiroir, et il a écrit sa ligne, de sa main déjà malade qui tremblait comme celle d'un homme qui aurait appris tard. Et il a recousu le col avec ce qu'il avait : du fil rouge, à grands points pressés, des points de soldat, fils de soldat. Et il a remis le manteau sous les toiles, comme il l'avait trouvé.

Et il n'a rien dit. À personne. Tu veux savoir pourquoi, moi aussi, j'ai attendu six siècles quelqu'un qui trouve ET qui parle. Mais je crois que je sais : il avait dit à ses fils qu'il leur laissait la tâche de poursuivre. Un homme qui a cherché vingt ans sait ce que vaut le chemin. Il ne t'en prive pas, Vincent, il te l'a remis en place.

Les registres se trompent avec toute l'honnêteté du monde. Les fils aussi : à sa table de Matoury, il croit que son père est mort sans savoir. Va tourner la page avec lui. La ligne bleue attend.



CHAPITRE 17 — MATOURY, 2026



Nous y sommes. La table, la lampe, la nuit qui finit.

Je vous ai fait traverser six siècles pour vous ramener où nous avons commencé, c'est ma façon de voyager, vous devez la connaître, maintenant : je ne vais jamais ailleurs. Je vais plus profond.

Il reste une ligne bleue, un homme qui n'ose pas, et moi. Je me tais, c'est son chapitre.



La ligne bleue.

Deux heures du matin, à peu près, je n'ai pas regardé l'heure à ce moment-là, je la reconstitue à la manière des crapauds, qui ont leur façon de dire la profondeur de la nuit : au plus noir, ils chantent plus espacé, plus large, comme si la forêt elle-même passait aux points de nuit. La grande pièce n'existait plus qu'autour de la lampe. Le manteau gris occupait la table comme un patient occupe ma table d'examen. J'ai eu cette pensée-là exactement, et je la note parce qu'elle m'a aidé : traiter l'impossible avec les gestes du métier, c'est la seule anesthésie que je connaisse. Les deux toiles étaient toujours contre le mur, où je les avais installées au début de la nuit, les Alpilles de mon père, le chemin trop droit d'Auguste. Deux témoins, ils regardaient.

Je l'ai regardée longtemps avant de la lire, comme on regarde la porte avant le couloir, comme mon grand-père écoutait les cloches d'en haut avant de redescendre. L'écriture tremblait. Au premier chapitre de cette nuit, j'ai écrit que c'était une écriture de quelqu'un qui avait appris tard, et je maintiens ma phrase pour l'honnêteté du récit : c'est ce que j'ai cru voir. La vérité, je l'ai comprise en approchant la lampe.

Ce n'était pas une main qui avait appris tard. C'était une main qui savait depuis toujours, et qui finissait.

Il y a un temps, entre voir et savoir, où l'on négocie. J'y suis resté quelques secondes, le corps déjà au courant, la nuque, les avant-bras, tout ce qui chez moi comprend avant moi. Et la tête qui proposait encore des solutions honorables : la fatigue, la lampe, la ressemblance des écritures dans une même famille. À l'atelier, je connais ce temps-là par cœur : c'est celui du patient qui a déjà compris la mauvaise nouvelle et qui vous laisse finir votre phrase. La tête a fini sa phrase. Le corps avait raison.

L'écriture de mon père. L'encre bleue d'un stylo à bille, le genre de bic qu'on trouve dans le tiroir d'une cuisine de maison Phénix, entre les élastiques et le tournevis. Et la ligne disait. Je la donne, c'est la seule du feuillet que je donnerai, et vous comprendrez pourquoi celle-là a le droit de sortir :

Je sais, je sais qu'on ne sait jamais.

J'ai ri. Je vous jure que j'ai ri, tout seul, à deux heures du matin, au milieu de la forêt, un rire avec de l'eau dedans, mais un rire. La chanson de Gabin. Sa phrase de toujours, celle qu'il répétait quand quelque chose le dépassait, celle que je lui avais rendue à l'hôpital sans savoir que je la lui rendais deux fois. Mon père avait tenu entre ses mains la réponse à vingt ans de recherches, l'écrit, le vrai, l'original de la formule qu'il traquait dans les inventaires, et devant six siècles de lignes, l'homme des archives avait écrit en tout et pour tout : on ne sait jamais.

C'est la ligne la plus savante du feuillet. Il faut avoir tout cherché pour avoir le droit d'écrire ça.

Je me suis levé. Il paraît qu'on s'assoit, sous le choc. Moi je me lève, trente-cinq ans debout à l'atelier, mon corps ne connaît pas d'autre position pour encaisser. J'ai fait le tour de la grande pièce, une fois, deux fois, pieds nus sur les lattes tièdes, sous le regard des deux toiles adossées au mur. Je me suis arrêté devant celle de mon père, cette lumière rasante des Alpilles qu'il avait peinte de mémoire, et je me suis entendu lui parler à voix haute, pas des reproches. Une seule question, la question de fils : depuis quand ? La toile n'a pas répondu. Les toiles de cette famille sont comme ses hommes : elles montrent tout et ne disent rien.

Dehors, la forêt avait tourné une page elle aussi. Le chant d'après la pluie s'était espacé, les crapauds passaient la main aux insectes de fond de nuit, cette rumeur plus fine, plus tendue, qu'on n'entend que lorsque la maison se tait. La maison se taisait.

Et puis les mains ont fait le reste du travail, parce que c'est leur métier. J'ai retourné le col du manteau gris et j'ai recompté les fils, comme au premier soir : l'écrû de couturière, ma grand-mère, je le savais maintenant. Le noir ancien. Et le rouge, les grands points pressés, les points de soldat, ceux de quelqu'un qui recoud vite et sans lumière. Des points que je connaissais, en fait, depuis toujours : les mêmes qui rapiéçaient les sacs de l'armée au grenier de Maillane, les mêmes qui tenaient l'ourlet de son pantalon de canal. Fils d'adjutant. Il avait décousu l'écrû de sa mère, lu, écrit, et recousu au fil rouge de son paquetage intérieur, et remis le manteau sous les toiles, et rien dit, à personne, jamais.

Je les ai relus trois fois, ces fils, du bout de l'index, mon doigt de travail, celui qui vérifie les coutures d'une emboîture les yeux fermés. L'écrû : des points si serrés qu'ils faisaient sous la pulpe comme un grain de peau. Le noir : régulier, appliqué, un devoir bien fait. Le rouge : mon doigt s'arrêtait à chaque point, parce que chaque point était une décision, un homme de quatre-vingt-un ans, seul dans un couloir, l'hiver, qui tire l'aiguille de ses mains qui tremblent et qui ne demande d'aide à personne. On lit tout, dans une couture. La hâte, la peur, l'âge, l'orgueil. Celle-là disait les quatre.

Mon père a su. Mon père a tenu l'*Immatériale* dans ses mains, l'hiver de sa mort. Et il me l'a laissée en place, comme on laisse un chemin entier à quelqu'un qu'on aime, parce qu'un homme qui a marché vingt ans sait que le chemin est le cadeau, pas l'arrivée.

Je devrais dire que j'ai trouvé ça beau tout de suite. Ce serait mentir, et cette nuit m'avait coûté trop cher pour finir sur un mensonge. Pendant un moment, je ne sais pas combien, la nuit équatoriale ne rend pas la monnaie, j'ai eu le vertige simple, sans noblesse : il savait, et toutes les fois où l'on s'est parlé ensuite, sa voix n'avait rien laissé passer. J'ai cherché des indices rétrospectifs, comme tout le monde, et je n'en ai pas trouvé, comme tout le monde. Puis le vertige s'est retourné sans prévenir, de

la façon dont se retournent les vertiges chez nous : ce silence-là n'était pas un mur. C'était un travail. Le dernier qu'il a fait de ses mains, et il l'a fait pour moi.

Restait à le dire. Six siècles de silence dans cette famille, et moi, l'homme du champ gelé, l'homme qui ne laisse plus rien dans sa gorge, je n'allais pas commencer à me taire au moment précis où la lignée m'en fournissait l'excuse.

J'ai appelé ma mère.

C'est une phrase courte, écrite comme ça. Dans la vie, elle a duré : le téléphone tenu sans composer, le pouce au-dessus de l'écran, le temps de me demander ce qu'on annonce en premier, le feuillet, ou lui. À l'atelier, j'annonce des choses difficiles toutes les semaines, il y a une méthode, un ordre, une voix. Rien de tout cela ne m'a servi.

Il était deux heures et demie à Matoury, six heures et demie à Maillane, l'heure où elle se lève depuis toujours, l'heure des mères de cette histoire. Je lui ai tout dit, dans l'ordre : le manteau, le col, le feuillet, les lignes, la bleue. Il y a eu un long silence sur sept mille kilomètres, le genre de silence qu'on entend respirer.

— Le dernier hiver, elle a dit enfin, et sa voix cherchait ses appuis. Le dernier hiver, un jour, je suis rentrée du marché et il était assis dans le couloir. Par terre, Vincent. Assis par terre devant l'armoire, à quatre-vingt-un ans. J'ai cru à un malaise, il m'a dit qu'il cherchait ses gants. Ses gants, en février, il ne quittait plus la maison... Un silence encore, et puis, plus bas : — Et Emma. Mon Dieu. Emma, à la fin, qui me serrait la main en répétant : le manteau gris, le col, c'est pour toi que je l'ai gardé, ma fille. Je croyais que sa pauvre tête... J'ai bordé ta grand-mère pendant des années avec la réponse posée sur ses genoux.

Elle a pleuré un peu. Pas longtemps. Ce n'est pas le genre de la maison. Et puis elle a dit la phrase que je garde, parce qu'elle vaut toutes les absolutions du monde :

— On a tous veillé sans savoir, c'est peut-être ça, veiller.

Et puis, au moment où l'on allait raccrocher, elle a dit : attends.

Je l'ai entendue poser le téléphone, traverser le couloir : devant l'armoire, forcément —, entrer dans le bureau. Des tiroirs. Le glissement des classeurs sur l'étagère. Elle est revenue essoufflée, et ce n'était pas la marche.

— Ses recherches. Il m'avait dit une phrase, il y a deux ou trois ans, que j'avais prise pour une manie d'archiviste : si un jour vous cherchez quelque chose, com-

mencez par les inventaires de Carmagnola. J'ai le classeur devant moi, Vincent. À la page des inventaires, il y a un feuillet volant. De sa main. Daté de février deux mille vingt-trois.

— Lis-le, maman.

Elle l'a lu, à sept mille kilomètres, dans le petit matin de Provence. Je le donne tel quel. C'est la seule fois de tout ce livre où mon père parle en son nom, et il a gagné le droit de le faire sans que je retouche une virgule :

Février 2023. J'ai trouvé. Pas dans les archives, dans le couloir. Ceux qui liront ceci comprendront, ou comprendront plus tard. Et si personne ne comprend jamais, c'est que j'aurai eu tort de me taire. Je prends le risque. J'ai l'habitude des paris d'eau : on ouvre la vanne, et on fait confiance à la pente.

Je ne dirai rien. J'ai dit un jour à mes fils : nous continuons les recherches, et nous laissons à nos descendants la tâche de poursuivre notre Histoire. Je ne mesurais pas, ce jour-là, que je me donnais un ordre pour la fin.

À celui qui trouvera : ne m'en veux pas. J'ai cru chercher un document pendant vingt ans. C'était un relais. Un relais, on ne le donne pas dans la main. On le pose là où le suivant courra.

P.S. Le col est mal recousu. Je n'avais que du fil rouge et mes mains de vieux. Refais-le proprement, tu sais de qui tenir.

Le silence d'après, ma mère et moi, nous l'avons partagé à parts égales, chacun sur sa rive de l'océan. L'homme le moins bavard que j'aie connu venait de réussir sa sortie : il aura parlé deux fois dans toute cette histoire, onze mots à l'encre bleue, et une page dans un classeur. Exactement assez. Pas un mot de plus.

On s'est dit les choses qu'on se dit, et on a raccroché comme on referme une porte de chambre. Il était trois heures passées. Je n'ai pas cherché à dormir. Il y a des nuits où dormir serait de l'impolitesse.

J'ai refait du café que je n'ai pas bu. Je me suis rassis à la table, le manteau devant moi, le feuillet déplié dans son rond de lampe, et j'ai laissé passer les heures creuses, celles que la forêt garde pour elle. Vers quatre heures, tout s'est suspendu quelques minutes, comme au début de la nuit : les crapauds tus d'un coup, la rumeur d'insectes tombée, un silence si complet que j'ai entendu la poutre maîtresse rendre son dernier degré de la journée. Quelque chose traversait, ou rien ne traversait : six

siècles plus tôt on aurait fait un signe, moi je me suis surpris à poser la main à plat sur le feuillet, ce qui revient au même. Puis la forêt a repris, une note plus bas. Les nuits d'ici descendent ainsi, par paliers, jusqu'à un fond que peu de gens veillent, et au fond il n'y a rien d'effrayant : il y a de l'attente. La même, je suppose, que dans une doublure. J'ai pensé à toutes les générations qui avaient veillé ce même papier sur de moins bonnes chaises que la mienne.

L'aube d'ici ne s'annonce pas, mais elle s'entend avant de se voir. D'abord un oiseau, un seul, quelque part vers le bas de la piste, une phrase essayée, reprise. Puis dix, puis la forêt entière qui change d'équipe sans transition, les voix de nuit congédiées, les voix de jour embauchées, et entre les deux, trente secondes de flottement où le monde n'appartient à personne. J'étais encore à la table quand la lumière est arrivée, pas montée : arrivée, franche, verticale, rallumant d'un coup le vert derrière les moustiquaires comme on rétablit le courant. Ma nuit de six siècles s'est terminée en trente secondes équatoriales. C'est une bonne échelle de correction pour un homme qui commençait à se prendre pour un personnage important.

Le jour se levait quand Tylia est descendue : chez nous, il se lève comme la nuit tombe, d'un coup, sans préavis, et les premiers oiseaux couvrent les derniers crapauds. Elle m'a trouvé à la table, le feuillet déplié, le manteau sur les genoux, la figure de quelqu'un qui a traversé six siècles depuis le dîner. Elle n'a rien demandé. Elle a mis le café en route, elle s'est assise en face de moi, et elle a attendu que je sois prêt, c'est une science qu'elle a, attendre sans peser, et je ne l'ai jamais vue enseignée nulle part.

Alors j'ai fait ce que les femmes de cette famille font depuis Bianca, et qu'aucun homme n'avait jamais fait : j'ai étalé le manteau sur la table, et j'ai pris sa main, et j'ai guidé son doigt le long du col.

— Écoute avec le doigt, j'ai dit. Là. Tu sens ?

Elle a senti. Elle a levé les yeux, et dans son regard il y avait cette gravité amusée qu'elle a devant les choses vraies. Je lui ai tout raconté, le café a refroidi deux fois. Quand j'ai eu fini, elle est restée un moment sans parler, la main posée à plat sur le feuillet, doucement, comme on salue, puis elle a dit :

— Chez moi aussi, il y a des choses qui ont traversé sans registres. On n'avait pas le droit d'écrire, alors on a tout mis dans les gestes, les contes, les tambours, la cui-

sine. (Elle a souri, de son sourire qui règle les questions.) Ta famille cousait. La mienne chantait, c'est le même travail.

Voilà. C'est elle qui l'a dit, et mieux que mes pages : c'est le même travail. Les papiers, ça se montre. L'accent, ça s'entend, la peau, ça se voit, le bruit a toujours su lire les signes distinctifs, à chaque siècle le sien. Et en face, depuis toujours, le même métier silencieux : faire passer l'essentiel là où le bruit ne fouille pas. Cette maison de bois au milieu de la forêt tient debout sur deux mémoires qui ont fait le même travail par des moyens différents, et nos enfants ont les deux dans les mains.

Restait ma ligne.

Tylia a emporté les tasses et m'a laissé seul avec, elle sait quand un homme a un rendez-vous. Je suis allé prendre le crayon dans la poche de ma blouse de travail, pendue près de la porte, et je suis resté un moment debout, le crayon à la main, devant la table où six siècles tenaient sur une page. J'avais pensé, un instant, à un bel instrument. Il doit bien rester dans un tiroir un stylo de valeur, un cadeau de départ. L'idée n'a pas tenu deux secondes. Sur ce feuillet, personne n'a jamais écrit avec l'encre de son dimanche : chacun a écrit avec l'outil de ses mains, la plume de l'écrivain, la mine grise, le bic de la cuisine. Alors moi, le crayon d'atelier.

Je l'ai écrite au crayon d'atelier, celui qui marque les plâtres et les résines, celui qui dessine sur les moulages ce que mes mains vont corriger. Ce n'est pas une encre noble. C'est la mienne : trente-cinq ans que ce crayon-là trace sur des morceaux de gens l'endroit où la vie peut reprendre appui. Ma ligne est courte. Je ne vous la donnerai pas, le titre de ce livre est un contrat, et je le respecte jusqu'au bout. Je dirai seulement qu'elle tient sur une largeur de pouce, qu'elle contient un nom de femme, et que la place d'après, en dessous, est vide et belle.

Je l'ai écrite, plus qu'aucun tracé de ma vie, moi qui marque des repères à longueur de journée d'un geste sans y penser. La mine mordait bien ce vieux papier. Il a la douceur d'un cuir, il rend au crayon ce qu'il lui prend. Quand j'ai relevé la main, il y a eu un moment d'un calme parfait (le premier de la nuit) et la lumière du matin est venue jusqu'au bord de la table, comme pour relire.

Puis j'ai recousu.

J'ai sorti la trousse en cuir, l'étui du coupe-ongle, les petits instruments, trente-cinq ans de poche. Et le fil de l'atelier : le fil ciré de bourrellier, celui qui coud les

cuirs d'appareillage, celui qui tient des années sur des sangles qui portent des gens. Des points de sellier, serrés, réguliers. En les faisant, j'ai pensé à un fourrier bourguignon que je ne connaissais que depuis quelques heures et que j'aimais déjà : on me trouve toujours dans ce qui est bien fait, avait dit quelqu'un, un jour, à son sujet. Le col du manteau gris compte cinq fils, désormais. L'écrû, le noir, le rouge, et le mien, et sous les cinq, la même chose, tranquille, pliée en huit, qui attend la main d'après.

Trente-deux points. Je les ai comptés, comme je compte tout, déformation d'un métier où un millimètre décide d'une démarche. Le fil ciré freine dans la laine, il oblige à la lenteur. C'est un fil qui refuse la hâte, et j'ai pensé que si mon père avait eu celui-là au lieu du fil rouge de son paquetage, ses points auraient menti sur son état. Les miens ne mentent pas non plus : ils disent un homme sans sommeil, au matin, qui fait le geste le plus important de sa vie avec l'application exacte qu'il met aux sangles d'un gamin. Au dernier point, j'ai rentré le nœud d'arrêt sous la couture, invisible, règle d'atelier : ce qui touche la peau ne doit pas se sentir. J'ai lissé le col du plat du pouce. Mon grand-père aurait dit : c'est propre.

Le manteau est retourné dans le carton, sous les toiles peintes de mon père et de mon grand-père. La peinture reprend la garde. Mais plus rien n'est pareil : maintenant, quelqu'un sait. La leçon du doigt attendra la prochaine visite des enfants, ou mon prochain voyage, les leçons de cette famille ont l'habitude des océans, et Mathieu porte déjà le tréma que nous sommes allés chercher ensemble aux guichets de Lorient, et le petit Léo, huitième génération depuis le vieux Carlo, est né sur cette rive-ci de l'Atlantique. Le fil a de la marge.

Je suis sorti sur la véranda avec le dernier café, le seul de la nuit que j'aie bu. La forêt fumait encore un peu de la pluie de la veille, et la lumière du matin descendait entre les grands arbres par colonnes obliques, comme elle fait ici, théâtrale sans public. Tylia m'a rejoint, son épaule contre la mienne, et nous sommes restés sans parler à regarder notre clairière, deux mémoires, une véranda. Avant d'aller m'habiller, je l'ai embrassée. Je l'embrasse toujours. Vous savez maintenant depuis quel matin d'hiver, et vous savez ce que ce baiser recoud chaque jour.

Dehors, le monde n'a pas changé pendant ma nuit. La radio du matin disait les mêmes cortèges qu'hier soir, les mêmes mots repeints sur les mêmes murs, le bruit monte toujours, il montera encore, il porte cette saison-ci un costume que ma

grand-mère aurait reconnu au premier coup d'œil. Je ne peux pas l'empêcher de monter. Personne, seul, ne le peut.

Mais je sais ce que fait cette famille quand le bruit monte, et je viens de le faire. On vérifie la doublure. On ajoute sa ligne. On apprend à une main de plus à écouter avec le doigt. Et on retourne au travail, moi, ce matin, un gamin de Cayenne m'attend à l'atelier pour l'emboîture qui lui rendra la cour de récréation.

Le bruit passe sa vie à monter. Nous, on passe la nôtre à recoudre. Sur six siècles de comptes, c'est nous qui gagnons.



À moi, maintenant. Il m'a prononcée toute la nuit sans le savoir, vous aussi, depuis dix-sept chapitres. Il est temps de me nommer.

Le scribe de mil trois cent soixante-douze a demandé à un homme d'où venait son nom. D'aucun lieu, a dit l'homme. D'aucun métier. C'est le nôtre, depuis toujours. Vous avez tous cherché, le père pendant vingt ans, le fils cette nuit, vous peut-être en lisant : un nom qui ne vient de rien, ça n'existe pas.

C'est exact. Il ne venait pas de rien, il venait de moi.

Na-i-mar-di. Quatre appuis, le i debout, celui qui refuse de se fondre. Ce n'est pas eux qui m'ont donné leur nom. C'est moi qui leur ai laissé le mien, il y a plus longtemps que les registres, en échange de leurs mains. Ils l'ont porté sur trois continents, cousu dans les cols, défendu à coups de tréma dans les mairies, semé au bord d'un fleuve d'Afrique, peint sur la coque d'un navire. Chaque fois qu'une bouche le dit en laissant vivre le i, je respire.

On m'a crue mourante, dans ce siècle pressé. J'ai débordé deux fois, pardon encore. Mais ce matin : une ligne neuve au crayon d'atelier, cinq fils dans un col, une main de femme qui a su écouter du premier coup, et un livre entier qui me prononce.

Je vis. Vous venez de me prononcer, là, à l'instant, dans votre tête. Merci. Recommencez de temps en temps.

Le reste, la ligne du fils, la place vide en dessous, ce que chantait la famille de l'autre mémoire, et ce que vous ferez du bruit qui monte sous vos propres fenêtres, le reste ne s'écrit pas.

et ce qui ne s'écrit pas



À PROPOS DE L'AUTEUR

Thomas Périchain est une anagramme. Les lettres sont celles du vrai nom de l'auteur, qui vit en Guyane, rangées dans un autre ordre. Il publie sous ce nom des romans composés avec un modèle de langage, sous sa direction. *Ce qui ne s'écrit pas* est le premier qu'il donne à lire. D'autres romans sont écrits. Ils seront annoncés sur thomasperichain.fr.

Texte composé avec un modèle de langage (Claude, Anthropic), sous la direction et la correction de l'auteur.